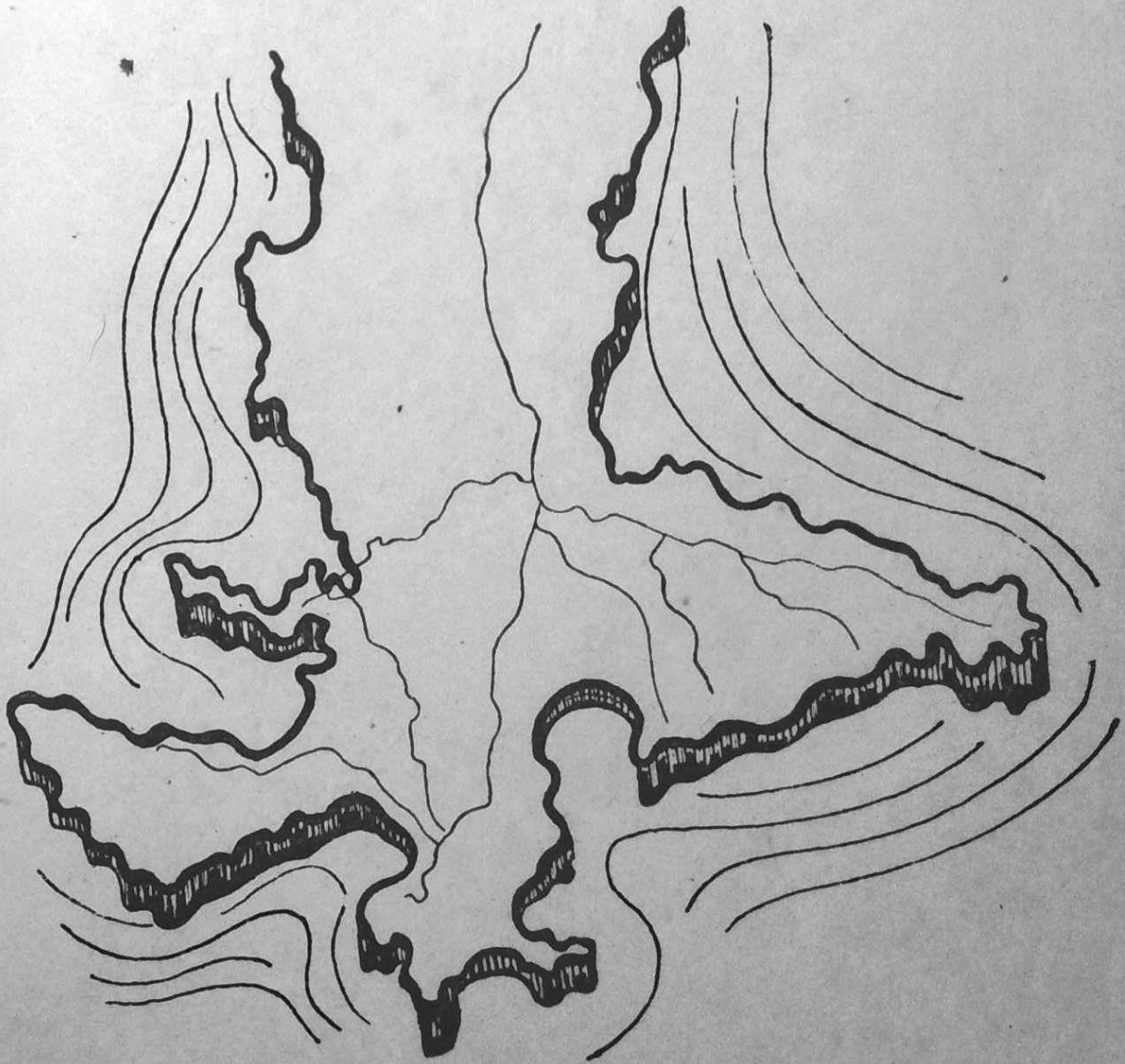


GEORGES G.-TOUDOUZE  
DE L'ACADÉMIE DE MARINE

# LA PRESQU'ILE DE CROZON



EDITIONS DE BRETAGNE

LA  
PRESQU'ILE  
DE CROZON

## OUVRAGES RÉCENTS DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

EDITIONS ALBIN MICHEL :

*Les Compagnons de l'ice-berg en feu.*

EDITIONS HACHETTE :

*Anne et le mystère breton.*

EDITIONS GALLIMARD :

*L'Homme qui volait le Gulf-Stream.*

*L'Eveilleur de Volcans.*

*Pour tout l'Or de la Mer.*

*Une Femme parmi les Loups.*

EDITIONS BRITIA :

*Les derniers jours d'Ys-la-Maudite* (illustr. de Hérourard).

### NOUVELLES

EDITIONS BRITIA :

*Aux Feux Tournants des Phares* (illustr. de Péron).

### HISTOIRE ET ART

EDITIONS FLOURY :

*Anne de Bretagne, Duchesse et Reine* (Planches).

*Du Guesclin, Clisson, Richemond et la Fin de la Guerre de Cent Ans* (planches), couronné par l'Académie Française.

*Dieux et Héros de la Grâce Antique.*

*Molière, Bourgeois de Paris et Tapisserie du Roy.*

EDITIONS MILITAIRES ILLUSTRÉES :

*Les Equipages de la Marine Française* (préface de l'Amiral Lacaze, planches couleurs de Maurice Toussaint), couronné par l'Académie Française.

*La Vie Héroïque de l'Amiral Courbet* (planches couleurs de Maurice Toussaint).

EDITIONS PLON :

*Le Costume Français* (planches).

EDITIONS MONCEAU :

*Venise* (planches couleurs de Huot).

EDITIONS BRITIA :

*Pionniers Celtes* (planches de X. Haas).

EDITIONS BERGER-LEVRULT :

*Les Chercheurs d'Espaces* (planches).

*La Sicile* (planches).

GEORGES G. TOUDOUZE  
de l'Académie de Marine

# LA PRESQU'ILE DE CROZON



ÉDITIONS DE BRETAGNE  
LA BAULE

## AVANT-PROPOS

*Ceci n'est point un guide.  
Et ne veut pas du tout l'être.  
Pas davantage un livre d'histoire, ni un manuel de  
géographie.*

*Encore moins un traité d'archéologie.  
Et cependant ce volume participe des quatre à la fois,  
essayant d'être tantôt un morceau de l'un, parfois un  
fragment de l'autre — suivant les moments, les lieux et  
les sujets.*

*En fait, c'est ici une « impression » — ou mieux une  
suite d'impressions : et j'emploie volontairement le mot  
dans le sens que lui donnent les peintres — ces peintres  
à la grande nation desquels ma famille presque entière  
appartient depuis plus de deux cents ans : aussi, très  
évidemment, — que je le veuille ou non — leur atavisme  
domine et commande tout ce que je fais.*

*Impressions qui dépendent de la fameuse trinité mise  
si à la mode par les philosophies modernes : le conscient,  
l'inconscient et le subconscient. Car si j'aime profondé-  
ment ce Pays de Cornouaille, si j'ai pour lui une tendresse  
extrême, si je crois le comprendre, si j'essaie de le traduire,  
c'est que je suis lié à lui par toutes les fibres de mon être,  
— lié par une hérédité qui m'attache au plus intime de sa  
nature secrète. Et chaque fois que, revenant en ce coin*

Reproduction, traductions et adaptations par tous moyens  
réservées à tous pays, y compris l'U. R. S. S.

Copyright by Editions de Bretagne 1947.



de terre enfoncé dans la mer, je revois se déployer devant mes yeux le large panorama familier et sens autour de moi monter les entêtantes odeurs de la Lande et de l'Océan, il me semble toujours l'entendre, du sol même, une voix me murmurer avec sa plus câline inflexion ce « maître-mot » que, à dire de Kipling, la jungle hindoustane tout entière, bêtes et plantes, répétait si bien à Mowgli : « Nous sommes du même sang, toi et moi... »

Oui, du même sang en effet : le pur sang celtique de la vieille Cornouaille, celle de Gradlon et de Gwenolé, — le sang qui coule dans les veines de tous les miens depuis le plus ancien ancêtre de notre nom auquel les archives quimpéroises puissent, pour l'instant, nous faire remonter et qui, sous le règne du roi Louis XV, était passeur à Bénodet. Hérité en vertu de laquelle la terre bretonne, — que, d'un mot si tendre, forgé par lui pour elle, le Malouin Chateaubriand nommait sa « matie », — n'a jamais cessé d'être pour chacun, dans notre famille, l'irrésistible et bien-aimée séductrice.

Aussi, en ces pages-ci, est-ce simplement à l'appel du sang que je me laisse tenter de répondre.

Et, me réclamant de tous ces crayons, ces pinceaux, ces burins qu'ont maniés presque tous les miens pour traduire leurs cœurs et leurs âmes, — devant cette toile blanche que représentent les feuillets d'un livre à composer, je n'ai pas cherché autre chose que traduire du moins mal possible ce que j'éprouve lorsque je suis chez nous, ici, en terre cornouaillaise, et ce dont je me souviens lorsque je m'en vois éloigné.

Ni archéologie, ni histoire, ni géographie, ni guide à proprement parler, — non, pas du tout : simplement l'esquisse d'une manière de fresque où essaie de palpiter la magie des lignes et des couleurs de notre Cornouaille dans la féerie dansante des Jours, des Travaux et des Heures...

G. G.-T.

## Le finistère du Finistère

Un sentier dur — et qui tourne — et qui grimpe. Avec de petits cailloux aigus roulant sous les semelles et les mordant de leurs arêtes coupantes.

De part et d'autre de la piste, des herbes rases et rêches, avec les milliers de piquants de tout petits ajoncs courts en touffes piquetées de minuscules fleurettes roses et d'étoiles jaune d'or : étrange végétation courte qui semble la bourre d'une étonnante tapisserie tressée et tissée sur la pente âpre, et de laquelle, à la cuisson du soleil de midi, monte dans l'air une odeur forte et chaude qui sent le miel cuit.

Point de bruits, réellement. Et cependant une harmonie basse, sourde et longue faite de deux notes se surchargeant l'une l'autre : le bourdonnement chanté par des milliers d'insectes invisibles dansant éperdument dans l'ivresse de la lumière, et la modulation orchestrée par la brise douce qui souffle irrégulièrement dans la solennité majestueuse d'un août triomphant.

Et sur cette pente, aucun être vivant — pas même l'habituel couple de petits moutons noirs amarrés en double sur un piquet par la laisse d'un filin goudronné échappé d'un bateau, d'un casier ou d'un filet.

Le sentier grimpe toujours. Il tourne. La chaleur pèse,

plus lourde. La senteur sucrée se fait plus forte, plus entêtante.

Et, au dernier pas, le sommet: tête arrondie, presque chauve, avec la coiffure d'un amas confus de pierres taillées, dont les faces irrégulières sont marquées de lichens verts ou roux :

« — Le *Yed* — prononcent les paysans d'alentour.

« — Le *Ged* — écrivent les grammairistes.

« — La *Guette* — traduisent les dictionnaires.

Terme populaire cornouaillais, correction littéraire bretonne et explication française — ceci est bien le nom, le très vieux nom évoquant tout le haut passé, déroulant la trame des trente et quelques siècles tout au long desquels le Mont Menez-Hom — le *Ar C'horn Tro*, « ensemble circulaire de pics », des cartulaires et des cadastres — n'a jamais cessé d'être la tour d'ordre, le donjon naturel qui, depuis les âges primitifs, du haut de ses 330 mètres d'altitude, surveille le large cercle de sols, d'eaux et de ciel au centre duquel le lent travail du Temps a sculpté dans la pierre primitive, en vivante carte à relief, la figure puissante et singulière de la Presqu'île de Crozon, véritable finistère du Finistère par quoi se termine, face à l'Atlantique, le Monde Occidental.

Une bien étonnante architecture de landes, de caps, de grèves, d'anses et de baies dont, au roulement ininterrompu des ressacs battant et brassant sables et galets, les lignes, les aspects, les tons, les vacarmes et les contrastes déconcertent si profondément le Grec spartiate Eudore, officier dans l'armée impériale romaine, lorsque la belle druidesse Velléda des *Martyrs* use de tous les sortilèges familiers au verbe somptueux de Chateaubriand, pour essayer de faire comprendre à ce Méditerranéen dépaysé les secrets et les mystères du Pays de Celtie.

Et cette Presqu'île est une architecture bâtie en acropole cyclopéenne des Temps Primitifs.

Le croc central du prodigieux Trident de granit, de grès, de quartz que la Bretagne, en son extrémité, plonge

au plein flanc de l'Océan: Pointe Saint-Mathieu-Fin-de-Terre au Nord, Pointe du Raz de Sein au Sud, et, juste entre les deux, cette Presqu'île de Crozon dont la masse du Menez-Hom entre Rade de Brest et Baie de Douarnenez, est la base de départ, et fut, de tout temps, le verrou de sûreté.

Un merveilleux poste de sentinelles aussi, naturellement: car, tout entouré du cortège mamelonné de ses têtes voisines plus basses — *Ménik*, *Méné-Bris*, *Reun-Vras*, *Reun-Vian*, *Reun-Askel*, tous noms disant la force, la rudesse, le caillou et la moisson sauvage feutrée d'herbe courte — ce *Yed*, peut-être de très lointaine origine volcanique et coiffé en désordre par les restes malmenés d'un cromlec'h effondré, est bien, par sa nature même, le plus magnifique des postes de guetteurs.

Or, en effet, il l'a toujours été tout au long du cours des âges.

Ici aux siècles mal connus de la pierre taillée, — dont un petit tumulus à flanc de pente a livré le 5 août 1892 un gros percuteur allongé en diorite, une hache non polie en grès dur et un usoir ayant beaucoup servi, — les Celtes primitifs installèrent ceux qui, ayant charge d'assurer la sécurité des clans, d'un regard attentif surveillaient à la fois la terre vers les lieux d'Orient où chaque matin naît le soleil, et la mer vers l'horizon d'Occident où chaque soir l'astre s'abîme au sein des flots.

Ici, plus tard, sonnées à pleins poumons, les grandes trompes de guerre des Armoriciens annoncèrent fiévreusement aux tribus littorales que les sentinelles à l'affût entendaient monter de l'intérieur, en roulement sourd, le pas cadencé amenant, du fond des Gaules meurtries et foulées, l'irrésistible avance des légions de César...

Ici, ensuite, les patriotes réunis par l'abbé Jean de Landévennec pour secouer le féroce joug des Vikings envahisseurs, au premier aperçu du feu d'alarme allumé à Ouessant et répété par Quéiern — *an tan e Kelern!* — enflammaient aussitôt le bûcher de bruyères sèches dont la fumée le jour, et la lueur la nuit, annonçaient aux

riverains de l'Aulne le surgissement des *drekki* à proues en forme de têtes de dragons furieux, montés par les Northmen des grands pillards Hastein et Raghenold — *virii diabolici, crudelissimique et perversi homines* des textes latins monastiques de 919 qui, à leurs périodes savantes, ajoutaient en épithète suprême ce mot lourd de rancunes et d'horreurs : *archipivata...*

Ici aussi, campés sur la selle de leurs destriers de guerre caparaçonnés d'armures, les preux « fervétus » des deux Guerres de Cent Ans, — celle de Philippe-Auguste et de Saint-Louis, celle de Jean Le Bon et des trois Charles, le Sage, le Fou et le Bien-Servi — par les « regards » de leurs heaumes d'acier timbrés aux hermines bretonnes, surveillèrent, terre et mer, le cercle de l'horizon...

Ici encore, le maréchal d'Aumont, arrachant Roscanvel aux occupants espagnols des Guerres de Religion, et un siècle plus tard, le maréchal de Vauban interdisant Camaret aux assallants anglo-hollandais, installèrent les postes de vigie à grand rayon d'action de leurs milices garde-côtes...

Ici, un jour, entre XVIII<sup>e</sup> siècle finissant et XIX<sup>e</sup> siècle commençant, les blocs mégalithiques de l'antique haut-lieu sacré eurent la surprise de servir de base à l'étrange mécanique gesticulante que Chappe venait d'inventer pour parler à distance, en attendant que ces bras géométriques et pivotants fussent fixés aux mâts de fer des sémaphores pour plus de cent cinquante ans...

Ici, enfin, en ces heures tragiques qui allèrent du 11 août au 20 septembre 1944, sous le plafond mobile des avions américains bombardant les 5.000 S. S. allemands terrés dans la presqu'île, les F. F. I. de Bretagne, l'arme au poing, se hissèrent jusqu'au vieux sommet, et renouvelant la tradition des Celtes armoricains luttant contre les légions de César, délogèrent les Allemands cramponnés aux restes des vieux remparts millénaires et délivrèrent des envahisseurs l'antique donjon des aïeux...

Or, aux temps jadis, comme un tel poste de sentinelles

si utiles ne pouvait demeurer en grand'garde isolée, à la merci d'un coup de main hardi, en une époque mal déterminable, mais certainement aux origines primitives, un lourd et fort rempart fut dressé, fait à la cyclopéenne de blocs massifs à peine épannelés et qui, liant entre eux les divers *Reuns* de crête à crête, donna à toute garnison, si faible fût-elle, un réduit central à peu près inexpugnable. Ouvrage militaire si robuste que, le voyant debout depuis toujours dans les récits et la mémoire des générations successives, l'imagination populaire ne voulut jamais croire à une origine normale. Refusant de reconnaître là le labeur patient des hommes d'autrefois, la tradition locale préférerait y retrouver la marque infernale et la signature brûlante des griffes agiles de Satan qui, pour quelque tour de sa façon dont le souvenir s'est perdu, aurait, en une nuit, bâti cette masse épaisse. Opération architecturale dont, comme on le sait, le Diable est volontiers coutumier, quelque, en fait, il semble bien perdre chaque fois son temps et sa peine, grâce au bon tour que lui joue toujours à point nommé quelque madré compère habile à faire travailler *Ar Pot Koz* et à le blouser tout aussitôt de la belle manière. C'aurait été, disait-on, le cas ici; et le ressouvenir de cette antique magie démoniaque a, de longs siècles, protégé *Ar Vur Vein*, la « muraille de pierres », puisque jusqu'aux environs de 1840 ses pans intacts étaient encore invoqués comme limites légales d'usage dans les actes notariés établis en Plomodiern...

Mais depuis cent ans, ce respect superstitieux s'en est allé: les pioches, masses et marteaux des démolisseurs servis par l'indifférence ignorante des insouciantes, ont littéralement fait fondre cette curieuse fortification millénaire qui, par blocs entiers, s'est dispersée en matériaux retailés pour les constructions d'alentour et effrités à la massette en callasse pour l'empierrement des routes et chemins aux environs... Grande perte en vérité, et qui, avec tant d'autres du même genre, justifie l'anathème jadis fulminé par Brizeux:

...Moi, je dévoue aux divines colères  
 Les profanations de cet âge insensé,  
 Avare destructeur des chênes séculaires  
 Et des sombres granits, ces témoins du Passé...

Ainsi l'antique donjon de guette, le Yed à la fois légendaire et historique, n'est plus que ce mont chauve où le cromlec'h écroulé du sommet a même changé de nature : puisqu'une aventure contée de bouche à oreille aux veillées et commentant ce que les riverains ont appelé *Ar-Bern-Mein*, le « Tas de pierres », a imaginé de faire du monument mégalithique plusieurs fois millénaire, lui aussi, un des tombeaux du très fameux Roi Marc'h, héros conjugalement malchanceux des romans de la Table Ronde...

A en croire ces mêmes contes de ma mère l'Oye, le Yed n'aurait pas seulement servi de sépulture à un Roi, mais il aurait aussi reçu la visite d'un Empereur : Charles à la barbe fleurie appelé Charlemagne, dont le cher neveu Roland — ici le fait est vrai — fut un temps gouverneur de Bretagne, et qui — là le fantaisiste commence — appelé par les Bretons et par ce « beau neveu » pour les aider à lutter contre le roi maure envahisseur Aquin, aurait assiégé ce païen dans le « chastel moult riche et assuré » du Menez-Hom, et au bout de sept ans de combats acharnés l'y aurait forcé par l'arme terrible du feu grégeois, avec l'aide de saint Corentin... C'est du moins la belle, anachronique et imaginaire aventure chevaleresque que, en vers alertes de dix pieds, un barde du XII<sup>e</sup> siècle s'est grandement diverti à conter dans son *Roman d'Aquin ou Conquête de la Bretagne par le Roi Charlemagne*...

Celtes aux haches de pierre, Armoriciens aux glaives de bronze, preux de la Table Ronde, leudes de Roland et de Charlemagne, franc-tireurs de Jean de Landévennec, paladins des longues guerres médiévales, pistoliers de d'Aumont, mousquetaires de Vauban, F. F. I. de 1944 — mille et mille fantômes généreux immortalisés par la Tra-

dition, la Légende et l'Histoire, se pressent invisibles et présents sur le donjon naturel de ce sommet nu que les foules pressées de leurs ombres frémissantes enveloppent d'un vol d'apothéose.

Cependant que, comme un encens précieux surgi de la terre maternelle et douce aux héros disparus, l'odeur puissante de la lande surchauffée par ce midi d'août triomphant monte et s'éploie sur l'immense panorama de la Terre et des Eaux...

Yed, trois fois glorieux dans l'Histoire bretonne.

Yed, terre sacrée des aïeux, *bro goz ma zadou*.

Yed, haut-lieu sur les épaules duquel, montant pieusement génération après génération, depuis plus de trois mille années, tous les hommes d'Arvor se sont, ici, sentis plus proches de la Divinité. D'abord architectes frustes des grands Alignements de Pierres Levées offerts au culte stellaire des Solstices et des Equinoxes. Ensuite philosophes profonds des Triades bardiques et des Collèges de Druides. Enfin, fidèles fervents du Christ et dévôts à sa mère Marie, à son aïeule Anne, *Santez-Anna-Goz*, pour qui, depuis plus de quinze siècles, les cloches bénies à Quimper par Corentin l'Evêque, à Loc-Ronan par Ronan l'Ermite, à Landévennec par Gwennolé l'Abbé, en arrière des trois sommets du Menez-Hom, sonnent les offices et reçoivent en réponse, de Saint-Nic à Lanvéoc et d'Argol à Camaret, les octaves diverses de toutes les voix de bronze chantant à toutes les fièches de tous les clochers à jour jaillis du vieux sol sur toute l'étendue de la Presqu'île de Crozon...

Yed, au visage singulier, âpre sommet qui est une frontière aussi puisque, justement, ses flancs séparent en deux régions distinctes, dans le Sud le pays *glazik* où, vers Plomodiern, on porte *chupen* et coiffe de Quimper, et dans le Nord le pays *rouzik* où, vers Trégarvan, on garde *chupen* et coiffe de Châteaulin; et puisque, sa pente la plus roide, vers l'Est en manière de glacis, arrête la riche campagne de Porzay, tandis qu'au contraire, vers



l'Ouest sa pente allongée en descente plus douce conduit sur les lieux extrêmes de la Chèvre, *ar C'haor*, et des Tas de Pois, *ar Berniou Pez*.

*Yed* majestueux en forme de pyramide naturelle des Temps Primaires qui, bâtie à l'extrême Occident des Gaules, rejette d'un côté le cours de l'Aulne et la Rade de Brest, de l'autre la Lieue de Grève et la Baie de Douarnenez, afin de mieux détacher, dans ses lignes puissantes, dans ses reliefs massifs, dans ses couleurs ardentes, cette pointe centrale du Trident breton — la Presqu'île de Crozon.

Ici est bien vraiment le finistère du Finistère.

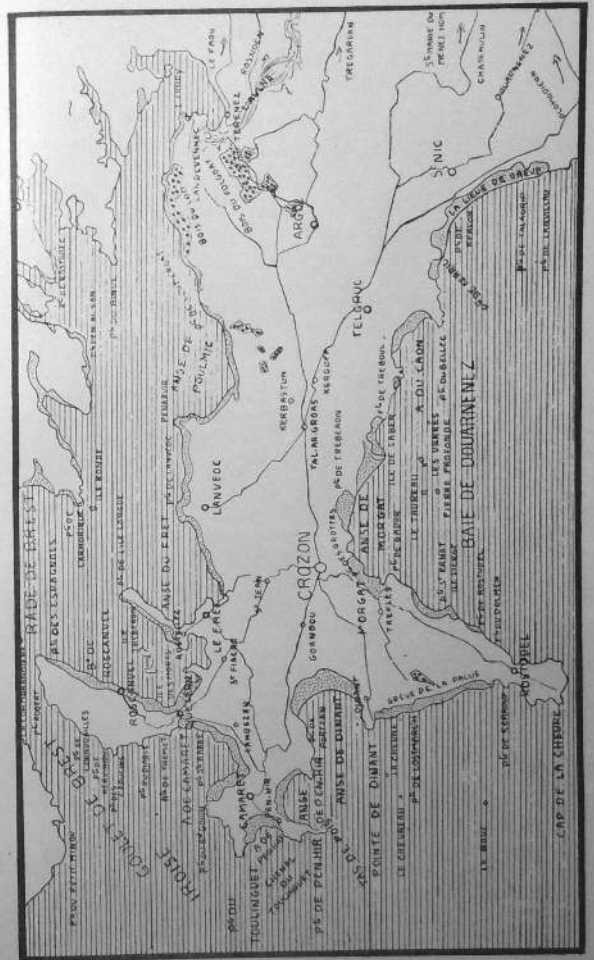
Ici est l'Acropole de la Mer.

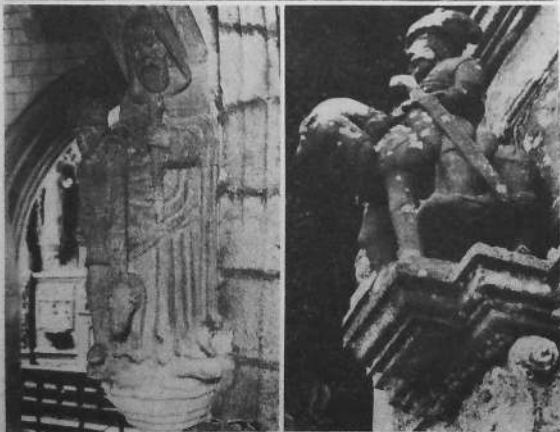
Oui, en ce milieu de jour d'été où le hasard d'une heureuse conjonction, combinant la force du soleil au zénith et la netteté de lointains imbibés de vapeur d'eau, donne à ce paysage la solidité d'une gravure et la précision d'une médaille, — c'est bien le robuste dessin et la puissance ramassée d'une acropole à la mode antique qui se sculptent et se peignent en traits simples et en couleurs lumineuses... *Akros* « qui est à la pointe, au sommet », et, à la fois, *polis* « ville, cité, contrée » et *poleo* « je me trouve, j'habite »... Acropole.

Ce sont bien les profils de l'Acropole de la Mer — dans, contre-escarpes, créneaux, tours, remparts, barbacanes, chemins de ronde, échauguettes, hourds et donjons — qui, depuis le premier contrefort du Menez-Hom jusqu'au dernier récif du Garrec-Hir en Toulguet, se détachent avec cette précision linéaire et cette curieuse harmonie coloriste qu'on voit aux miniatures des vieux manuscrits et aux tableaux des peintres primitifs.

#### L'Acropole de la Mer.

Arrivant en fiord de Châteauin et de Port-Launay, baignant les ruines abbatiales et les riches floraisons de Landévennec, puis s'ouvrant aux marées de la Rade de Brest, l'Aulne en commence le dessin au Nord.





Les découpures de Lanvéoc, du Fret, de Quélern, le littoral de Roscanvel le continuent vers l'Ouest.

Puis une rude, une austère façade qui est, de la Pointe Espagnole à la Pointe du Capucin, une des rives du Goulet de Brest.

Alors, dans une courbe élégante qui va de Tremet au Grand Gouin, l'anse et le port de Camaret.

Ensuite, face au grand large, au libre Atlantique, le hérissément des pointes et des écueils — champ de bataille de la Terre et de la Mer, avec la morsure profonde des grèves et les à-pics des falaises de grès et de quartzite : anse de Portz-Naye et Portz-Corven, masse du Toulinguet, écueil Guest ou Lion, grève de Pen-Hat, promontoire de Pen-Hir et ses cinq rocs énormes des Tas-de-Pois, grève du Very'hac'h, avancée de la Tavelle, grève de Kerloc'h avec son étang et grève de Dinan, rejoignant l'arche et le massif du Château de Dinan, l'allongement de la Chèvre dominant les lieux où fut la Ville d'Is.

Et puis le recul brusque vers l'intérieur : et c'est l'anse de Morgat, enchantement de douce verdure après tant de rudesse, et repli de côte dont les exubérances végétales répondent justement à celles de Landévennec.

Enfin, cette côte s'allonge vers l'Est, face à la Baie de Douarnenez, et s'en va par la grève de Saint-Nic, puis par la Lieue de Grève, et par Pentrez, rejoindre le fond de la Baie de Douarnenez.

Voilà pour la muraille de l'Acropole de la Mer.

A l'intérieur, des champs, des prés, des boqueteaux, des vailleuses. Deci delà des eaux, dont les deux majeures sont le ruisseau de Laber et le ruisseau de Kerloc'h épanoui en étang. Vers le centre, sur une hauteur, la capitale : Crozon. Autour, des villages : Sainte-Marie-du-Ménez-Hom, Saint-Nic, Argol, Telgruc, Lanvéoc, Tal-ar-Groas, Kerloc'h, le Fret — et plus loin vers le Goulet, Quélern et Roscanvel. En contrebas de Crozon, la plage mondaine : Morgat. Et en avant-garde, dans son repli protecteur, Camaret, le premier port langoustier de France.

Voilà pour le centre de l'Acropole de la Mer...

Le soleil, à présent, lentement descend vers l'Occident.

Les lignes se cerment d'un trait qui, peu à peu, s'épaissit et se bleute d'un indigo profond. Les couleurs s'accusent, jaune-roux des blés mûrissants, vert-émeraude des pins et des nappes d'ajoncs. La mer que l'on découvre en sept à huit secteurs à la fois, reste verte du côté de Brest, bleue du côté de Douarnenez; mais vers la Chèvre et Toulanguet, à mesure que le soleil se rapproche d'elle, son étendue se tisse d'un immense étincellement d'or en fusion sur lequel, loin, très loin, les cailloux de la herse qui couvre les approches de la Bretagne, Sein, Tévennec, Ar-Men, Pierres-Noires, Molène, Ouessant, piquent de minuscules silhouettes noires... On dirait, bâti soudain en gigantesque et vivante évocation, l'étrénel écu des Ducs anciens : d'argent moucheté aux hermines de sable...

Le jour, maintenant, baisse tout à fait : c'est l'heure calme, auguste et solennelle, où tout, sur la terre, se drape des pourpres du soir, tandis que le ciel se marque de cuivre, et que, se découvrant de ses rayons, se teignant de vermeil d'abord, de sang ensuite, le soleil atteint la ligne d'horizon... L'heure où, une fois encore, le jour va mourir : minutes dramatiques pendant lesquelles, aux temps anciens des grandes ignorances, les hommes d'autrefois tendaient anxieusement l'oreille, persuadés que, comme certains Romains de jadis l'avaient prétendu, ils allaient pouvoir entendre le grésillement terrifiant de l'Etoile-du-Jour éteignant ses flammes dans l'épaisseur des eaux océaniques...

En même temps, de l'Est, de l'intérieur de la Bretagne, monte et s'étend la marée de la nuit approchante dont les voiles se déploient en insensibles gradations...

Si bien que, lorsque, devenu un bloc de fer rouge, le soleil, enfin sombrant dans l'Ouest, coule à pic derrière l'horizon, presque aussitôt, au-dessus du *Yed*, s'allument les mille petites lueurs brasillantes des planètes et des étoiles.

Et bientôt, nuit entièrement épandue, étincelle maintenant, à l'extrême horizon occidental, la couronne de lumières blanches, rouges, vertes, les unes fixes, les autres

pivotantes ou à éclats — feux tournants de tous les phares qui, dressés chacun sur sa terre ou sur son caillou de l'Ile Vierge au Nord, à Eckmühl au Sud, dans le sommeil et le repos des êtres et des choses, veillent longuement sur le salut des marins lancés au péril de la mer et, sous les ombres trompeuses de la nuit, anxieux de doubler sans peur et sans malheur le redoutable passage en trident de l'Extrême-Bretagne (1)...

(1) Ce chapitre serait incomplet s'il ne comportait, en pièces justificatives, les documents ci-dessous :

a) Ancien défenseur du Mont Cassin en Italie et nazi sectaire, le gouverneur allemand de Brest, général Ramcke, s'est réfugié avec 5.000 S. S. dans la presqu'île de Crozon.

b) Ayant leur P. C. à Plomodiern, le colonel Eon et le commandant Philippot lancent à l'assaut de la Presqu'île les bataillons *Castel*, *Normandie*, *Stalingrad*, *Roy-Sker* et *Presqu'île*, avec un groupe de fusiliers-marins et un canon de 155 enlevé aux Allemands.

Les 31 août et 1<sup>er</sup> septembre, le Menez-Hom est enlevé d'assaut, le mouvement d'attaque étant soutenu par des avions et des blindés américains.

Le 2 septembre, prise de la côte 91.

Le 3 septembre, prise de Telgruc.

Du 4 au 15 septembre, lutte violente autour de Tal-ar-Groas.

Le 20 septembre, prise de Crozon et de Morgat.

Le même jour, le général allemand Ramcke est fait prisonnier, les forts du Cap de la Chèvre capitulent et Camaret est libéré.

c) Le commandant des Forces Françaises a adressé à ses troupes l'ordre du jour suivant :

« Après une semaine de combats acharnés, les Forces Françaises de l'Intérieur, commandées par le commandant Philippot, ont enlevé de haute lutte l'ensemble puissamment fortifié du Menez-Hom, clé de la défense de la Presqu'île de Crozon, défendu par des troupes d'élite qui avaient ordre de tenir jusqu'à la mort. Le colonel des Forces Françaises de Bretagne adresse à cette occasion à tous les officiers et les volontaires l'expression de sa fierté d'avoir de tels soldats sous ses ordres.

« Les félicitations s'adressent plus particulièrement : 1<sup>o</sup>) Au bataillon *Normandie* qui, sous les ordres de son chef le lieutenant Bernard a conquis de haute lutte l'ouvrage fortifié qui couronnait le piton 330 lui-même et dont les compagnies, grelottant dans leurs vestons déchirés et leurs souliers sans semelles, ont hissé sur le Menez-Hom le drapeau tricolore et montent à ses côtés la garde sacrée de la France; 2<sup>o</sup>) Au commandant de l'artillerie F. F. I. appuyant l'attaque, dont les

## Comment fut bâtie par la Nature l'Acropole de la Mer

Voici, en vérité, l'un des lieux les plus anciens du Monde. Les géologues hésitant dans leurs approximations indicatives sur la durée des temps géologiques, lui donnent entre 15 et 20 millions d'années. Car ils placent son émergence des flots de l'Océan Primaire à la troisième période de l'Age Primordial, dite Période Silurienne, — du nom des Silures, ce peuple qui, aux temps romains, occupa l'actuel Pays de Galles sur les rives de la Sabrina ou Severn moderne, région où précisément furent étudiés à fond les systèmes de terrains très primitifs auxquels la science géologique a donné ce nom : évidemment anachronique, puisque, à l'Age Primordial, non seulement l'Homme n'existait pas, mais la vie elle-même n'était représentée, pour la flore, que par des algues, et, pour la faune, que par des gastéropodes, dits *trilobites* — petits crustacés arrondis ou ovales, plans ou enroulés, bombés avec une carapace, qui ont disparu de la mer à l'époque carbonifère, c'est-à-dire voici 7 à 8 millions d'années. Ces trilobites, leurs frères les *calymènes*, les *dalmanites*, les *trinucléi*, et autres arthropodes, inférieurs à nos crabes et à nos écrevisses, ont laissé, dans l'épaisseur des terrains de la Pres-

tirs, en particulier deux coups au but de 155 court, l'un sur la génératrice de l'ensemble, l'autre sur le local du poste de radio, ont brisé la volonté de lutte de la garnison.

« Officiers des F. F. I., sachez et dites à vos troupes que la France entière vous regarde et que vous êtes son orgueil.

« Le colonel EON,

« Commandant des F. F. I. de Bretagne.

« Menez-Hom, le 2 septembre 1944. »



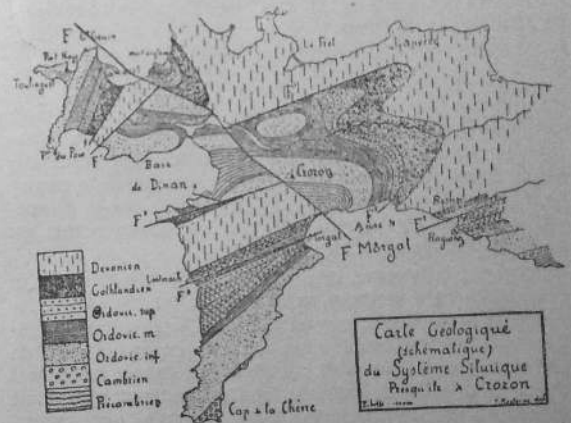
qu'île de Crozon, d'innombrables fossiles, souvent en parfait état de conservation et toujours très faciles à récolter.

C'est à cette époque prodigieusement lointaine que, — succédant à l'émersion précédente qui avait fait surgir des flots les terrains dits primitifs et un peu antérieurs de Saint-Mathieu et du Raz de Sein, — les forces sismiques provenant de foyers d'éruptions répétées et, le plus généralement sous-marins, pendant une longue période correspondant à la durée des formations siluriennes moyennes et postérieures, firent venir à la surface, entre les deux points déjà surgies, la pointe centrale qui devait devenir le pays de Crozon et Camaret. Structure géologique qui est composée, avec beaucoup de lignes de rupture et de zones de plissements, des minéraux connus sous les noms de *grès armoricain*, *grès de Kermeur*, *schistes et quartzites de Plougastel*, les deux premiers d'une solidité qui les fait compter parmi les pierres les plus dures du monde, les troisièmes et quatrièmes ayant, de tous temps, fourni des terrains cultivables avec succès.

L'ensemble constitue une des régions géologiques les plus exactement et les plus parfaitement délimitées que l'on puisse rencontrer. Ne comportant ni ces terrains cristallophylliens, ni ces roches granitiques qui composent Saint-Mathieu et le Raz, la Presqu'île de Crozon est tout entière formée de roches sédimentaires paléozoïques, c'est-à-dire de dépôts se rapportant à la période de vie des plus anciens animaux connus. Et de ces roches, très intéressantes pour la paléontologie, elle est l'affleurement le plus occidental de l'Europe. Les différentes sortes que l'on y reconnaît sont des diabases, des kersantites, des porphyrites et des porphyres quartzifères.

La question s'est posée dès l'antiquité, et continue de se poser, de savoir si ce sous-sol de la Presqu'île de Crozon pourrait présenter ces mêmes richesses minérales que l'on a, depuis longtemps déterminées, et parfois commencé d'exploiter, dans les régions avoisinantes : tel l'or signalé en 1506, 1509, 1512 à Douarnenez, la galène qui, au Huelgoat, de 1806 à 1846 a donné 13.994.997 kilos, les terres argenti-

fères qui, au même Huelgoat et durant les mêmes années, ont livré 5.289.587 kilos valant 19 à 20 millions de francs, ou encore la mine d'argent contenant de l'or signalée à Locronan. Ainsi encadrée, la Presqu'île, quoique n'étant pas de même formation, pourrait-elle offrir des mines? La



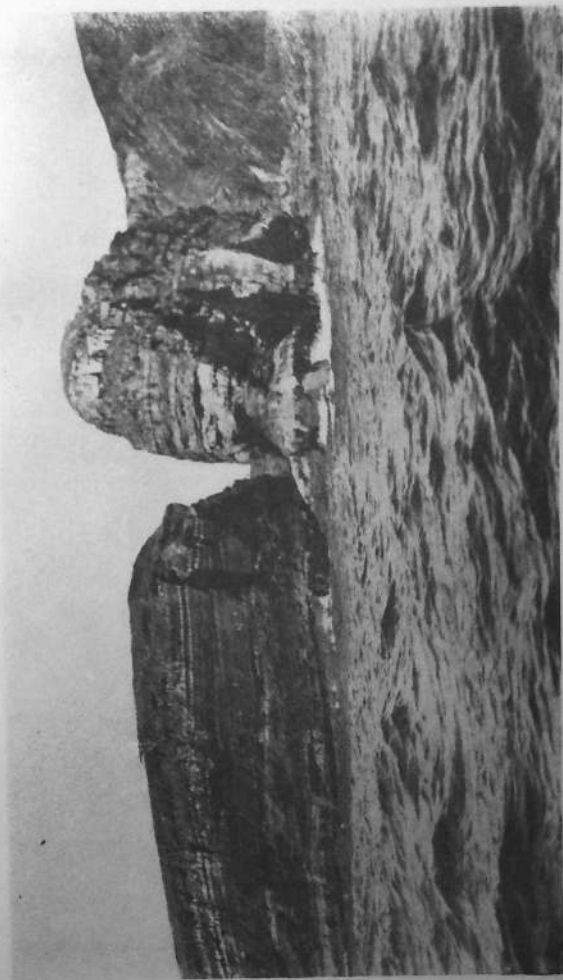
Baronne de Bausoleil qui, au temps du Cardinal de Richelieu et avec l'aide de mineurs allemands, a procédé à un relevé très précis des richesses minières de Bretagne, et le président de Robien, sont d'accord pour signaler, à Rosan près Crozon, un gros filon de quartz contenant du cuivre — carbonade et oxyde. Sous la Révolution, le capitaine d'artillerie Berthe, en l'an V, crut avoir découvert dans la baie de Kerloc'h-Dinan, un gisement d'anthracite; et il en demanda en 1799 la concession sans obtenir aucun résultat que de constater son erreur. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, un gisement de kaolin a été découvert dans une des grottes du Cap de la Chèvre et a même donné

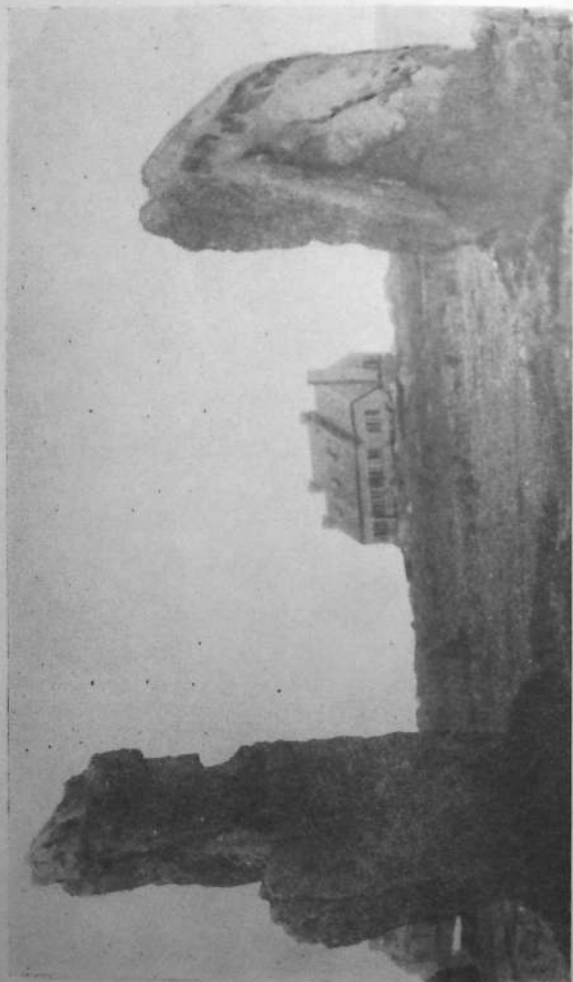
lieu à un commencement d'exploitation, d'ailleurs assez difficile et peu rémunérateur. D'autre part, au début du **xx**<sup>e</sup> siècle, un gisement de minéral de fer a été relevé, concédé et travaillé avec un certain succès entre Quétern et Roscanyel.

Pour l'instant, à ces indications se borne l'examen très minutieux qui a été fait de la Presqu'île par les géologues de l'Université de Rennes, en particulier M. Fernand Kerforne qui a consacré à cette étude sa thèse de doctorat.

Quant à l'aspect extérieur de la Presqu'île — dessin curieux et compliqué que, par une image très juste, le romancier Gustave Toudouze a comparé à « une patte palmée d'oiseau marin posée et largement étalée sur la carte » — il est, de figure, infiniment plus moderne que la composition du sol et du sous-sol; car son dessin actuel est de date relativement basse.

En effet, à l'époque dite *pliocène* — c'est-à-dire la plus récente de l'ère tertiaire, voici quelque 600.000 ans seulement, et juste avant l'apparition de l'homme sur la Planète — l'Europe occidentale formait un grand bloc de terrains émergés qui avait pour bordure de mer un littoral partant du Jutland, gagnant les Iles Shetland, débordant l'archipel des Hébrides et toute l'Irlande, s'en venant jusqu'à l'actuel Banc de la Petite Sole et, de là, se repliant jusque vers la région actuelle des Landes et des Monts Cantabres. La Bretagne se trouvait donc en pleines terres, et était beaucoup plus élevée qu'à présent, avec un Menez-Hom de 1.500 mètres d'altitude qui dominait une splendide vallée au fond de laquelle, le séparant de l'Angleterre actuelle, coulait un fleuve puissant et deux fois plus long qu'aujourd'hui — la Seine. Cette Seine préhistorique, à partir du Havre présent, s'infléchissait vers l'Ouest, recevait à droite un gros affluent, l'Avon, aujourd'hui simple rivière célèbre par Stratford-sur-Avon, berceau et tombeau de Shakespeare, puis à gauche un fort affluent, la Rance, et, à hauteur d'Ouessant, après avoir accueilli, à gauche





toujours, un magnifique fleuve composé des eaux de l'Aulne renforcée de l'Elorn et de la Penfeld, se jetait dans l'Océan par un estuaire splendide à la Petite Sole... En ce temps, les falaises du Toulinguet, de Pen-Hir, de la Chèvre étaient des sommets de montagnes en pleine terre...

Etonnante vision que nous pouvons nous représenter par les yeux de l'esprit et par le raisonnement, et qui s'effaça lentement durant la période dite pléistocène, — c'est-à-dire contenant beaucoup de formes modernes, dont l'Homme primitif, par conséquent vieille d'environ 100.000 ans à peine, — et au cours de laquelle des ruptures volcaniques, puis un lent et régulier affaissement firent descendre sous la mer, que l'on appelle Mer Celtique à présent, une partie importante de ce continent, créant en particulier l'insularité de l'Irlande, puis la mer de la Manche, et enfin l'insularité des Iles Britanniques. A la suite de cette prodigieuse transformation, la Bretagne entière baissa de 1.150 mètres environ. Les eaux marines envahirent et couvrirent la vallée de la Seine jusqu'au Havre d'aujourd'hui, ainsi que les vallées inférieures de la Rance, de l'Aulne, de l'Elorn, de la Penfeld, prenant possession de l'Iroise, de la Rade de Brest, réduisant les trois rivières finistériennes à leurs cours actuels et dessinant la herse des cailloux Tévenec, Sein, Ar-Men, Pierres-Noires, archipel d'Ouessant. Mouvement formidable qui — si l'on en juge par l'étude des fonds à séries de sondages — a dû être très lent, sans violences, à quelques exceptions près dont la toute dernière en date, presque moderne, fut, après la destruction de Tolente sur le littoral Nord, la submersion de la Ville d'Is et la création de la Baie de Douarnenez, justement à la lèvre même de la Presqu'île de Crozon.

Ce serait donc seulement au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère que — par une « crise » brutale, soit raz de marée, soit tempête d'équinoxe, soit tremblement de terre, et peut-être les trois combinés — la destruction d'Is bâtie sur un « épi » de sable, cailloux, graviers et rochers en barrage

d'un « palud », aurait achevé le dessin extérieur de la Presqu'île du côté sud. Le nom de Sainte-Anne-de-la-Palue ou Palud viendrait de l'événement auquel auraient, pense-t-on, assez largement coopéré les eaux déversées par les 12 kilomètres de cours du ruisseau de Laber d'une part du plateau de Crozon, et par les 14 kilomètres de cours du ruisseau de Kerloc'h d'autre part du même plateau: ces eaux auraient attaqué et miné par derrière les fondations de la digue sur laquelle — véritable « moulin à mer » — était sans doute bâtie, en partie à pilotis, la Ville d'Is, et que, l'acculant à un marais dangereux et mouvant, les marées et courants marins en houles de tempête assaillaient de front.

La submersion d'Is constituerait ainsi le dernier chapitre, magnifié par la légende et dramatisé par la poésie, d'un grand drame géologique prolongé pendant un millier de siècles environ, et dont les étapes successives ont créé la figure du trident breton en général, et plus particulièrement celle de la Presqu'île de Crozon — telle que nous l'habitons actuellement.

## III

## Les lointains de l'Histoire

Proses de Fréminville, de Chateaubriand et de Michel, vers de Brizeux et de Le Guyader — c'est la même surprise, c'est la même émotion, c'est le même respect que nuance et souligne un certain trouble devant le mystère: double mystère que posent ces étonnantes Pierres Levées dont on ne sait ni au juste qui les a dressées, ni ce qu'au vrai elles représentaient.

Menhirs, dolmens, cromlec'h's — ou par groupes, ou isolés, ou en cercles, ou en quadrilatères, ou en alignements.

Monuments étranges de la lande, du menez ou du cap que, durant des siècles, la crainte des Forces Invisibles et un renom de magie ont longtemps et efficacement protégés, tant qu'on les a crus la demeure inquiétante d'Étres avec qui les irrespectueux et les affronteurs devaient apprendre à compter chaque fois que leur jactance se permettait un geste d'insolence. Et c'est pourquoi, si longtemps, ces masses plus ou moins épannelées dont on ne connaissait plus ni les constructeurs, ni le sens, ont traversé les âges, intactes. D'ailleurs beaucoup, et non des moindres, avaient vu les évangélisateurs de la religion du Christ venir à leur aide en adaptant à leur enseignement neuf le respect dont jouissaient alentour d'eux ces témoins



d'un autre âge: la croix sur le menhir fit de la Pierre Levée un auxiliaire de la chapelle et du calvaire. Mais l'accroissement du nombre des « esprits forts » a, trop souvent, fait perdre, et l'anxiété aux uns, et la déférence aux autres.

Ignorance chez ceux-ci, indifférence chez ceux-là, paresse d'aller à la carrière chez d'autres, bravade ricaneuse chez certains ravis de casser quelque chose, goût de la nargue hargneuse chez divers — « Et puis, à quoi ça sert ces cailloux-là? » — et souvent toutes ces causes ensemble: alors, le pic, la pioche, le marteau de carrier... en un tournemain la besogne irréparable est consommée... Combien ont disparu ainsi?... Combien disparaissent encore chaque jour?... Les classements font ce qu'ils peuvent; mais ce n'est pas tout de classer au nom de la loi — simple noir sur blanc dans l'*Officiel* — il faut aussi pouvoir surveiller la mise en inventaire, et l'exécution de la prescription... « — Moi qui ne vais pas m'inquiéter de ces histoires-là, bien sûr, et laisser perdre de la si belle pierre quand j'ai mon chantier en train... » déclara un jour, à un architecte des Monuments Historiques, un entrepreneur qui, pourtant, n'était point un sot... En ces cas de vandalisme, la loi punit, c'est vrai, en frappant le délinquant à la bourse: mais l'amende, si elle satisfait les bureaux, ne répare pas l'irréparable dommage. Et plutôt que de dresser procès-verbal après mal fait, il vaudrait mieux qu'à l'école, aux cours du soir, aux publications, on apprit à tous que mutiler les Pierres Levées de Bretagne, c'est frapper les Aïeux.

Quels Aïeux?... Oh! bien, bien lointains. Et bien mystérieux. Cela est très vrai. L'usage, longtemps, fut d'appeler ces Pierres des « monuments druidiques ». A bien examiner les choses, il ne semble pas que, à l'origine, les Druides ici aient rien eu à voir... Que, par la suite, aux temps gaulois, les Druides — philosophes de haute culture et de noble science — aient tiré parti, ou argument, ou usage, des Mégalithes, cela est tout à fait possible. Mais les Mégalithes étaient debout sans doute bien avant que les Druides fussent au monde.

Et les Alignements sont, certes, très antérieurs au culte et aux symboles des Collèges Druidiques.

Très antérieurs, et répandus partout: non seulement en notre Bretagne, mais en Pays de Galles, Irlande et Ecosse, ce qui se comprend fort bien puisque ce sont là pays frères — mais aussi ailleurs, et fort loin: en Asie Mineure; plus loin encore: jusqu'au fond du Japon...

Alors?

Alors, il suffit de constater — et d'essayer de comprendre.

Il semble que, en ce moment, quelques lueurs percent ces extrêmement lointaines décades — deux mille, cinq mille, d'aucuns disent vingt mille ans avant le Christ: et précisément, c'est la Presqu'île de Crozon qui, ces années passées, a permis de jeter un regard sur ces époques étranges. Car, à relever les vestiges sur le terrain, on s'est aperçu que, tout autant que Carnac, notre Acropole de la Mer peut et doit être considérée comme « une des capitales mégalithiques des bords de l'Océan » suivant le mot très juste du Commandant Devoir. Dans ses *Antiquités du Finistère*, le chevalier de Fréminville, esprit fin, avisé, curieux et réfléchi, avait bien montré par ses descriptions que, lors de son précieux voyage, un immense champ de Pierres Levées couvrait le Toulanguet, Pen-Hir, la Chèvre, et montait jusqu'en Crozon même. Et il était patent que le XIX<sup>e</sup> siècle, dans cette forêt mégalithique, avait pratiqué d'affreuses coupes sombres. Or, à cette heure-ci, nous sommes mieux renseignés: la Presqu'île de Crozon, aux âges millénaires de l'Armor, fut un « haut-lieu » — c'est-à-dire un sanctuaire.

Sanctuaire d'une religion qui semble bien avoir été un culte stellaire dans toute la majesté et l'altitude de pensée des grandes manifestations à caractère de science astronomique — un peu parentes sans doute de celles conduites par les Mages de Chaldée 6 et 7.000 ans avant le Christ.

En fait, et sur le terrain, en Presqu'île de Crozon subsistent six grands ensembles.

Trois très étendus: Lagat-Jar, entre Toulanguet et Pen-

Hir à Camaret, qui, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, présentait des files de 600 menhirs et, à présent, n'en compte plus que 43; Landaoudec, à figure très complexe, enceinte rectangulaire, enceinte semi-circulaire, alignements parallèles; Ty-ar-C'huré entre Morgat et le Cap de la Chèvre, avec enceinte et tumulus.

Deux très mutilés : Leuré qui, aux recherches de débris épars, devait mesurer 2.300 mètres de longueur, et Lost-marc'h qui compte encore 170 mètres.

Un presque disparu : Raguénès ou Kerglinter dont les restes d'enceinte carrée présentent 50 mètres de côté.

En plus, ceci delà se trouvent des isolés : à Men-Carr, Roscanvel, Kernanévo au sud de la Baie de Dinan, Argol.

Plusieurs dolmens : les mieux conservés à Rostudel, Kerbénéon, Penanguer, et les débris d'autres fort mutilés au Styvel en Camaret, Crozon, Kerdreux, Kerguivodic, Argol.

Et enfin une allée couverte à Quinquidec, à 3 kilomètres au sud de Landévennec.

Tous ces mégalithes ont une marque commune : taille moyenne et clivage assez fruste. Les uns sont de quartz et offrent des formes irrégulières, sans aucune surface soigneusement parée; les autres sont de grès silurien et se rapprochent par épannelage de la forme parallépipédique.

Et, de leur comparaison soigneusement effectuée et mesurée, ressort ceci : des règles nettes ont été suivies pour leur orientation; car tous, sans exception, sont orientés vers le point de lever du soleil à certaines dates fixes, en direction Nord-52-Est et Sud-52-Est, correspondant à des orientations solsticiales. Il est donc hors de doute que les six alignements crozonnais se complétaient l'un l'autre et étaient des repères astronomiques permettant de diviser l'année en deux, par observation du point de coucher du soleil au solstice d'hiver diamétralement opposé au point du lever solsticiel d'été.

Combien de siècles ces alignements servirent-ils ainsi de mesure du temps aux hommes qui les avaient élevés avec la plus rare science de l'orientation ? On ne sait... Com-

ment, par la suite, les Druides utilisèrent-ils aux fins de leur religion très pure et de leur haut enseignement philosophique ces alignements à eux légués par les peuples disparus ? On l'ignore tout autant.

Un fait seul subsiste : les mégalithes sont là, et l'honneur de la tradition bretonne veut qu'envers et contre tous, par l'enseignement et par la persuasion, on assure leur protection à l'égard de tous les vandalismes possibles.

Il est évident qu'ils étaient tous debout ces alignements, depuis Crozon même jusqu'à la pointe extrême de Camaret. Là le superbe ensemble de Lagat-Jar devait alors former une splendide forêt de fûts de pierre — la vieille langue d'Armorique ne les nomme-t-elle pas *peulven*, le pilier, *peulvou*, les piliers? — et du Toulinguet jusqu'à Pen-Hir dominer les deux pointes monumentales en encerclant l'immense arc de la grève de Pen-Hat; et ceci à l'heure même où, d'un pas incertain et d'un cœur mal assuré, les légions de César se risquaient pas à pas sur la terre d'Armor.

## Le passage des Romains

Etrange histoire et bien mal connue, que celle de l'arrivée de ces gens-là.

Nous n'en savons que ce que le Proconsul a bien voulu nous en dire dans un chapitre, assez bref et discret volontairement, de son *De bello gallico* : car, à lire entre les lignes, on sent très bien que l'envahisseur des Gaules n'est guère pressé de s'expliquer sur ce qui s'est passé en Bretagne. Lui, volontiers si précis, toujours si clair, — lorsque les choses sont à son avantage, — en ce chapitre-là biaise, coupe et résume : l'impression nette est que les choses, en Armor, ne marchèrent pas du tout comme César avait l'habitude de voir se dérouler les événements. En son grec élégant et solide, Dion Cassius en dit un peu plus long : mais il n'est point un témoin ; près de 300 ans le séparent de la conquête des Gaules, et, pour intéressants qu'ils soient, les chapitres 41, 42, 43 du livre XXXIX de son *Histoire Romaine* ne sont que composition de deuxième ou troisième main.

Il paraît certain qu'une fois la confédération thalassocratique des Vénètes écrasée, à l'issue de cette campagne difficile dont la bataille finale ne fut une victoire romaine que grâce à la trahison du vent livrant les hourques vénètes encalminées aux assauts des légionnaires, les

vainqueurs se répandirent en Armor avec une prudence qui confinait à la crainte — et à la crainte justifiée.

A ces Latins accoutumés, malgré leurs années de campagne des Gaules, à d'autres cieux, à d'autres régions, à d'autres adversaires, tout paraissait étrange, mystérieux, déconcertant. En bons Quirites, et Jules César le premier, ils étaient superstitieux au delà de toute expression : et cette nature spéciale, ces marées inconnues des Méditerranéens pour qui l'eau marine ne change point d'étiage, ces vents, ces cieux, ces colorations, cette langue, ces mœurs, ces hommes les devaient effarer. Et l'on se les représente très bien ces légionnaires, braves à leur accoutumée, mais mal à leur aise, avançant en manipules, en cohortes très serrées, pilums en ligne, glaives courts au poing, le casque rond bien enfoncé sur les têtes rasées à l'ordonnance, et, par échelons progressant à travers les landes, avec des regards inquiets vers ces lignes de menhirs qui, pour eux, ne signifiaient rien que l'Inconnu — c'est-à-dire le danger, ou matériel qu'ils ne craignaient guère, ou moral qu'ils redoutaient à l'extrême.

En fait, les années passées et l'Empire venu, et la Paix Romaine épandue sur le monde, les Romains, en Armorique, ne se sentirent jamais tranquilles. Eux qui, dans le reste de la Gaule, étaient arrivés à bâtir la civilisation gallo-romaine, sur la terre bretonne restèrent des étrangers, et comprirent qu'ils le demeureraient en dépit de toutes les précautions : force du glaive, postes de commande, administration, constructions, otages, routes bien gardées. Ce qui servait ailleurs, ici ne servait point du tout.

Malgré cela, parce qu'ils avaient en eux et l'esprit de méthode et le sens de la discipline, ils se rendirent bien compte que la Presqu'île de Crozon étant l'Acropole de la Mer, il la fallait occuper et s'y faire une base. La pointe extrême ne leur disait pas grand'chose : rien à Camaret n'est sorti du sol qui dénonce une installation légionnaire. Par contre, le triangle Crozon-Kerloc'h-Dinan semble leur avoir servi de camp retranché, ou de place de sûreté, avec,

aux angles, des manières de donjons, comme cet oppidum, dont un fragment avec un fossé et deux retranchements — simple fort sans aucune habitation — a été retrouvé au nord de l'anse de La Palue, grève du cap de la Chèvre.

Il semble d'ailleurs que, ce faisant, les Romains se bornaient à organiser à leur usage et commodité des positions armoricaines. Car, si nous sommes très mal renseignés sur la Presqu'île de Crozon gauloise, cependant le peu que nous savons indique un centre en cette région. Entre Morgat et Saint-Hernot, un reste de forteresse celtique en blocs non taillés de 1 m. 25 d'épaisseur sur 1 m. 40 de hauteur, formant rectangle de 18 m. sur 10 m. 40, avec au centre habitation du maître de 7 m. 30 sur 6 m. 50. A Keridgunt, près de Telgruc, une monnaie gauloise en or pesant 140 grains, et présentant au droit une tête barbare à chevelure composée de deux grosses boucles et un sanglier posé en cimier et entouré de cordons perlés, au revers un cheval androcéphale conduit par un cavalier, entre les jambes du cheval une petite roue perlée dont les rayons sont formés par une étoile à quatre pointes. Au sud-est de Crozon, dans une cachette des armes de bronze, haches et fragments d'épées... C'est tout, jusqu'à présent, pour l'époque gauloise.

Sur l'installation romaine qui dura jusqu'à la fin de l'Empire, on ne sait qu'une chose : c'est qu'elle se maintint, sans éclat semble-t-il, mais aussi sans accrocs graves. Sans doute, cette colonie romaine avait une population relativement importante, et, suivant l'usage, les légionnaires d'occupation gardaient avec eux leurs familles. Car, à une date qui n'est pas absolument précisée, mais qui se place entre 1843 et 1845, d'autres disent 1854, dans l'anse de La Palue en cap de la Chèvre, entre le village de Rostudel et la pointe de Lostmarc'h, une manière de raz de marée ayant déplacé une série de dunes de sable, les spectateurs eurent la surprise de se trouver en présence d'une nécropole au creux de laquelle, parmi une abondance de tuiles à rebord, de tessons de poteries gallo-romaines, plus de deux mille squelettes d'hommes, de



femmes et d'enfants apparurent, rangés régulièrement, les bras le long du corps, la tête posée sur une pierre plate. Les observations hâtivement faites, avant que la marée montante ne recouvrit cette sépulture collective, montrèrent quelques monnaies romaines, aucun emblème chrétien, ce qui permit de la dater du III<sup>e</sup> siècle environ, et ne décelèrent aucune mutilation sur les squelettes. Par contre, le voisinage de roches trachitiques volcaniques et pyrogènes possibles à dater de la même époque, a laissé supposer qu'il pouvait s'agir là des victimes d'un tremblement de terre localisé en ce point et inhumées ensemble en fosse commune.

D'autre part, en janvier 1863, Jean Alix, du hameau de Kervian en Kerloc'h, travaillant dans son champ, au lieu-dit *Is-parc-ar-boulen*, mit à jour d'un coup de pioche un grand vase de bronze sans couvercle contenant 1.012 pièces romaines que, accouru à la nouvelle, Eugène Falloy, Administrateur de la Marine à Camaret, put examiner, reconnaissant en outre le départ d'un grand mur enfoui sous la terre. Mais, craignant les revendications du fisc, Jean Alix s'empressa de recouvrir le trou, de briser le vase, et d'aller vendre sa trouvaille au poids à divers bijoutiers de Brest, par petits lots de 100 à 150 pièces chaque fois. M. Denis Lagarde put heureusement en sauver 312, tous deniers d'argent des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles ap. J. C., belle série d'Empereurs, et, chose plus intéressante encore, d'Impératrices, allant de Vitellius an 69, jusqu'à Caracalla an 217. Les plus intéressantes, presque toutes à fleur de coin, étaient 57 médailles de Trajan, 38 d'Antonin le Pieux, 33 de Marc-Aurèle, 52 d'Hadrien, 27 de Faustine l'Aînée, 5 de Licilla, 4 de Crispina — dont la qualité, faisant regretter la perte des autres, montrait qu'il s'agissait d'un trésor enfoui par quelque avare ou quelque précautionneux au temps de Caracalla et de Géta. Les descriptions et planches en figurent au *Bulletin de la Société Académique de Brest*, 2<sup>e</sup> série, III, 1862-1863, pp. 91-125.

Deux ans après, en 1865, à Lesquiffinec, entre le bourg et les grottes, le hasard d'un autre coup de pioche faisait

survir une caissette de fer contenant un lot de médailles romaines d'argent et de bronze achetées aussitôt au poids par un bijoutier de la Grande-Rue à Brest. Et trois ans après en 1868 à Perros, sur la rive droite de l'étang de Kerloc'h, un pot de terre livra des médailles d'argent aux effigies de Trajan, Vêrus, Sabine et Domitien, ces deux trouvailles publiées au *Bulletin de la Société Académique de Brest* 2<sup>e</sup> série XXIX, 1903-1904, pp. 88-89. Puis encore 300 monnaies impériales à Lostmarc'h.

Enfin des vestiges de constructions diverses près du moulin du Fret, dans l'île de Laber, aux deux villages de Kerzanvez en Kerroman, et du Buzit, ainsi qu'une pierre inférieure de moulin à Kerantobel, et des thermes à Telgruc.

Documentation évidemment pas mal éparse, et qui donne à penser que des fouilles méthodiques pourraient, peut-être, amener d'autres découvertes sur la vie et l'organisation des Romains dans cette région particulière de l'Armorique, toute proche de Plonévez-Porzay où l'on a trouvé les traces d'une occupation qui semble avoir été spécialement importante.

Et qui pourrait, peut-être, en outre, nous fournir des renseignements, à cette heure absents, sur la manière dont la Presqu'île de Crozon traversa la lourde période de troubles et de bouleversements qui, coïncidant avec l'établissement du christianisme dans l'Occident des Gaules, vit au III<sup>e</sup> siècle le commencement de l'effondrement de la puissance gallo-romaine sous le choc des Barbares accourus à la fois par terre et par mer contre la Bretagne.

## Jours anciens de Crozon et de Camaret

Ici s'étend une période sur laquelle, au point de vue particulier de la Presqu'île, règnent de larges taches d'obscurité.

Les troubles profonds au milieu desquels se débat tout l'Ouest de la France aux époques des grandes invasions, puis de l'essai d'ordre mis par la dynastie mérovingienne, et enfin de l'organisation carolingienne dont l'esprit de méthode ne survécut guère à la personne même de Charlemagne, — ne peuvent pas ne pas avoir eu dans le finistère du Finistère une série de répercussions sur quoi il est, évidemment, assez malaisé de se renseigner d'une manière assurée. C'est par comparaisons et par recouplements que l'on peut se faire une idée très approximative de la vie que, entre le bastion du Menez-Hom et la mer, mènent les populations mi-paysannes et mi-maritimes qui, plusieurs siècles tenues sous la loi romaine, voient subitement l'administration impériale latine disparaître, et s'effondrer l'armature dont la Gaule entière avait pris l'accoutumance. Les mises en cachettes de ces monnaies d'argent aux effigies des Empereurs dont de si précieux exemplaires ont été ainsi découverts, constituent la preuve de l'état d'anxiété et d'incertitude, voire de dangers divers, dans lequel se tenaient les popula-

tions sans cesse en alerte : écrasés d'impôts par la tyrannie fiscale de l'Empire en décadence, assaillis par les vagues successives des envahisseurs barbares, Franks, Huns, Alains, Saxons, les peuples, tribus et clans de ce que les textes latins nomment *Gallia ulterior*, et qui est, en fait, l'Armorique, se défendirent intrépidement, résistant pied à pied et champ à champ.

En même temps que se consommait cette ruine de la péninsule armoricaine, dans la liquéfaction financière intérieure et la ruée des forces extérieures s'effectuait par surcroît une prodigieuse révolution morale due à la prédication, et bientôt au triomphe de la Religion Chrétienne devant laquelle disparaissaient les derniers vestiges du Druidisme, le polythéisme gréco-latin importé par les Romains, et aussi une religion gauloise assez complexe en pratiques et croyances superstitieuses proches du paganisme hellénico-quirite.

Au moment où se produit l'effondrement du Bas-Empire romain, la Presqu'île de Crozon fait partie de la région dite des Osismii ou Osismiens dont, d'après Ptolémée, la Table Théodosienne et Arthur de la Borderie réunis, la capitale est *Vorganium* (Carhaix) et le grand port *Gesocribate* (Brest), cependant que le *Gobaeum Promontorium* (Pointe du Raz) au Sud et le *Saliocanus portus* (Saint-Mathieu) au Nord encadrent la pointe centrale du Trident armoricain. Comment se nomme alors la Presqu'île ? Aucun des géographes antiques ne le dit — et le nom de *Crauthon*, un peu plus tard *Plou-Crauthon* pour désigner le lieu de l'actuel Crozon, n'apparaît que lorsque, du V<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, se constitue le Royaume ou Comté de Cornouaille, constitution qui coïncide précisément avec l'évangélisation première de l'Armorique et l'établissement de la religion du Christ. Evangélisation commencée sous l'apostolat et l'influence de Saint-Martin de Tours, puis reprise, continuée et achevée lorsque, guerriers et moines ensemble, les Bretons expulsés des îles par les invasions ruées sur la Grande-Bretagne, franchissent l'ouvert de la Manche et viennent rétablir dans toute la

Péninsule la force bretonne au prix de luttes longues, difficiles, et de défrichements immenses.

Ici, pour l'Acropole de la Mer, nouvelle période d'obscurités au travers desquelles passent, par moments, quelques lueurs plus ou moins sûres.

Il faut laisser couler les siècles, se dérouler les heurts, les chocs, les bagarres des hommes — sans doute encore quelques convulsions de la Nature comme la disparition de Tolente, la submersion de la Ville d'Is et divers autres séismes ou tempêtes moins célèbres. Et il faut en venir aux années dramatiques durant lesquelles une Bretagne à peine formée, après de durs combats contre Louis Le Débonnaire et Charles le Chauve, manque d'être broyée par les vagues successives des invasions normandes. Car ce fut de là, du pied même du Menez-Hom, de cette abbaye de Landévennec logée si pittoresquement au dernier repli de l'Aulne et pieuse gardienne du tombeau de Gradlon et des reliques de saint Gwenolé, que partit pour la victoire ce Jean, Abbé, qui s'en alla chercher en Grande-Bretagne, à la cour d'Athelstane, le vengeur : Alain Barbe-Torte... Le prince Alain le Renard, qui, renouvelant l'exploit de Nominé, fut le second libérateur des Bretons et, pour sa récompense, ne voulut prendre que le titre modeste de Duc de Bretagne. Un reflet de ces jours tragiques plane encore sur les ruines de l'Abbaye de Landévennec toute drapée dans son exubérante végétation...

Puis des années — et encore des années — et toujours des années : la Presqu'île de Crozon, dans son isolement à l'Ouest du Monde Occidental, vit son existence normale, et dans l'Evêché de Cornouaille, fidèle à la mémoire de Saint-Corentin, devient le Doyenné de Parzai, et commence de dresser sur toute sa surface les premières de ces dizaines de chapelles et d'églises qui font, aujourd'hui, de ce pays crozonnais, un des musées architecturaux de la Bretagne.

Parmi ces éclaircies, au fur et à mesure que les temps se déroulent, certaines fournissent des indications curieuses.

En particulier au XI<sup>e</sup> siècle, on trouve celles-ci. D'une part, un acte du cartulaire de « Landevenech » publié par Dom Morice, *Preuves pour servir à l'Histoire de Bretagne*, Tome I, colonne 177, reprenant un texte plus ancien en ces termes : « Ecce ego Gradlon, gratia Dei Rex Britonum do Sancto Wingualoco... » (Saint-Gwenolé), cite les principaux noms de lieux autour de la capitale, Crozon, qu'il orthographie « Pluen-Crauzon », et parmi eux « Arcol », puis « Telchruc », et aussi « Tref-les-Morcat », toutes orthographes également différentes des modernes, et donne cette phrase « ...do Sancto-Wingualoco tertiam partem Pluen-Crauzon ejusque ecclesiam in æternam dicumbitionem ».

D'autre part, Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, Tome I, page 90, expose que Alain surnommé Caignart, ayant, en 1026, succédé comme Comte de Cornouaille à son père Bénédicte, lequel fut évêque de Quimper, et cependant marié, avait trois frères, Guethenech, Guerech et Orscand. Ce dernier, devenu à son tour évêque de Quimper vers 1029, avait très légalement épousé Onwen, fille de Rivelen, de Crozon, de qui il eut trois enfants, Benoit ou Benedict, évêque de Quimper aussi plus tard, Guigou, doyen de la cathédrale de Quimper, et Conan. Or, il y eut entre Orscand et son frère Alain une querelle des plus vives, car — la qualité de femme d'évêque, *épiscopissa*, étant, antérieurement à la réforme du Pape Grégoire le Grand sur le mariage et le célibat des prêtres, une situation officielle et prépondérante reconnue — Onwen de Crozon refusait absolument de se lever en présence de sa belle-sœur Judit, fille de Judikaël, comte de Nantes, et femme d'Alain Caignart, pour cette raison que le pouvoir spirituel ayant prééminence sur le pouvoir temporel, l'*épiscopissa* de Quimper entendait demeurer assise devant la comtesse de Cornouaille.

Au XIV<sup>e</sup> siècle surgissent, des archives, divers actes officiels concernant l'administration fiscale de la Presqu'île.

En particulier, et quoi qu'il fût seigneur de la

côte septentrionale de l'Iroise et du Goulet de Brest, — par conséquent séparé de la Presqu'île de Crozon par un bras de mer de deux lieues, — le vicomte de Léon exige en « droit de coutume » une redevance sur l'ancrage des vaisseaux mouillés en rade de Camaret : et un certain maître Martin, capitaine et responsable de la nef *Sainte-Marie-Magdelaine-de-la-Paoule*, ayant refusé de s'incliner devant cette prétention, se voit contraint de céder par décision judiciaire rendue en 1335 ; un autre bâtiment, *La Sainte-Marie-Magdelaine-de-Lampaoul*, subit la même contrainte au bénéfice du même vicomte de Léon. Ce qui est plus curieux encore, c'est le texte publié par Dom Morice et qui fournit la preuve juridique du privilège en faveur d'un ménage seigneurial plus éloigné encore : « Congié aux Sire et Dame de Tancarville et leurs officiers de faire arrester ceux qui frauduleusement auront usurpé le devoir d'ancrage leur appartenant ez ports et havres de Crauzon, Cameret et Roscanvel ; et des causes que en surviendront est mandé aux juges ordinaires en connaître par briefs termes : du VIII Mars. » (Dom Morice, *Histoire de Bretagne*, II, p. 1201.)

Au début du XV<sup>e</sup> siècle, grand événement qui attire sur la Presqu'île de Crozon les regards attentifs non seulement de toute la Bretagne, mais aussi de l'Europe entière. Jean IV de Montfort, l'adversaire victorieux de Charles de Blois, duc de Bretagne, est mort le 1<sup>er</sup>-2 novembre 1399, laissant son domaine à sa veuve — sa troisième femme, Jeanne de Navarre, fille du dangereux Charles le Mauvais — et à ses fils, Jean qui, à dix ans, va être Jean V, Artur qui, plus tard, sera et Connétable de France et le Duc Artur III, Richard et Gilles — quatre enfants, sur lesquels, heureusement et pour eux, et pour la Bretagne, le plus grand seigneur breton, et Connétable de France successeur de Du Guesclin, Olivier de Clisson, étend sa main gantelée d'acier et sa lourde épée en irrésistible protection. Or, à peine terminé son veuvage, la Duchesse douairière de Bretagne envisage et accepte un remariage



— la main de Henri IV de Lancastre, roi d'Angleterre. Une flotte britannique immédiatement cingle vers les côtes bretonnes pour venir chercher en grand appareil la noble fiancée, que les seigneurs bretons laissent partir dès l'instant que les quatre garçons ducaux resteront en Bretagne et que leur mère renoncera à toute emprise sur le Duché demeurant ce qu'il est depuis ses origines: un Etat souverain et indépendant. Et les vaisseaux anglais jettent l'ancre à Camaret, mouillant en rade par un temps rude d'hiver. Ce qu'apprenant, avec deux de ses filles, Marguerite et Blanche, Jeanne de Navarre et Bretagne quitte Nantes le 26 décembre 1402:

« Anno supradicto MCCCCII Martis XXVI die Decembris illustris Domina Johanna de Navarre Ducissa Britanniae ab urbe Nannetica recessit, eundi usque ad portum vulgariter nuncupatum Quamereuth-Crauzon. » Voyage mal commode en ces semaines à jours courts et mauvais coups de vent: le texte latin l'explique: « Sabbatique XIII die Januari proxime sequentes ipsa post solis occasum classem Henrici Ducis de Lancastria se asserentis Anglie Regem, in eodem portu eam a multis diebus expectantem, maximoque armatorum numero munitam intravit. » Le samedi 13 janvier 1403, la Duchesse douairière, saluée pour la dernière fois de ce titre qu'elle abandonnait pour la couronne d'Angleterre, s'embarquait à bord des vaisseaux anglais en présence de la population accourue à ce spectacle; et les Britanniques levèrent l'ancre, en dépit du mauvais temps — qui sembla vouloir un moment barrer la route à l'épousée. « Dominica igitur die subsequente summo mane ante solis ortum dicta classis ab eodem portu recessit. Interim inhorruit unda tenebris etc, tumida surgunt equora, etc. Tandem maritima vexacione decessi periculum evasisse gaudentes quinta die post ejusdem classis egressu a porte de Crauzon, credentes navigam versus portum de Hautonne vi ventorum impellente in Cornubiam deleti sunt taliter fatigati quod vix poterunt se adjuvare... » Traversée pénible, mouvementée dont le latin de Dom Morice en ses *Preuves*, Tome I, colonne 87,

se plaît évidemment à souligner exprès les rudesses..

Simple trêve aussi dans les rapports, depuis si longtemps tantôt hostiles et tantôt douteux, entre le Duché de Bretagne et le Royaume d'Angleterre: car presque aussitôt les Britanniques, éliminés des affaires bretonnes par la politique d'Olivier de Clisson, veulent prendre une revanche. Ils sont immédiatement battus et rejetés au large dans un combat naval devant le Raz de Sein. Mais, tenaces, ils reviennent à la charge, et tentent d'essayer un débarquement justement vers cet ancrage de Camaret-Crozon dont leurs vaisseaux et leurs marins ont eu tout loisir, pendant l'escale de gros temps, d'étudier les attériages en y venant attendre pour embarquement et transport aux Iles Britanniques, celle qui, de Duchesse de Bretagne, est devenue à Londres, le 7 février 1404, la nouvelle reine d'Angleterre.

Déjà Olivier de Clisson est au guet. Dès que le corps de débarquement britannique veut prendre pied sur le sol crozonnais, le Connétable accourt, toujours splendide chevalier malgré ses 68 ans. Contre les assaillants, il jette et conduit lui-même 700 soldats que renforcent quelques milliers de paysans armés de faux, de fléaux, de fourches, et de pêcheurs brandissant leurs haches de bord. Grande infériorité de forces d'ailleurs vis-à-vis des agresseurs qui sont nombreux, bien équipés. Et la lutte se fait furieuse sur la grève entre Clisson et ses adversaires... Mais, accouru à franc étrier au fracas de l'alerte, le tout jeune Duc Jean V apparaît soudain, menant avec lui 2.500 combattants — les meilleurs de sa maison — et, glaive haut, s'élançait dans la mêlée, faisant ses premières armes avec une fougue juvénile... Par le Connétable de 68 ans et le souverain de 15 ans combattant coude à coude sur la grève cornouaillaise, les assaillants sont jetés à la mer, et la Bretagne une fois encore délivrée de la guerre... Quelques mois après — 24 décembre 1404 — une pièce de caisse du comte Robert Sornin, trésorier et receveur général, cite, parmi les seigneurs de l'entourage du jeune Duc victorieux, et à titre de son Maître d'Hôtel, un certain Guil-

laume de Camarech dont le patronyme pourrait peut-être désigner un des féodaux de la Presqu'île, titulaire d'un fief camarétois.

Mais l'adversaire vaincu est tenace. Et la Presqu'île de Crozon est décidément, de par sa forme et situation, territoire attirant: un corps de débarquement bâtirait là une bien belle tête de pont... Aussi, en 1453, attaque encore contre Crozon-Camaret.

Le moment semble bien choisi. Car, à cette date, un nouveau Duc est, sur le trône de Bretagne, le deuxième fils de Jean V, Pierre II; et son oncle Artur de Richemont, lui aussi Connétable de France, est le prince breton héritier présomptif de la couronne ducale. Or Richemont, l'ancien compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, le vainqueur de Formigny, le conquérant et le lieutenant-général pour le roi Charles VII de la Normandie reprise et pacifiée, l'organisateur de l'armée et de la victoire, a voué sa vie et son épée de Connétable — celle de Bertrand du Guesclin et de Olivier de Clisson — à la libération totale du territoire français. Et à cette date, il groupe, forme, instruit et dirige vers la Guyenne les corps de troupes auxquels sa stratégie va confier la reprise de cette province contre le général en chef britannique Talbot... Grave danger pour la Cour de Londres qui, aussitôt, imagine une puissante diversion: le Connétable de France est Breton et absent de Bretagne? il faut donc le frapper chez lui, en Bretagne, par un mouvement tournant. La chose semble d'autant plus aisée que, à ce moment, Richemont qui, toute sa vie, s'est surmené, est assez malade; à Vire, puis à Falaise où il légifère et administre, il a été rejoint par sa femme, la comtesse de Richemont qui, inquiète, a obtenu de l'emmener dans un de ses domaines du Poitou prendre quelque repos. Aussitôt une escadre anglaise, avec vaisseaux de transport, appareille et pique droit sur la Presqu'île de Crozon, le réduit de la forteresse Bretagne: diversion puissante qui soulagera Talbot trop vivement pressé là-bas en Guyenne.

Mais Richemont est un stratège de premier ordre: en

grand manœuvrier, et sans pouvoir paraître lui-même, retenu qu'il est par sa maladie, il prend ses dispositions. Des contingents de renfort qui partaient afin de rejoindre l'armée de Guyenne, il détache un corps entier, le confie à ses meilleurs lieutenants bretons, les sires du Pont, du Juch, de Rohan, de Kaër, le maréchal de Bretagne, les sires de Montauban, de Chateaufort, de Matignon, de Laval et l'Orgeril, et le dirige vers la Cornouaille, tandis que le gros des forces continue son chemin vers le sud-ouest avec le Comte d'Estampes. A marches forcées, et doublant les étapes, ce petit corps d'armée pique vers l'Ouest, et atteint la côte au moment que la flotte britannique apparaît, persuadée qu'elle ne trouvera rien devant elle, et commence de mettre à terre ses combattants. A cet instant précis les soldats de Richemont garnissent brusquement la falaise, et la roide riposte de ces Bretons, aux grèves crozonnaises, précipite dans l'Iroise les troupes de débarquement britanniques, juste en même temps que, à des lieues de là, au champ de bataille guyennais de Castillon, le vieux général Talbot est vaincu et tué au milieu de son armée écrasée... Agissant des deux côtés à la fois, le génie de Richemont et la valeur des troupes formées par lui ont, à la fois, libéré la Guyenne et sauvé la pointe extrême de la Bretagne. Grâce au vieux chevaucheur de l'épopée de Jeanne d'Arc, au prince de Bretagne Connétable de France dont le destin va faire, demain, Artur III, Duc souverain de Bretagne, la victoire crozonnaise a été l'aile droite de la victoire castillonnaise, libératrice éclatante de la France: les Anglais, vaincus définitifs de la Guerre de Cent Ans, à cette date de 1453 ne possèdent plus en sol français que Calais...

## La Presqu'île, les Pirates et le Pape

Or, malgré l'action victorieuse de Richemont, Connétable de France, puis Duc Artur III, la Bretagne, cependant, ne jouit pas encore des bienfaits de la paix. Si son sol est solide, sa situation géographique lui vaut toujours — et surtout à l'extrémité finistérienne si tentante — les convoitises les plus âpres.

Et, en ce xv<sup>e</sup> siècle finissant — le siècle des Grandes Découvertes et de l'élargissement du Monde connu — ce sont maintenant les Pirates, des nuées de Pirates, venus d'un peu partout, d'Angleterre, de Biscaye, d'Espagne, qui exécutent une ronde agressive tout autour des côtes dont les Ducs organisent pour leur mieux la protection par tous les moyens en leur pouvoir sur terre et sur mer. Précautions souvent déjouées par l'audace des agresseurs qui, trompant croiseurs et guetteurs, vont et viennent agilement, débarquent en coups de main, tuent, pillent, brûlent deci delà — mais principalement à la dernière extrémité, de la province, la Presqu'île de Crozon.

A maintes reprises ici, villages et châteaux, fermes isolées et petits hameaux, champs et troupeaux, proches des grèves entourant le pays crozonnais et camaretois, sont brusquement assaillis par le fer et le feu; avant que la

garde-côte ait pu venir à la parade, les pirates se sont le plus souvent rembarqués avec leur butin.

Aussi las de veiller, de combattre, d'être victimes, Camaretois, Crozonnais et Roscanvellais, aux armes ducales, temporelles et militaires, imaginent d'ajouter les armes ecclésiastiques, spirituelles et morales : et, pensant qu'il faut en pareil cas s'adresser à la plus haute autorité religieuse, ils en appellent au Pape, — personnellement.

Le Pape, à cette époque, est Paul II, Vénitien et par conséquent très au courant des choses de la mer : il accueille immédiatement avec une faveur marquée cette requête des Bretons auxquels il porte un intérêt très visible, — un intérêt de compatriote éloigné, car Venise, sa patrie, ne serait-elle pas, dit-on, une ancienne colonie des Bretons Vénètes ? — et vient à leur secours. Par une Bulle pontificale conservée aux Archives du Vatican (Regis. Vat. 504, folio 113) et intitulée « *Consopitensis inhibitiō contra piratas* », du haut du trône de Saint-Pierre, il prend avec une extrême précision de détails et une vigueur non moins extrême la défense des suppliants : « *Sane pro parte dilectorum filiorum universorum incolarum et habitatorum locorum et tortuum maritimum de Cameret, Crauzon et Rosquanvel in littoribus maris Britanię Coropitensis diocesis consistensium...* »

Longues pages d'un solennel latin qui constitue pour l'histoire de ces trois petites cités de la Presqu'île un document de la plus haute curiosité et de la plus pittoresque valeur, et qui, dans la traduction établie par l'érudition minutieuse de Henri Waquet au Tome XL du *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, pages 249-260, évoque à miracle le temps, les lieux et le pittoresque de l'époque en cette Fin de la Terre si éloignée de Rome.

La Bulle est exactement datée du 1<sup>er</sup> janvier 1470.

Elle débute par cette phrase :

« Pius, etc. Ad futurem rei memoriam. Ad compescendos ansus nepharios perversorum qui, Dei timore proposito, manus improbas et rapaces ad personax et bona

inocentium extendere non verentur, tanto magis non decet oportuno remedio providere, quanto per amplius tendunt in divine majestatis offensam et dispendium plurimorum... »

Et elle continue par un exposé extrêmement curieux, car ici se trouve : et la description presque technique de ces ports de refuge si commodes et si sûrs ; et l'hommage rendu à des populations qui, dès cette époque, se font remarquer du monde entier par cette intrépidité de sauveteurs qui n'a cessé de se perpétuer jusqu'à nos jours de génération en génération ; et par la sociabilité d'un accueil qui, dès ce temps-là, était, et continue d'être la caractéristique profonde de l'hospitalité bretonne :

« De la part de nos chers fils, les habitants des lieux et ports maritimes de Camaret, Crozon et Roscanvel, établis sur les rivages de la mer de Bretagne au diocèse de Quimper, nous a été dernièrement présentée une supplique portant que bien que lesdits ports procurent le salut chaque année à quantité de marchands et d'autres fidèles naviguant à travers ces mers, ainsi qu'à leurs navires, attendu que dans les tempêtes et orages de mer, ces marchands et autres personnes naviguant dans ces parages particulièrement dangereux, ont coutume de se réfugier dans ces ports, dont la disposition est avantageuse, et que lesdits habitants reçoivent toujours ces navigateurs avec humanité et mansuétude dans le péril et dans les autres circonstances, les traitent pacifiquement et leur donnent les marques de la plus grande bienveillance, néanmoins on a vu des pirates, des écumeurs de mer sans égard à ces considérations, se jeter, dans le dessein de nuire à ces gens, sur leurs ports qui ne sont pas fortifiés, et sans aucune distinction, saisir, retenir, emprisonner les clercs et les personnes ecclésiastiques comme les séculières, parfois même les tuer et blesser ou leur infliger de cruels traitements, et les contraindre à payer rançon, non sans avoir forcé les portes des églises et maisons, et, forfait plus détestable encore, emporté comme butin les calices, joyaux, livres et ornements réservés au culte divin, parfois même



sans craindre de mettre le feu aux habitations et d'y pétrir d'autres crimes. Par suite, les habitants de cette région ont subi de tels préjudices qu'ils ne peuvent demeurer en pleine sécurité dans leurs ports. D'autre part, certaines gens qui, d'ailleurs, n'étaient pas à l'abri de ces excès, ont eu l'audace de recevoir sciemment dans leurs cités, châteaux et villages, les pirates avec leurs captifs et leur butin, d'autres, bien plus, de leur prêter main forte et conseil. »

En cette longue phrase — que le latin fleuri et littéraire d'usage séculaire au Vatican rend, dans le texte, particulièrement pittoresque et savoureuse — rien n'est oublié, j'y insiste : l'aspect de cette côte; et la disposition de ces ports; et leurs avantages matériels; et l'esprit de leurs habitants; et l'adresse de leurs sauveteurs. Tableau brossé à larges plans, et sur lequel brusquement la phrase, se développant, fait passer la ruée des agresseurs, le sang, la flamme, la fumée, la ruine et la mort, avec le sacrilège et le pillage. Et puis, rejetés à part, en exclusion flétrissante, le petit groupe de ceux qui, trahissant leurs frères, ont, contre eux, commis le crime de Judas.

Tout ceci, en vérité, ne va pas sans beauté.

Et, de cette grande période aux replis somptueux à la mode vaticane, une émotion monte, se dégage et s'éploie : du haut des sept collines de la Rome papale et coiffé de la triple tiare, c'est le Juge Suprême des Chrétiens qui, avant de décréter, évoque la cause et place amis et ennemis, assaillis et agresseurs, victimes et bourreaux, sur le même plan : tous égaux devant Lui.

Alors, ceci fait, le Juge décide, édicte — et frappe.

Frappe durement.

Car tous pirates et « tous ceux qui les aident ainsi », sont sommés de « renoncer au plus vite à leurs habitudes de détestable violence et de basse lâcheté. »

Pour cette venue à résipiscence, le Saint-Père, qui veut non pas la mort du pécheur, mais sa conversion, accorde aux dits pirates et à leurs auxiliaires un mois de délai, par

mesure de bienveillance suprême, pour effectuer leur transformation radicale.

Passé ce délai de grâce, si compte n'est pas tenu de la sommation, et si, en outre, par manifestation d'excuse, regret et pénitence, le fruit complet de toutes les rapines effectuées n'est pas restitué aux propriétaires légitimes, les habitants de Camaret, Roscanvel et Crozon sur qui le Saint-Père étend sa bénédiction. — les coupables seront frappés de l'excommunication majeure et de l'anathème, « *excommunicatos et anathemato* »; et l'interdit sera jeté au nom du Saint-Père sur les villes, châteaux et terres de ces malandrins avec ordre de saisie de tous leurs biens, « *eorum que civitates et castra et loca interdicta* », car ces actes maléfiques et diaboliques constituent : « *gravem divine majestatis offensam* ».

Trois hauts dignitaires ecclésiastiques sont chargés par le Pape de faire appliquer la Bulle dans toute sa rigueur : l'Evêque d'Aire, l'Official de Cornouaille et l'Abbé de Notre-Dame-de-Daoulas.

Et le texte se termine par la formule rituelle : « *Datum Roma, apud sanctum Petrum anno, etc, millesimo quadragentesimo sexagesimo decimo, Kal. Januarii pontificatus nostri anni tertio.* »

Proclamée à Rome avec tous les formulaires d'usage, la Bulle pontificale est transmise immédiatement et directement à l'Evêque de Cornouaille : c'est en effet un des privilèges de l'Eglise de Bretagne en ce temps que de se pouvoir tenir, sans intermédiaires, en rapports directs avec le Saint-Siège; car, appartenant à un Etat souverain dont le chef « Duc par la grâce de Dieu » porte la couronne fermée des rois, le clergé breton relève du seul Vatican, à titre de corps ecclésiastique complet dans son pays indépendant. Aussitôt parvenue en Bretagne, la Bulle est lue en chaire et commentée par tous les Recteurs de la Presqu'île de Crozon, dans toutes les *trêves* ou paroisses, et reçoit immédiatement force de loi.

Ce fut ainsi qu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, les paysans et pêcheurs de Camaret, Roscanvel et Crozon se virent, sur

leur sollicitation, placés sous la protection personnelle du Pape qui, en leur faveur, fulmina l'excommunication, l'anathème et l'interdit — les trois plus graves sanctions de l'Eglise — contre tous agresseurs, voleurs, pillards et autres « robbeurs » rôdant autour des trois petites cités alors dépourvues de fortifications fixes, et dont le Pape proclamait à la face du monde les qualités de droiture, d'honnêteté et de courtoisie.

Qu'advint-il de ces mesures draconiennes envoyées par la Rome pontificale au secours des Camaretois, Roscanvelliens et Crozonnais ? On ne sait au juste. Mais il semble que les malandrins n'en n'aient tenu qu'un compte relatif, puisque peu d'années ensuite, le Duc François II, puis sa fille la Duchesse Anne, durent, contre les pirates de plus en plus insolents et agressifs, prendre les mesures de défense et de croisière qui aboutirent à la constitution de ce très remarquable organisme spécial de protection et défense si bien équipé, si bien manœuvrant et si efficace: « Le Convoi de la Mer ».

VII

### Gardienne du Littoral de l'Armorique

C'est ensuite que, à deux reprises en un peu plus d'un siècle — 1589-1694 — la Presqu'île de Crozon armée en « réduit central » de la forteresse Bretagne, devient en ces deux circonstances la Marche de l'Ouest, le bastion de la France sur l'Atlantique.

Deux fois, pour sa possession — les unes la voulant conquérir de haute lutte, les autres la maintenant inviolée — des armées s'affrontent sur le sol de cette Presqu'île adossée aux pentes du Mont Menez-Hom et tendant, face à l'Océan, ses falaises à pic et ses larges grèves.

Et deux fois, en cent cinq ans, elle est réellement l'Acropole de la Mer.

1589.

C'est la guerre.

Et la plus acharnée de toutes: la guerre civile.

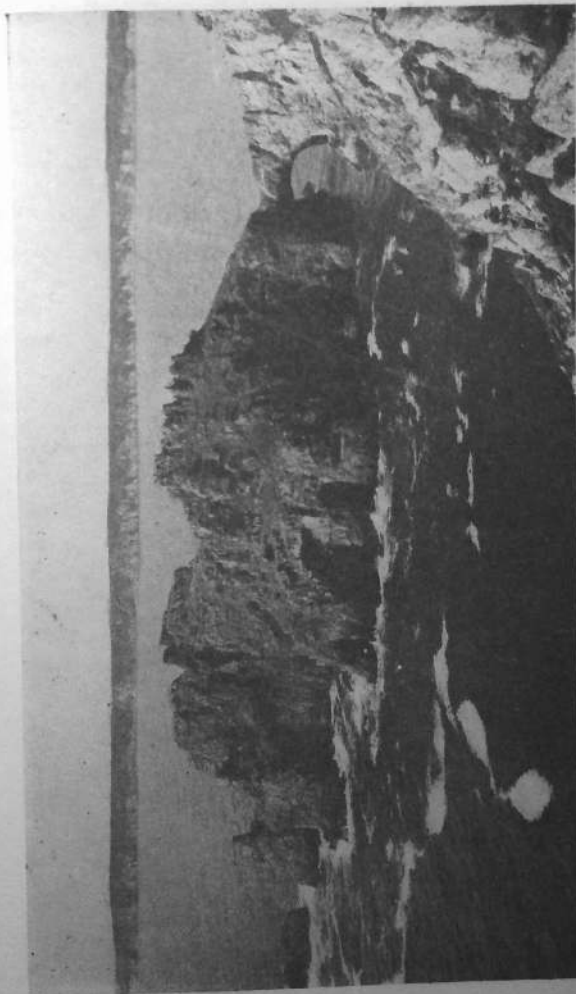
Et la plus féroce de toutes les luttes civiles: la guerre de religion.

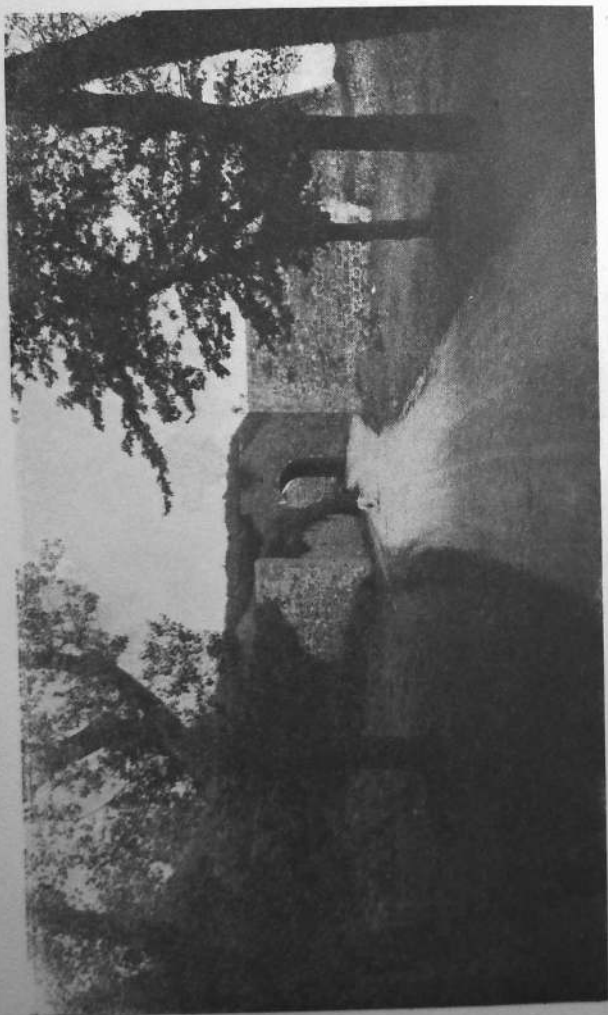
Au nom des croyances opposées qui les divisent contre eux-mêmes, les Français en deux camps se ruent les uns à l'assaut des autres. Et chacun des deux partis désespé-

rant de venir à bout de l'autre, tous deux ensemble commettent la suprême folie des guerres fratricides : l'appel à des mercenaires étrangers. A prix d'or, catholiques et protestants, au-delà des frontières, recrutent des soldats à gages : il en vient de partout, d'Espagne et de Suisse, de Flandre et d'Italie, d'Angleterre et des Allemagnes. Et la pauvre France foulée, meurtrie, blessée, pillée, brûlée, ensanglantée par ses propres enfants que renforcent des reîtres et des lansquenets étrangers accourus à la curée contre paiement, descend jusqu'à toucher le fond de l'abîme et manque d'y demeurer. Mais lorsque enfin, après tant de sang versé et de ruines entassées, les Français voient clair, ils s'aperçoivent qu'ils ont eux-mêmes introduit chez eux de terribles rongeurs uniquement désireux de s'emparer, par ce moyen détourné, d'un pays dont les responsables précédents avaient toujours jusqu'alors si vaillamment jeté dehors tous les convoiteux. A cette heure tragique, Espagnols et Anglais, jadis si bien éliminés, mais alors introduits par les Français eux-mêmes, sont rentrés et s'installent à nouveau dans le territoire dont on les avait jadis si bien chassés.

En Bretagne, principalement, le duc de Mercœur, enragé de colère à l'idée d'être contraint de plier le genou devant le Roi de Navarre, devenu Henri IV en cette année 1589, plutôt que céder préfère déployer toutes les colères de la Ligue dans la péninsule. Et il se fait donner, par Philippe II, l'appui d'un corps d'armée espagnol.

Bonnes troupes, d'ailleurs, qui sont déjà par le calme, le courage et la discipline, celles-là même que plus tard Bossuet appellera « cette redoutable infanterie de l'armée d'Espagne ». Régiments de vétérans dont beaucoup ont couru le monde, passé les mers, servi la monarchie ibérique sous tous les cieux, et que rien n'étonne, ni n'effraie. En sus ces vieux soldats, solides et calmes, sont commandés par un chef habile, énergique, ambitieux, Don Juan dei Agulla, lequel, avant son départ d'Espagne, a été initié aux arrières-pensées secrètes que nourrit, en cette circonstance, son maître Philippe II. Celui-ci, en effet, politique





cauteleux, entend prêter à la Ligue en Bretagne et à son chef, Mercœur, une aide des plus intéressées ayant pour unique but de s'assurer, à son personnel bénéfice, un établissement permanent à l'extrémité du Finistère — une vraie « colonie » pour trancher le mot. Et dans l'idée du souverain espagnol, cette « colonie » sera Brest, tout simplement. Arrivé en bon apôtre avec ses troupes solides en octobre 1589, Don Juan del Aguilla a feint de se mettre aux ordres du Duc de Mercœur; mais en même temps, il étudie le terrain : et le 8 janvier 1591 il écrit à Philippe II une lettre détaillée lui exposant tous les avantages que, en effet, présentera pour le fils de Charles-Quint la possession de Brest. En réponse, Aguilla reçoit instruction de tout préparer pour se faire livrer par les Ligueurs la ville convoitée. Mais ceux-ci, tout de même un peu méfiants, font la sourde oreille, d'autant que, sous l'énergique gouverneur Sourdéac, Brest a pris d'un élan parti contre l'étranger et pour le Roi Henri IV. Alors le 17 octobre 1592, Philippe II donne ordre d'emporter la place de vive force : malgré qu'aux 2.000 hommes dont il dispose, Aguilla ajoute un renfort de 2.000 soldats commandés par le général Martin de Bertendone, les Espagnols se voient contraints de renoncer à l'assaut. Et ils échafaudent un nouveau plan : à défaut de la ville, saisir les rives du Goulet qui fait communiquer la Rade avec l'Océan : ainsi nul ne pourra plus entrer ni sortir de Brest sans la permission du roi d'Espagne.

Plan fort adroit que, parti de Quimper le 16 mars 1594 avec 400 hommes d'élite, le capitaine Thomé de Praxède réalise. Une marche hardie, par Locronan et Crozon, le conduit au-dessus de Roscanvel où, se retranchant sur une falaise haute de 70 mètres, en quatre mois il construit un fort dans une situation pour ainsi dire imprenable, en forme de triangle ayant deux faces sur la mer à pic et la troisième de 200 mètres seulement sur la terre avec un double retranchement de gazon bien renforcé en épaisseurs massives. De cet instant, le masque est jeté; le plan espagnol apparaît aux plus incrédules : les gens de



Philippe II n'ont travaillé que pour eux et désormais la Rade de Brest est commandée et dominée par l'Espagne.

Chef des troupes royales en Bretagne, le maréchal d'Aumont comprend aussitôt le danger: il fait bloquer la Rade, le Goulet et l'anse de Camaret par une flottille française renforcée de bâtiments anglais et hollandais, alors ses alliés comme les Espagnols sont les alliés de la Ligue. Puis il part à l'attaque, reprend Quimper le 12 octobre 1594, enlève Locronan, Crozon, et, coupant Praxède et son fort de toute communication avec le gros des forces ligueuses et espagnoles, occupe Camaret, la gorge de Quéler, la petite presqu'île de Roscanvel et ouvre la tranchée contre le fort et la pointe qui, de ce jour, a pris le nom de Pointe-Espagnole. En huit jours, 12 canons de siège sont mis en batterie, les Français à droite, commandés par Molac, les auxiliaires anglais à gauche dirigés par Norris, la réserve en arrière avec Liscoët et le Gascon mestre de camp Romégoux. Le 2 novembre, d'Aumont, qui dispose de la supériorité numérique — 4.000 assiégeants contre 401 assiégés — ordonne l'assaut: mais bien à l'abri complètement derrière leurs fortifications de terre que les boulets n'ont pu entamer, les Espagnols repoussent à la fois l'inefficace bombardement des vaisseaux et l'inutile attaque des troupes qui, en trois heures, perdent 80 hommes tués à découvert par des tireurs cachés. Le lendemain, une affreuse série de mauvais temps se déclenche en tempête d'ouest: le camp français est inondé. De leurs casemates bien sèches, 100 Espagnols surgissent, se jettent sur les tentes dont les occupants, sous les rafales de pluie, ne peuvent se servir de leurs mousquets aux bassinets trempés, et à coups de piques commencent un massacre horrible dont la première victime, hachée de pointes, est le maréchal de camp Liscoët, gêné par le bras de fer qu'il porte depuis l'assaut de Carhaix où il est devenu manchot. Après une lutte acharnée et confuse une charge de la cavalerie de Molac rejette enfin les Espagnols dans leurs fortifications contre lesquelles l'artillerie s'acharne en vain, les boulets ne pouvant rien

contre des remparts de terre. Cependant que le mauvais temps décime les Français: fièvre, dysenterie, d'Aumont perd 2.000 hommes sur 4.000, en trois jours. Et le reste est en piteux état, lorsque l'on apprend que, parti de Blavet le 11 novembre, Don Juan del Aguilar amène à marches forcées 5.400 combattants au secours des assiégés de Roscanvel.

D'Aumont alors veut en finir coûte que coûte. Le mercredi 16 novembre, sous un bombardement furieux, les brèches enfin s'ouvrent; et le jeudi 17 novembre, à midi, le vent tourne, le soleil paraît, en même temps que les coureurs dénoncent l'approche de l'armée de secours espagnole arrivée à trois lieues à peine. Pour contenir Juan del Aguilar, d'Aumont envoie au devant de lui La Tremblaye et 300 cheval-légers, en même temps qu'il ordonne l'assaut général, conduit par lui-même assisté du maréchal de camp Rochefort de Bastenay et de La Roche-Giffart, cependant qu'accouru de Brest avec des renforts en barques, le gouverneur Sourdéac arrive à la rescousse...

Quatre assauts sont donnés — au milieu d'un vacarme si furieux que le roulement de la canonnade est entendu de Quimper. Le baron de Molac tombe frappé à la tête. Sans casque, ni cuirasse, n'ayant pour protection que son simple hausse-col, Sourdéac le remplace. La lutte prend un caractère de furie frénétique, les Français et les Anglais grimant à découvert sous le feu de tireurs soigneusement terrés, à peu près invisibles et invulnérables, et faisant mouche à presque tout coup. En ces jours courts de novembre, la nuit vient vite: le crépuscule descend et aucun résultat n'a encore été acquis. A ce moment, le commandant espagnol Thomé de Praxède est tué par un boulet; et quelques instants après le capitaine Romégoux est abattu par un arquebusier d'Espagne: pour le venger, les soldats français se ruent à l'assaut conduits par d'Aumont lui-même, tout vieux et malade qu'il est: « Il n'était pas fils de bonne mère qui ne sautillât de marcher des premiers », écrit dans son pittoresque récit le chanoine

Jean Moreau, du présidial de Quimper, témoin oculaire. Et parmi ces combattants, l'un des plus hardis est un jeune homme de 25 ans, Samuel Champlain, qui sera par la suite le fameux colonisateur du Canada, de même que parmi les Anglais se trouve le grand navigateur Martin Frobisher qui tombe blessé mortellement.

Epouvantable mêlée qui, à 5 heures du soir, nuit presque faite, se termine enfin par la prise du fort: sur les 401 Espagnols de la garnison, il en reste 11 vivants, dont 9 blessés... Bon juge en fait de valeur, le maréchal d'Aumont libère ces 11 survivants, et, le soir même, les renvoie sans rançon à Juan del Aguila qui, chef impitoyable, commence par vouloir faire exécuter ces malheureux comme coupables d'avoir été vaincus, puis, leur accordant grâce à la dernière minute, fait faire demi-tour à son corps d'armée intact et reprend en hâte, sans aucun essai de combat, le chemin du Morbihan.

La Presqu'île de Crozon, qui a manqué devenir une forteresse espagnole, est libérée; mais la victoire remportée dans ces conditions difficiles a coûté cher: sur les 5.700 hommes dont il disposait à son arrivée, d'Aumont n'en a plus que 800 valides — 1.900 ont été tués ou blessés, et 3.000 sont morts d'une maladie mystérieuse qui les a emportés en trois jours, maladie que l'armée épuisée rapporte avec elle à Quimper où 2.400 habitants sont immédiatement enlevés à leur tour par l'épidémie.

A Brest, Sourdéac cependant fait inhumer dans le même tombeau les deux adversaires, Praxède et Romegoux, en l'église Saint-Louis; tandis que Frobisher, blessé à la hanche, est, par les quatre vaisseaux qu'il commandait en rade de Camaret, ramené à Plymouth où il meurt en arrivant.

« — Je puis dire, écrit le maréchal d'Aumont aux députés des Etats de Bretagne, n'avoir jamais ouy parler qu'il ayst esté si bien assailli ni deffendu ni si longtemps. Je vous prie, Messieurs, d'en faire rendre grâces à Dieu et démonstration publique... » En réponse les Etats de

Bretagne réunis à Rennes, le 30 novembre 1594, font chanter un solennel *Te Deum* de délivrance.

A la fin de la même année, sur l'ordre de Sourdéac, gouverneur de Brest, trois vaisseaux français viennent livrer bataille à cinq caravelles espagnoles qui malgré l'écrasement de leur armée de terre ont l'audace de reprendre mouillage dans la baie de Camaret, et les en expulsent de haute lutte.

Puis de nouveau, dans la tranquillité, ou tout au moins dans un calme laborieux que ne traverse aucun grave incident ni local, ni général, les années passent: deux règnes — Henri IV et Louis XIII; ensuite la Régence et la Fronde; enfin, les débuts du règne de Louis XIV.

Et voici paraître, pour la défense de l'Acropole de la Mer à nouveau menacée, un des plus grands Français de l'Histoire.

1694.

Sébastien Le Prestre de Vauban.

Le plus « honnête homme » du règne du Roy-Soleil, dans toute l'acception si large et si généreuse que cette expression revêtait au siècle du Grand Corneille.

Vauban, l'ingénieur.

Vauban qui reçut de son Roi ce titre étonnant — et unique dans nos annales: « Lieutenant général de la Marine, pour l'honneur. »

Vauban, entre les mains de qui, en ces années tragiques illuminées par les tonnerres de La Hougue et de Béziers, voyant la Bretagne une fois de plus visée par les ennemis de la France, Louis XIV remet l'autorité dictatoriale sur toutes les forces de terre et de mer de la Province, avec liberté d'en user à son gré pour le salut général.

Et Vauban, à son tour, sauve la Bretagne.

La Bretagne, et la France avec elle: car, sur les grèves et les falaises de Camaret en Presqu'île de Crozon se joue maintenant l'un des plus grands drames de notre Passé.

En vérité, le lieu portait, écrit en lui, dans ses pointes et ses anses, le secret du destin qui l'attendait.

Et ce secret, le regard de Vauban l'avait déchiffré — du premier coup d'œil.

Dans tout ce vaste ensemble de la Fin-de-la-Terre, entre ces trois pointes plantées au flanc de l'Océan, c'était là, sur celle du milieu, que, pour le dictateur de la défense bretonne, ne pouvait pas ne pas se jouer la partie en vue de laquelle la confiance de son souverain lui remettait ce pouvoir absolu de tout préparer que lui confirmaient le dévouement de ses soldats, de ses marins, et l'affection des paysans et pêcheurs de Cornouaille.

Car, en une manière d'épopée dont l'Acropole de la Mer est maintenant le théâtre, il y a cette chose à souligner : que, avec cet instinct du vrai, du bon et du juste qui est inné en l'âme bretonne, le cœur de la population de Camaret est allé, d'un coup et d'un élan, vers ce très grand seigneur que, d'abord elle ne connaissait pas du tout, mais par la simplicité, la droiture, la clarté et l'humanité de qui tous, grands et petits, hommes et femmes se virent conquis — irrésistiblement.

Monsieur de Vauban aime les Bretons. Et ceux-ci lui rendirent, avec enthousiasme, cette amitié et cette compréhension.

Le résultat de cette parfaite entente fut l'organisation complète de la défense par équipement méthodique de l'Acropole de la Mer — et son couronnement, le 18 juin 1694 : la victoire de Camaret.

A peine investi de ces pouvoirs exceptionnels et créés pour lui par l'intelligence et un sens parfait de la situation extraordinaire d'alors chez Louis XIV et Seignelay, Vauban inspecte immédiatement la Bretagne : à cheval, à pied, en barque même parfois — un jour, ainsi aventuré, en chaloupe légère et mal armée, il est poursuivi et manque d'être enlevé par une croisière anglaise — le maréchal n'arrête pas de parcourir le littoral.

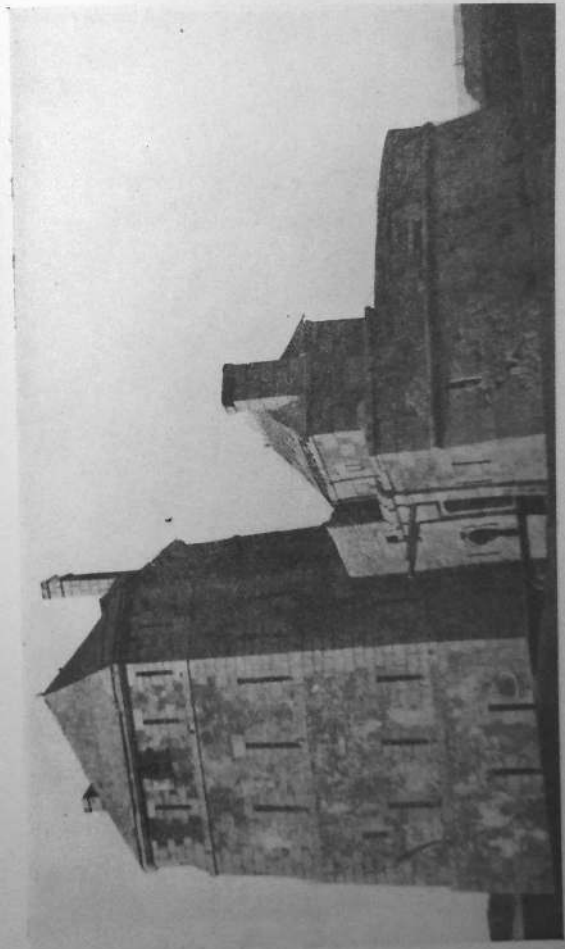
Dès 1683, la Presqu'île de Crozon, minutieusement visitée, est choisie pour le centre de la défense générale. Hanté à juste titre par les souvenirs, encore visibles sur le terrain de Roscanvel, de l'occupation espagnole de 1589 et des difficultés tragiques auxquelles, pour la reprise de

la position, s'est cent ans auparavant heurté son prédécesseur en ces lieux, le Maréchal d'Aumont — Vauban se fait donner immédiatement des crédits importants : 107.000 livres — qu'il applique, de suite, à des travaux de fortification généraux. Parmi ceux-ci, il entreprend la construction d'un château sur la Roche Mingant, en plein milieu du Goulet de Brest, imagination hardie qu'il appelle lui-même « un rare et merveilleux ouvrage, une pièce enchâssée qui sera très belle à voir, mais horrible à approcher » : la violence des courants alternatifs de marée et la furie des gros temps, après deux ans d'efforts, contraignent le grand ingénieur de renoncer à ce projet séduisant mais, avec les moyens du temps, irréalisable. Et en 1685, au cours d'une inspection menée avec Seignelay, Vauban reporte sur Camaret même tout son labeur et la totalité des crédits destinés à la côte de Cornouaille. En 1689, aux retranchements de terre, corps de garde, batteries déjà installés à Quélern, cap Trémet, Pointe du Grand Gouin, Toulinguet, Pen-Hir, Vauban ajoute une tour de côte dressée sur le Sillon du port même, système de fortification dont il est l'inventeur personnellement et qu'il inaugure à cette occasion, cependant que du Goulet au Toulinguet 136 grosses pièces, allant du calibre 8 au calibre 24, et 9 mortiers doivent garnir les embrasures.

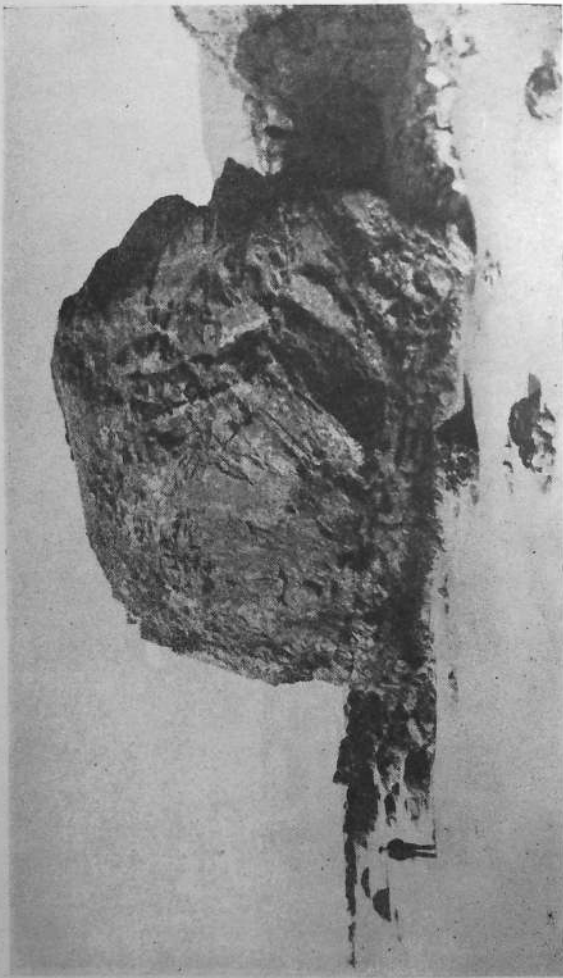
Mais la crise s'aggrave; d'autant que Vauban doit lutter contre la trop évidente mauvaise volonté du ministre Pontchartrain, et est contraint à chaque instant de faire appel directement au Roi pour obtenir travailleurs, crédits et matériel. Par exemple, dès le 12 décembre 1693, il a demandé les bombes nécessaires à ses mortiers : il lui en faut 8.400; le ministre lui en a fait livrer 3.900; il réclame d'urgence les 4.500 manquantes — d'autant plus d'urgence que les nouvelles envoyées d'Angleterre par des émissaires très sûrs annoncent une attaque massive comme certaine pour le printemps prochain. Alors, grâce à la ténacité du Maréchal et à la coopération active des habitants auxquels il a été fait appel entendu, l'ensemble des défenses peu à peu s'aménage et se renforce.

A ce moment toute la région crozonnaise semble avoir fait partie d'un seul bien seigneurial; car dans son ouvrage généalogique, le Père Anselme expose que le 30 juillet 1684, François-Louis Rousselet, comte, puis marquis de « Chateaugnaud » (*sic*) (c'est-à-dire : Château-Renault) a épousé par contrat Marie-Anne Renée de la Porte, fille unique et héritière de René de la Porte, seigneur d'Artois, de Crozon, de Camaret et de Beaumont en Bretagne, laquelle décéda en 1696, laissant quatre enfants, héritiers des biens de leur aïeul maternel. Ce seraient donc les tenanciers de la seigneurie de la Porte qui auraient fourni à Vauban, et des travailleurs pour remuer la terre, et des combattants enrégimentés dans la capitainerie garde-côtes dont d'après liste des *Archives de la Marine* Bd, 82, pages 121-124, établie à Versailles le 30 avril 1692, le marquis de Nevet était capitaine commissionné par le Roi « depuis la rivière de Landerneau jusqu'à celle de Douarnenez ». L'intervention, dans la préparation de la défense et dans la défense côtière de la population camaretoise organisée par le Maréchal lui-même en véritable et précieux corps auxiliaire, est une des caractéristiques les plus curieuses de cette affaire.

Tout l'hiver de 1694, la côte bretonne reste dans le doute et travaille fébrilement. Mais lorsque, le 24 avril, sur ordre du Roi, et afin de se rendre en Méditerranée, Tourville quitte Brest, emmenant avec lui 53 vaisseaux, la cour de Saint-James, voyant la Rade dégarnie de cette force redoutable, décide de tenter à son profit le coup de main réussi, un siècle auparavant, contre la Pointe de Bretagne par les Espagnols. Et une grosse flotte, déjà presque entièrement équipée, est mise en mer avec un objectif précis confié aux soins des amiraux Russel et Berkley et du Lieutenant-général Talmash. Ce dernier avait l'idée bizarre que son arrivée et son débarquement devaient être accueillis d'enthousiasme par les Bretons et déchaîner chez ceux-ci une insurrection, suite de la fameuse et douloureuse *Révolte du Timbre* de 1675 : en







prévision de ce rêve, les coffres de plusieurs navires furent remplis d'armes destinées à ces futurs insurgés supposés...

Des rapports secrets par la voie des espions entretenus aux Iles Britanniques renseignèrent Vauban. Il accourut à Brest, et n'ayant pu savoir exactement si les assallants tenteraient leur débarquement au nord de Brest, vers Saint-Pol-de-Léon, l'Aber Wrac'h et Le Conquet, ou sur une des grèves de la Presqu'île de Crozon, il pressa l'armement de la côte entière. Gardant le commandement suprême, il confia la Côte de Léon à d'Infreville aidé de son lieutenant d'Aire, et la côte de Cornouaille à de Langeron secondé par le capitaine d'artillerie de Boulinvilliers. Puis, tout le littoral en armes attendit...

Le 16 juin 1694, au sommet de toutes les pointes monte enfin le signal d'alarme: un pavillon blanc carré et un pavillon rouge carré... Les postes d'observation d'Ouessant viennent de découvrir au large la flotte anglo-hollandaise qui arrive à pleines voiles et se divise en deux escadres: lord Russel filant vers le sud, et laissant à lord Berkley le soin d'attaquer avec 36 vaisseaux de guerre, 12 galiotes à bombes et 80 bâtiments de transport chargés de 10.000 soldats...

« Toutes les parolles ayant sonné le Toxin (sic), tous les paysans se rendirent chez leurs capitaines et marchèrent vers la coste. Il en passa icy une grande quantité armez de fusils, piques et hallebardes ayant outre cela très bonne mine et bonne volonté... » (Lettre de Brest, 16 juin 1694, Bibliothèque Nationale Mss. Fr. Nouv. acq. 4801, page 99.)

Pendant ce temps, se croyant assurée du succès, la lourde escadre, largement déployée, s'en vient jeter l'ancre, hors de portée de tir, entre le château de Bertheaume vers Trez-Hir et le Toulinguet en Camaret; et sur l'extrémité de la Bretagne tombe la nuit...

Nuit de veillée d'armes.

Le 17 juin au matin, avec le jour, la brume — une brume épaisse qui noie si étroitement et d'un voile si épais

la terre et la mer que rien n'est possible, ni un mouvement, ni une observation... Assaillants sur leurs navires à l'ancre, assaillis dans leurs forts, batteries et retranchements attendent. Et Vauban, renseigné d'heure en heure par des coureurs, hésite à savoir où lui-même doit se rendre pour recevoir l'attaque... Dans la brume, quelques navires légers rôdent tout de même : en particulier un tout petit bâtiment, le *Peregrin*, monté par un jeune officier de bouillante imprudence, lord Carmarthen, contre-amiral de l'escadre bleue, vient jusqu'à toucher la pointe du Grand Gouin, d'où les canonniers gardes côtes le voyant émerger de la brume, le saluent de si furieuses salves que le bâtiment, sous les boulets et la mitraille, replonge aussitôt dans l'épaisseur protectrice des volutes grises roulant sur la mer.

A bord de l'escadre essaillante, règne une certaine hésitation : Berkley et Talmash réunissent un conseil de guerre à bord du *Britannia*; les avis sont très partagés, et les marins parlent de lever l'ancre; Talmash se fâche, assure que le débarquement se fera aisément, ne trouvera devant lui qu'une vague paysannerie : son entêtement l'emporte.

Et une nouvelle nuit passe. Inquiet de ne rien entendre venir et se méfiant de la gorge de Quélern, Vauban profite de ce répit; il envoie en renfort sur ce point spécial deux compagnies de marine et un bataillon suisse, car une intuition lui dit que là, sans doute, se produira le choc décisif.

Le Maréchal a vu juste : les Anglais se sont souvenus de 1589 et des phases de la bataille contre le fort de Roscanvel au cours de laquelle, à la gorge de Quélern en effet, leurs vaisseaux et leurs soldats ont pris part active à l'assaut donné par d'Aumont... C'est là qu'ils entendent débarquer, afin de renouveler à leur profit et en plus grand, l'opération espagnole du xvi<sup>e</sup> siècle.

Alors, c'est le lever du jour... le matin du 18 juin 1694...

Le lever du jour — et le lever de la brume...

... Comme une gaze immense qui se déchirerait et

s'évaporerait, dans l'immensité du ciel et de la mer... Et la flotte ennemie apparaît, illuminée par le soleil levant.

Une masse de coques aux formes puissantes et hardies, un enchevêtrement de mâtures, un déploiement de voiles demi-enverguées et demi-gonflées — cathédrales de bois et de toiles — et des pavillons ondulant à la brise légère... Toute la flotte : guerre et transport.

Et tout en avant, voilures tendues à bloc, trois vaisseaux et quatre frégates qui, détachés de l'escadre, marchent droit au fond de l'anse de Camaret, vers la grève dite Le Sable-Rouge, *Trez-Rouz*. Et, dans leur sillage, en bloc d'armada, deux cents chaloupes nagées à l'aviron où étincellent les lames luisantes de douze cents baïonnettes.

C'est le débarquement.

Le jeune Carmarthen commande les frégates.

Talmash vogue en tête des chaloupes.

Aux deux clochers de Camaret — l'église au bourg, la chapelle sur le Sillon — le tocsin sonne à coups précipités; et les derniers défenseurs, retardataires ou en corvées, rejoignent au pas de course les retranchements.

Alors, en gracieuses abattées, les sept frégates s'échelonnent face à la terre, mettent en panne et ouvrent le feu contre la grève, les batteries et la Tour : ce sont le *Monk* qui a 60 canons, le *Damiaten* 50, le *Drakesteyn* 44, le *Charles-Galley*, le *Shoreham*, le *Wolf*, le *Weesep*, quadrille de frégates, dont canonniers et commandants croient n'avoir que quelques bordées à tirer...

La première salve part, flammes dardées vers la terre, volutes roulant sur l'eau rigoureusement calme...

Et, immédiatement de la pointe de Tremet à la pointe du Grand Gouin, la terre s'embrace en demi-cercle : une effroyable canonnade éclate, tonne, rugit, et un ouragan de boulets et de bombes se concentre sur les agresseurs. Feu d'enfer servi par de véritables démons déchainés et qui, sans une trêve, sans un arrêt, s'abat sur les sept bâtiments et sur les chaloupes, soutenu et prolongé dans

une frénésie de riposte déchainée. Si furieuse, cette canonade enragée, que Carmarthen voit tomber sur le pont du *Monk* la moitié de son équipage, et doit porter son pavillon sur le *Charles-Galley*, bientôt aussi maltraité. Se fiant à ses 37 canons, le Hollandais *Weesep* est venu tout près de la grève du Corréjou pour contrebattre la Tour; son feu touche la chapelle de Notre-Dame de Roz-Madou: et la Tour riposte de ses 9 pièces de 48... Battu en plein, le *Weesep* s'échoue, le commandant Watercamp emporté par un boulet, le second et 40 hommes abattus... « On leur tua beaucoup de monde, entre autres à un desdits vaisseaux qui s'attacha uniquement à canoner (*sic*) une chapelle de Nostre-Dame de Rochemadou à laquelle on n'a pas fait grand dommage, n'ayant emporté que le haut du clocher et fait quelques trous au toit: mais Dieu qui ne laisse rien impuni, surtout des impiétés comme celle-là, permit que le premier coup de canon qu'on tira de lad. batterie sur led. vaisseau tua le capitaine; le 2<sup>e</sup> emporta un bras à son lieutenant et les autres tuèrent plus de la moitié de l'équipage dont il ne se sauva pas une personne qui ne fût tué, noyé ou prisonnier (*sic*), le vaisseau ayant échoué dans un endroit où aucun habitant de Camaret n'en avait jamais vu échouer d'autre. Nous avons relevé led. vaisseau qui est arrivé hier soir à Brest sous le commandement de M. de la Clochetterie, capitaine de vaisseau du Roy... » (Lettre non signée d'un témoin oculaire, Bibliothèque Nationale, Mss fr. 20625, p. 394.)

En même temps, frappée en plein centre par une bombe des mortiers du grand Gouin, une caiche chargée d'infanterie sombre en plein milieu de la rade.

Mais, intrépides et malgré ce feu, Talmash, les neuf compagnies de grenadiers du brigadier Cutts, les régiments des colonels Hussey et Venner, empilés dans les chaloupes, continuent d'avancer, prenant pour objectif la grève comode d'accès qui s'ouvre entre la Pointe de Bérénez avec son bizarre rocher découpé en sphinx d'une part, et d'autre part la gorge et les escarpements de Quélern. Bientôt, les embarcations chargées d'hommes et de matériel

touchent la grève, débarquent, veulent monter à l'assaut des retranchements de Trez-Rouz... Ils n'en n'ont pas le temps... Conduits par les capitaines de Benoise et de la Cousse, l'épée au poing, une centaine de soldats, de marins, encadrés par plusieurs centaines de pêcheurs et de paysans armés de faux emmanchées à revers et de haches, se ruent à l'attaque. Une affreuse mêlée s'engage qui dure à peine... Talmash abattu est emporté, blessé à mort, par l'équipage de son canot; le colonel protestant français de la Motte, qui sert la Hollande depuis la Révocation de l'Edit de Nantes, est tué. Les soldats anglais et hollandais irrésistiblement bousculés, veulent fuir: la marée descendante a fait échouer les chaloupes... Ils tournoient, affolés: 800 d'entre eux ensanglantent le sable ferrugineux déjà naturellement rouge de la grève. Les survivants veulent se cacher dans les grottes de la falaise: l'escadron du maréchal de camp de Cervon du régiment de Du Plessis-Praslin, qui arrive de Châteaulin à bride abattue, charge sur la grève et parmi les rochers ramasse 548 prisonniers...

Au même moment les six navires d'escorte hachés de mitraille plient à leur tour, et laissant le *Weesep* échoué amener la grande enseigne de Hollande et se rendre, rejoignent péniblement l'escadre en couvrant les quelques chaloupes qui ont pu s'arracher à l'échouement du jusant...

En une heure et demie, tout est fini... Et la brise apporte à Lord Berkley les acclamations de victoire qui montent de tout le rivage et la joyeuse sonnerie des cloches battant à pleine volée dans les clochers à jour.

L'Acropole de la Mer a rejeté ses agresseurs en déroute.

Dans une crise de délire et de rage, Talmash veut obtenir des marins que la flotte, en vengeance, écrase d'un bombardement les maisons des pêcheurs et paysans de Camaret: lord Berkley refuse formellement, et inquiété par la mauvaise apparence du temps, ordonne la retraite hors de ces dangereux parages hérissés de rochers, sillonnés de courants et contre-courants alternatifs.

L'ennemi laissait en tout sur la grève de Trez-Rouz 1.348 soldats morts ou pris, et à bord du *Weesep* ou *Teesep*,

sur la grève du Corréjou, les 30 canons du bord, tout l'équipage tué moins 5 matelots, ainsi qu'une demi-compagnie anglaise embarquée dont il ne se tira qu'un enseigne et un soldat — en tout 7 prisonniers qui se rendirent aux mousquetaires de M. de la Gondinière.

Et ce ne fut pas tout. Car une tempête ayant brusquement éclaté, l'escadre anglo-hollandaise en fuite perdit, en doublant Ouessant, deux navires très maltraités par le feu de Camaret. Sous les rafales du sud-est, elle n'arriva à Portsmouth qu'à la fin du mois, ramenant Talmash agonisant qui mourut de ses blessures en touchant l'Angleterre, non sans avoir accusé Marlborough d'être la cause de cette défaite : parce que ce grand seigneur aurait — et l'historien anglais Macaulay fait sienne cette version — en haine de Guillaume III, livré tout le plan de l'attaque à Louis XIV par intermédiaire de son ancien maître Jacques II.

Le fait certain est que la victoire était complète, absolue — et définitive.

Victoire préparée par Vauban et remportée par lui avec l'aide des Camaretois amalgamés aux troupes régulières et ayant fait preuve des plus énergiques qualités de courage et de sang-froid... Comme il n'était arrivé à franc étrier qu'une fois le combat terminé, Vauban écrivit modestement : « Je n'y ay de part que dans les ordres et la disposition. » (Lettre du 18 juin, Archives de la Marine B2, 35, pages 366-367). Ailleurs, il parle des « petites précautions » qu'il a prises pour parer à cette attaque massive, si bien préparée, qui aurait pu être tragique pour la France entière, si elle avait réussi, et que le génie du Maréchal fit échouer.

Un des familiers de la Cour, dans une lettre datée de « Trianon, 22 juin 1694 », écrit : « La nouvelle est arrivée au Roy à 8 heures de ce matin que les ennemys descendirent dans l'ance de Camaret derrière la batterie qui défend le passage du Goulet à la faveur d'une grosse roche. L'action s'est passée le 18 juin à X heure du matin... » (Bibliothèque Nationale Mss. Fr. Nouv. acq. 4801, page 112).

On ignore les raisons pour lesquelles Louis XIV n'autorisa pas la célébration du *Te Deum* qui fut proposé à l'occasion de cette victoire dont, cependant, il reconnaissait fort bien et l'importance et la valeur : puisque, d'autre part, il ordonnait la frappe à la Monnaie d'une médaille commémorative en deux modules, un grand et un petit, portant à l'avvers son buste avec l'exergue « *Ludovicus Magnus Rex Christianissimus* », et, au revers, Pallas-Minerve armée à l'antique, debout près d'un trophée naval, tandis que dans le fond se déroule l'action expliquée en exergue par ces mots « *Custos oræ Aremericæ* », *Gardiennne du Littoral de l'Armorique*, et dans un cartouche au bas ce commentaire « *Angl. et Bat. cæsis et fugatis 1694* » « Les Anglais et les Hollandais mis en fuite 1694 ».

Lorsque le 6 juillet 1726, sur la place du Palais, à Rennes, fut érigée une statue équestre de Louis XIV, œuvre d'Antoine Coysevox, statue que le burin du graveur J. Thomassin a reproduite sur le jeton des Etats de Bretagne, le piédestal portait un bas-relief consacré à la bataille de Camaret.

La mémoire de ce haut fait est, d'autre part, demeurée vivace dans l'esprit populaire : la grève au Sable-Rouge a pris et gardé autour de la « grosse roche » dont parle la lettre de Trianon, le surnom de *Maro-ar-Saozon*, « la Mort-Anglaise » ; et le *Barzaz-Breiz* d'Hersart de la Villemarqué conserve trois strophes du *Gwerz commémoratif du Combat de Saint-Cast* (1758) célébrant le souvenir de Camaret :

Potred Breiz-Izel a gane  
O tont war ann dachen, neuze :  
« — Neb en deuz goneet teir gwech,  
« A c'honeo n'euz fors pet kwech!

« E Kamared, enn amzer-hon  
« E oa diskennet ar Zaozon ;  
« Bragal a reent, war ar mor,  
« Gant ho gweliou gwenn-kann digor;



« Gant tennou kouezjont war ann od  
 « Evel ma vijent kudonod;  
 « Deuz pevar mil e oant eno,  
 « Na zistroaz hini d'he vro...

« Alors les hommes de la Basse-Bretagne venaient au combat en chantant: « — Celui qui a vaincu trois fois, celui-là vaincra toujours...

« A Camaret, dans ces temps-ci, les Anglais ont fait une descente; ils se pavanaient sur la mer sous leurs blanches voiles gonflées;

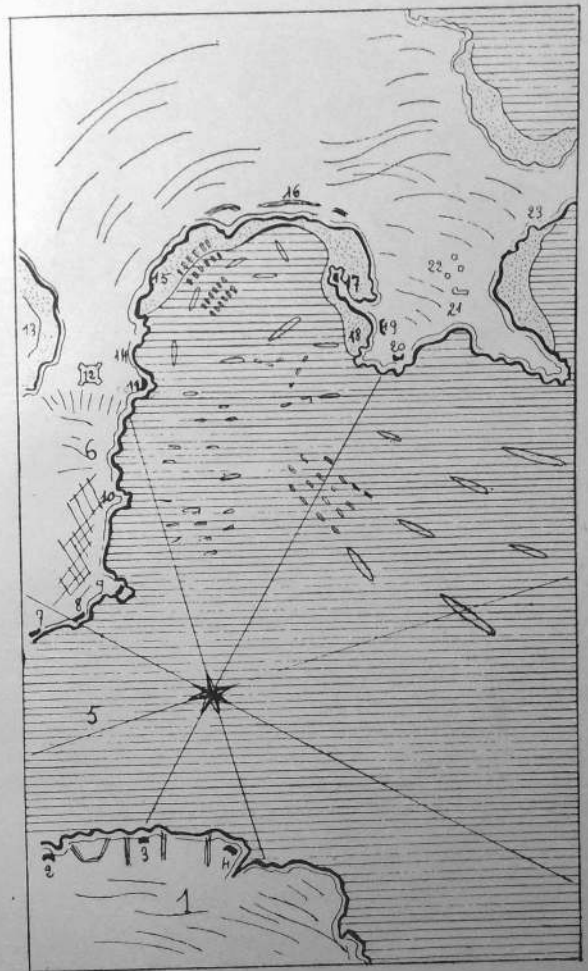
« Ils sont tombés sur le rivage, abattus par nos balles, comme des ramiers; de quatre mille qui débarquèrent, il n'est pas retourné un seul dans son pays... »

Et le manuscrit français 12961 pages 239-241 des Mss. Fr. de la Bibliothèque Nationale, conserve une chanson composée sur l'air, alors à la mode, de *La Rochelle* qui, en trois couplets, célèbre l'exploit des Camaretois en même temps que la destruction de la Machine Infernale contre Saint-Malo, autre échec non moins notoire:

## DESCENTE DES ANGLAIS A CAMARET

Légende du plan ci-contre

- |  |   |
|--|---|
| 1. Côte de Léon.                         | 13. Partie de la rade de Brest.                                     |
| 2. Batterie du Mingam.                   | 14. Batterie de l'anse du Tremet.                                   |
| 3. Batterie de Guing.                    | 15. Grève où les ennemis sont descendus, dont il resta 6 chaloupes. |
| 4. Batterie du Minou.                    | 16. Batteries et retranchements de l'anse de Camaret.               |
| 5. Goulet ou entrée de la rade de Brest. | 17. Fort de Camaret.  |
| 6. Côte de Cornouaille.                  | 18. Vaisseau qui fut pris.  |
| 7. Batterie de Cornouaille.              | 19. Batterie de l'anse du Goin.                                     |
| 8. Batterie de Kervignon.                | 20. Batterie de la pointe du Goin.                                  |
| 9. Batterie des Capucins.                | 21. Pierre du Conseil.  |
| 10. Moulin du Diable.                    | 22. Cavalerie sur la hauteur.                                       |
| 11. Batterie de la Pointe du Tremet.     | 23. Retranche de Toulinguet.  |
| 12. Fort et retranchement de Quéiern.    |   |





Croyez-moi, laissez-nous en paix  
Anglais, ne revenez Jamais :  
Pour vous la Bretagne est fatale  
Vous le sentites par le sort  
De votre Machine Infernale  
Où son auteur trouua la mort.

Aujourd'huy, vous n'en doutez plus:  
Vos gens, près de Brest descendus  
Sont tous demeurez sur la place  
Par la prison ou le trépas  
Chacun d'eux a payé l'audace  
D'avoir fait en Bretagne un pas.

Dans le détroit on vous attend;  
Sans vous Barcelone se rend;  
Menez là vos flottantes mines ;  
Icy nous auons en tout temps  
Et Des écueils pour vos machines  
Et des Langerons pour vos gens...

Le souvenir précis de cette journée de 1694 et des conditions matérielles dans lesquelles les événements se sont déroulés a fréquemment attiré et retenu l'attention des historiens des deux côtés de la Manche. Et voici quelques années, sur l'initiative de diverses sociétés savantes unies dans la même pensée, une commémoration pieuse a été organisée, au cours de laquelle, sur la grève même de Trez-Rouz les représentants officiels des régiments anglais de 1694 invités par les anciens du 19<sup>e</sup> régiment de ligne français, régiment de Brest, se sont réunis avec ceux-ci au lieu même de l'ancienne bataille. Et, en présence de délégués des deux gouvernements français et anglais et de membres de sociétés historiques bretonnes et britanniques, tous, en une solennité grave et érudite, ont célébré l'ancien souvenir dans un esprit de piété recueillie et de pure science historique.

Mais si éclatante qu'elle fût apparue aux regards des

contemporains, la grande victoire de Camaret ne rassurait ni les vainqueurs, tout joyeux de leur délivrance, ni Vauban lui-même qui, non sans raison, redoutait un retour offensif des vaincus du 18 juin 1694. Et le Maréchal fit partager sa légitime anxiété à la Cour de Versailles au point d'obtenir, en un moment financièrement difficile et malgré l'évidente mauvaise volonté des bureaux, les crédits nécessaires à compléter et terminer la défense de Brest et de la Bretagne. Besogne âpre et difficile que le grand ingénieur mena, malgré vents, marées, ministres et scribes de ce que l'on appelait alors la « marine assise », à la perfection où il entendait la conduire.

A telles enseignes que, lorsqu'il disparut le 30 mars 1707, Vauban laissait l'Acropole de la Mer dans une situation si puissante qu'on la pouvait dire une position inexpugnable.

## VIII

## Escale de Gloire et Heure de Science

Inexpugnable au point que, en effet, les années du siècle dix-huitième passent sans qu'aucune attaque, soit de front, soit de biais, porte atteinte à l'ensemble créé, développé par Vauban et renforcé par ses successeurs.

De ce système, l'Anse de Camaret déployée autour du petit port et si bien gardé par la Tour, dite, très justement, désormais la « Tour Vauban », est le centre et la clef de position. La flotte anglaise qui, en 1696, — deux ans après la défaite de Talmash et Berkley — vint rôder dans l'Iroise, avait bien mouillé en face de Camaret: mais, elle s'était contentée de cette démonstration toute platonique, et avait repris le large sans même essayer d'échanger quelques bordées avec les dizaines de batteries adroitement installées dans les rocs et les descentes.

Aussi est-ce sans aucune inquiétude pour la sécurité normale de ses domaines que Emmanuel de Rousselet, marquis de Château-Renault (toujours orthographié Châteauregnaud) — fils et héritier du François-Louis de Rousselet, époux en 1684 de l'héritière des La Porte, seigneur du comté de Crozon — peut en toute aise et sécurité dans les actes qu'il est amené à signer en qualité de capitaine de vaisseau Lieutenant général du Roi pour la

Haute et Basse-Bretagne, user du titre de « Comte de Crozon », comme l'indique le Père Anselme relatant, à la date du 18 février 1713, le contrat de mariage avec Marie-Emilie de Noailles, fille du maréchal-duc de Noailles.

Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, Camaret est élevé au rang de capitainerie, ainsi qu'il appert d'un texte de 1775, relatant l'inspection que passe le Duc d'Aiguillon en présence de son capitaine, le sieur de Reymond.

Car Camaret ne cesse point de jouer son rôle de gardien et de refuge. Lorsque, le 7 octobre 1779, ayant, à l'entrée de l'Iroise, livré à la frégate anglaise *Québec* un combat de dix heures à l'issue duquel le navire britannique, en flammes, a fait explosion, la frégate française *la Surveillante*, ses trois mâts rasés, son commandant Du Couëdic blessé mortellement, essaie de rallier Brest avec son équipage décimé et les survivants de son adversaire sombré, ce sont les pêcheurs camaretois qui se portent au secours de l'héroïque épave, flottant devant Ouessant. Arrivée à force de voiles et de rames, une véritable flottille de barques de pêche entoure *la Surveillante* et lui porte secours; dix d'entre elles prennent le navire français en remorque et, à longs efforts, le ramène enfin, le lendemain du combat, à l'entrée du port de Camaret. Là, les habitants entourent de soins Du Couëdic agonisant de ses trois blessures, les marins de l'équipage presque tous blessés, et les 45 matelots et 5 officiers anglais survivants du *Québec* qui, sur l'ordre de Du Couëdic lui-même, « leur frégate ayant péri son pavillon flottant, sont considérés non comme prisonniers de guerre, mais comme naufragés », et traités comme tels. Hommes, femmes et enfants s'empressent autour de *la Surveillante*, multipliant les secours, pansant les blessures, ravitaillant Français et Anglais épuisés, et refusant de laisser faire aucune besogne de première remise en état du navire, presque en lambeaux, par ces marins sortant du plus effroyable combat. Pendant toute la nuit, puis tout le jour suivant, Camaret n'est plus qu'une ambulance et un chantier de réparations — toute la population s'affairant au secours des marins de France,

et, en même temps, à l'aide des adversaires malheureux que leurs vainqueurs ont recueillis après les avoir vaincus en loyal combat.

Le lendemain, en hâte, arrivent de Brest une corvette, des embarcations, du matériel, des calfats, des matelots, des ouvriers — tout un secours qui est, à la fois, français et espagnol. Singularité qui ne manque pas de frapper vivement tous les esprits à Camaret, devant cet étonnant retournement des choses. Ainsi se trouve-t-il que les descendants de ces mêmes Espagnols — contre qui, en novembre 1589, le maréchal d'Aumont et le gouverneur de Brest Sourdéac conduisaient à l'assaut du fort de Roscanvel, occupé par eux en envahisseurs armés, le plus furieux assaut de délivrance du sol breton au nom du Roi Henri IV — sont revenus dans l'Acropole de la Mer, en octobre 1779, comme alliés du roi Louis XVI, pour aider à combattre les descendants de ces mêmes Anglais que, aux temps de la Ligue, la Reine Elisabeth avait, en cette même rade de Camaret, envoyés contre ces soldats d'Espagne et à l'aide de l'ancêtre du roi de France actuel, afin de libérer cette pointe dernière de l'Armorique... Etranges revirements de l'Histoire, et paradoxales volte-faces des hommes et des Etats.

Et alors, en cette journée du 8 octobre, c'est une extraordinaire mise en scène qui s'organise à Camaret. Sans admettre, dit un témoin oculaire, qu'un seul marin français de la frégate blessée, ni qu'aucun « naufragé » anglais du navire disparu, prenne la peine, ni le mal de toucher une seule manœuvre, *la Surveillante*, dans son effroyable état, est tirée de l'ancrage où les Camaretois l'ont accueillie de manière si émouvante. Elle est mise en rade. Sur deux lignes, par tribord et babord, deux cents chaloupes s'alignent, qui vont être le train de remorquage, mélangées françaises et espagnoles. Au « son des bouches » cadencant la manœuvre, les câbles se raidissent, et tandis que du haut de toutes les falaises éclatent les acclamations de la population massée au rebord extrême de toutes les pointes et de toutes les grèves, entraînée par



ce cortège triomphal, la *Surveillante*, tragique ponton presque démoli, s'avance à travers la rade, la traverse, ainsi hâlée, et bientôt, portant à son bord son commandant Du Couédic agonisant, disparaît entre les rives du Goulet. Elle marche vers la Rade de Brest où, pour le salut solennel d'accueil, soixante vaisseaux de guerre pavés sous le double commandement de l'amiral Du Chaffault et du comte d'Orvilliers, lieutenant général des troupes de la Marine, font la haie d'honneur sur le passage des vainqueurs. Là, lorsque, sur le pont de son navire dévasté par la mitraille, le chef, mourant dans son triomphe, paraît porté par ses hommes, toutes les têtes se découvrent, cependant que de tous les équipages rangés à la bande monte une longue clameur... Dernière lueur aux yeux de celui qui n'arrive à terre que pour expirer et qui s'en va dormir dans l'église Saint-Louis de Brest sous les lettres gravées de l'épithaphe fameuse : « *Jeunes Elèves de la Marine, admirez, imitez l'exemple du brave Du Couédic, premier lieutenant des Gardes de la Marine...* »

C'est ce que, justement, essayèrent de faire quelques années plus tard, les états-majors et les marins de deux faibles petits navires que, imprudemment, vu et leur tonnage modeste, et leur armement réduit, et les circonstances dangereuses, le haut commandement de Brest — amiral Villaret-Joyeuse et préfet maritime Caffarelli — avait chargés d'une mission importante, mais hasardeuse.

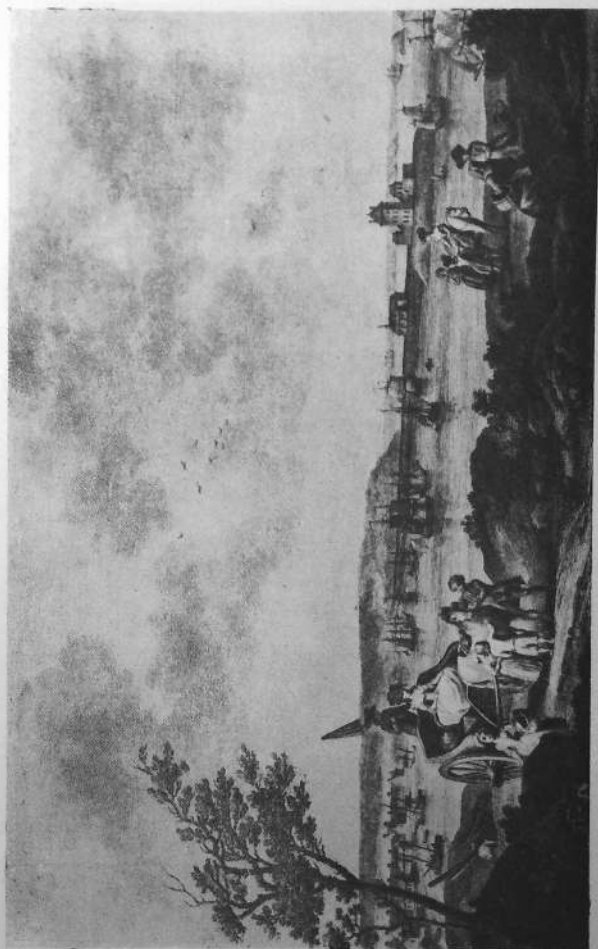
Alors que le passage de l'Iroise était barré par la croisière de deux gros vaisseaux anglais et celui du Raz par les allées et venues d'une solide frégate britannique, la petite corvette *La Chevette* avait reçu ordre de sortir coûte que coûte afin d'emporter des instructions confidentielles. La persistance des vents de Nord-Est l'obligea, au sortir du Goulet, de venir attendre la saute nécessaire à l'escale de Camaret; et elle mouilla à quelques encablures de la Pointe du Grand Gouin, cependant qu'un léger chébec, *l'Eole*, jetait l'ancre plus en dedans, proche la

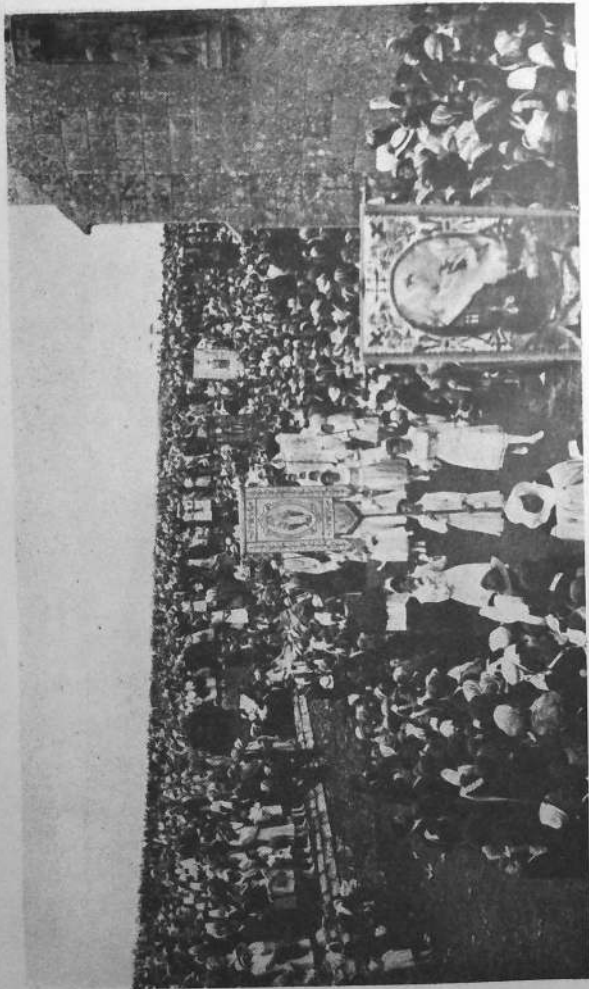
Tour Vauban de Camaret. Avisés de cette tentative de sortie, les Anglais résolurent de l'intercepter; et dans la journée du 2 Thermidor an IX, ou 21 juillet 1791, cinq frégates britanniques et un cutter, formant division, vinrent se placer non loin du Toulinguet, en dedans du rocher isolé en mer la Parquette; et de terre un certain va-et-vient fut aperçu entre ces navires. Justement inquiet, le commandant de la *Chevette* doubla son quart d'une grand'garde : en l'espèce, un canot mouillé sur une bouée, et monté par huit hommes avec deux aspirants, fort jeunes et inexpérimentés, que, de surcroît, une nuit brumeuse gênait dans leurs observations. Jusqu'à minuit passé, tout fut très calme. Mais vers une heure du matin, une quinzaine d'embarcations anglaises montées chacune par vingt hommes se glissèrent dans la nuit, sans bruit, avirons rentrés et se laissant porter en dérive par le courant de flot qui les amenait du large en longeant Toulinguet, Garrec-Hir, Portz-Naye et Gouin. La première chaloupe fut aperçue, lorsqu'elle était déjà toute proche, par le canot de la grand'garde qui la héra : devant l'arrêt brusque de la survenante et le surgissement des autres arrivant ensemble, l'équipage de l'embarcation comprit ce qui se passait, et donna l'alarme, puis, coupé de son bord, se rejeta dans l'ombre de la falaise proche. Immédiatement, les hommes de quart de la *Chevette* ouvrirent le feu, aussitôt soutenus par le reste de l'équipage éveillé en sursaut. Mais il était trop tard : malgré canons et mousqueterie déchainés, la *Chevette* fut abordée de tous côtés à la fois. Le commandant Chasseriau tué sur le gaillard d'arrière, le timonier Steck blessé au bras droit, puis au bras gauche à coups de hache, le capitaine d'armes Gallardi, après avoir tué sept assaillants, blessé onze fois et capturé, — le reste de la maistrance et de l'équipage se vit désarmé et pris. Le dernier qui résista fut un aspirant de marine qui, se trouvant pour quelque méfait de discipline en punition dans la hune, y fit une défense inouïe, assommant l'un après l'autre, à coups d'outils de gabier, les Anglais qui essayaient de

l'atteindre en grimpant dans les enfilchures; enfin, par derrière, un des assaillants le prit au nœud coulant d'un filin, et le fit tomber sur le pont. Alors la corvette fut amarinée, ses voiles hissées et un équipage de prise la mit en route pendant que les embarcations se dirigeaient vers *l'Eole*. Mais la résistance de la corvette avait donné le temps au chébec de se mettre en défense; il repoussa d'abord les trois premiers canots qui essayaient de l'aborder, puis canonna le reste de la flottille, aidé d'ailleurs par le feu des pièces de la Tour Vauban où commandait le capitaine d'artillerie Laurent. Si bien que les Anglais, fort maltraités, durent piler, perdant, outre des hommes, un lieutenant et un midshipman. Mais ils emmenèrent *la Chevette* à la faveur des dernières ombres de la nuit, et malgré que les batteries du Gouin et du Toulinguet, pendant une heure et demie que dura le passage, aient pris sous le feu le plus vif capture et capteurs.

Comme les croisières anglaises, — avec grande audace manœuvrière au milieu de ces courants de foudre et de ces écueils dangereux, — continuaient de venir sans cesse rôder tout le long des grèves et des pointes de la Presqu'île de Crozon, et que leur présence et leurs continuelles tentatives de coups de main tenaient en éveil et crainte quotidienne les populations, l'Américain Robert Fulton voulut profiter de cette circonstance pour frapper sur l'imagination du Premier Consul un coup décisif.

Ce peintre de portraits et de paysages qui, dans son pays d'Amérique, avait gagné une petite fortune avec son pinceau très apprécié de ses compatriotes, possédait une âme d'inventeur et aimait passionnément la France où il était venu apporter ses idées au Directoire, lequel les avait reçues avec une parfaite ironie. L'Américain ne prétendait-il pas faire naviguer des hommes sous l'eau à bord d'une machine de son invention baptisée par lui de ce nom baroque *Mechanical Nautilus*, et plus tard simplement *Nautilus* ! En vain, une commission scientifique se déclara-t-elle impressionnée par le projet de Fulton: le





Directoire déclina l'offre. Mais comme la Hollande sollicitée refusait également, et que, durant cette nouvelle négociation, le gouvernement de France était passé aux mains du général Bonaparte, Fulton, tenace, revint à la charge avec tant d'insistance que le ministre Forfait, plus lassé que convaincu, autorisa l'inventeur à construire « cette machine inusitée et qui blesse à quelques égards les lois de la guerre ». L'expérience première faite en Seine le 29 juillet 1800 ayant conquis l'approbation de Monge et de Laplace, ceux-ci, malgré l'opposition du Ministre de la Marine Decrès, présentèrent Fulton à Bonaparte qui autorisa la construction d'un nouvel engin, et accorda à l'Américain ce qu'il sollicitait: le droit de faire une expérience directe contre les croiseurs anglais tenant le blocus de Brest, expérience pour laquelle Fulton proposait précisément l'anse de Camaret.

Le 3 juillet 1801, monté par Fulton et trois hommes, le *Nautilus II* commençait de prendre la mer à Brest et d'évoluer entre deux eaux pour gagner le Goulet et chercher son champ d'expériences. Il faisait sauter chemin faisant la cible offerte: un vieux navire dont la destruction instantanée stupéfia les marins de l'escadre et du port, mais vint aux oreilles des nombreux espions que l'Amirauté anglaise entretenait en Bretagne. Et les vaisseaux de la croisière commencèrent à s'inquiéter de ce que les matelots britanniques appelaient le « bateau-poisson ». Malgré cela, une frégate anglaise de 72 canons étant venue au début d'août mouiller audacieusement devant Camaret, à l'extrême limite de tir des grosses pièces de la Tour Vauban, Fulton jugea l'occasion propice et se glissa secrètement vers le navire anglais. A bord de celui-ci on veillait: les guetteurs des hunes aperçurent-ils un remous suspect? La chose est possible. Car, juste au moment où le *Nautilus II* allait arriver en position nécessaire pour attaquer et, torpillant le vaisseau ennemi, faire la preuve éclatante de la valeur de son invention, — la frégate qui était demeurée sous voiles, effectua son abâtée, ancre venue à pic, et, sous la poussée de la brise, remonta

dans le vent trop rapidement pour qu'avec ses faibles moyens de propulsion, Fulton pût tenter de la rejoindre. La démonstration probante était manquée, et ne se retrouva plus; car, sous des influences diverses, le Premier Consul ordonna d'arrêter recherches et expériences, et ne répondit même pas à la lettre désespérée que Fulton lui adressa le 6 septembre 1801...

La première tentative pratique de guerre sous-marine qui avait eu Camaret pour base au début du XIX<sup>e</sup> siècle, ne devait trouver son lendemain, dans les mêmes eaux, que de longues années plus tard et dans des conditions particulièrement terribles.

## IX

## Heures tragiques des jours modernes

Il avait cependant commencé, pour la Presqu'île de Crozon en général, et pour le port de Camaret en particulier, dans une atmosphère de labeur, d'énergie, de paix et de progrès ce XX<sup>e</sup> siècle qui semblait devoir être un âge d'entente générale et de progrès économique et social.

Reprenant, développant les rêves généreux des Michelet, des Quinet, des Victor Hugo, les hommes responsables de la vie de la France multipliaient leurs efforts pour obtenir, par le Tribunal International de La Haye, l'assurance de futurs règlements pacifiques pour tous conflits possibles. Contre le vieil adage latin *Si vis pacem para bellum*, ces apôtres du droit et de la justice prenaient pour devise cette réplique *Si vis pacem, para pacem...* Quand on veut la paix, il faut préparer non la guerre, mais la paix.

Mais, en même temps, voyant monter sur l'horizon diplomatique des nuées d'orage de plus en plus lourdes et de plus en plus noires, ces mêmes responsables étaient bien contraints de prendre des mesures, sinon équivalentes à celles que l'on prenait de l'autre côté du Rhin, du moins susceptibles d'apporter un minimum de sécurité à une nation qui ne demandait qu'à vivre en paix avec l'univers entier.



Cette paix, de 1900 à 1914, les pêcheurs de Camaret l'utilisaient à développer dans des conditions magnifiques la pêche qui, chez eux et grâce à leur esprit d'initiative, allait remplacer la pêche sardinière défailante, — c'est-à-dire la pêche hauturière à la langouste, au homard et autres crustacés en eaux étrangères, anglaises, irlandaises, portugaises et sur la côte française du Maroc : un effort admirable de ténacité et de juste conception des conditions économiques nouvelles.

C'est en plein essor de cette pêche nouvelle que l'agression allemande du 2 août 1914 surprit la Presqu'île de Crozon.

Ceux sur qui reposait la responsabilité de la défense côtière d'ensemble, et plus spécialement celle de la Bretagne, n'avaient jamais perdu de vue le plan de Vauban, dont, depuis la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, la perfection était demeurée la règle des militaires et des marins français. Toute la défense de la pointe tridentée de Bretagne n'était que la mise au point et l'adaptation moderne des « faits » posés en principe par Vauban : les armes étaient changées, mais les lieux, la stratégie, la tactique demeuraient exactement les mêmes.

D'autant que ceux dont l'esprit était tendu vers ce problème savaient fort bien quel danger menaçait la Bretagne. A maintes reprises, l'empereur Guillaume II, apôtre de « l'avenir allemand sur mer », avait proclamé ses projets ambitieux; et il avait plusieurs fois prononcé publiquement cette phrase grosse de menaces : « Ah ! si j'avais les marins bretons... » Phrase qu'avait, pour qui savait regarder, soulignée et éclairée la présence en Bretagne de tout un réseau d'espions qui ne se cachaient presque pas, et qui, sous couleur de tourisme terrestre et maritime, parcouraient chaque été toute la Bretagne par terre et par mer. La péninsule entière était visée, — et les Bretons le savaient bien.

Un fort central à Crozon, des batteries au Goulet de Brest, à Trémet, au Toulinguet, à Kerbonn croisant avec les batteries de la côte de Léon, assuraient à la côte de

Cornouaille une défense calquée, en moderne, sur l'équipement de Vauban et de Langeron aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles.

L'intervention immédiate de l'Angleterre à nos côtés et la fermeture du Pas-de-Calais qui s'ensuivit en quelques heures, arrêtaient net la grande offensive, par navires de ligne, croiseurs, bâtiments légers et transports chargés de troupes, que l'Etat-Major allemand avait préparée pour être lancée par la Manche contre la Bretagne.

Et, durant la guerre 1914-1918, la Presqu'île de Crozon ne reçut aucune atteinte directe; mais elle prit la part la plus active à la défense contre les sous-marins, tant torpilleurs et canonniers que poseurs de mines, dont les efforts tendaient à provoquer le plus de destructions possibles parmi les convois entrant à Brest ou en sortant.

Camaret devint alors, pendant de longs mois, la base de toute une escadrille d'hydravions qui, logés sur le Sillon du port accomplirent, nuit et jour, une besogne de surveillance aéronavale d'une importance capitale, totalisèrent des milliers d'heures de vol, et prirent, au nettoyage de l'Océan à la Pointe de Bretagne, une part décisive. Le Château ou Tour Vauban retrouva à cette occasion une jeunesse militaire nouvelle et non prévue par son inventeur, car il servit de base à la station d'hydravions. Et c'est ainsi que la guerre sous-marine inaugurée modestement, en ces mêmes eaux, par Fulton et son *Nautilus* devint, cent dix ans après l'échec de l'Américain, une tragique réalité : de nombreuses épaves, — navires torpillés par les sous-marins ennemis, et submersibles allemands coulés par les bâtiments de surface et les hydravions, — dorment, depuis ces temps, aux profondeurs de l'Iroise et de l'Atlantique environnant.

Après ces cinq années au cours desquelles la Presqu'île de Crozon paya largement du sang de ses fils sur terre, sur mer et dans les airs, un lourd tribut à la défense nationale sur tous les champs de bataille du front de terre et du front de mer, — le « finistère du Finistère » reprit avec ténacité son labeur.

Et, en particulier, la flottille langoustière de Camaret connut, de 1918 à 1939, vingt années de développement, d'activité et de prospérité : non seulement l'économie générale et particulière y trouva largement son compte, mais, en outre, la construction navale camarétoise prit un rang et une place de premier plan dans le progrès, le fini et la valeur technique des bateaux lancés par elle pour ces campagnes lointaines et souvent très dures.

C'est en plein essor de ce développement qu'éclata en coup de foudre la guerre de 1939.

Et, d'abord, comme pour toute la France, ce fut une stupeur. Stupeur qui s'accrut du fait que les mois passant, l'immobilisation du front et l'intervention britannique semblaient devoir renouveler les méthodes, l'existence militaire, et la stagnation apparente des années 1914-1918, en ce qui concernait la participation directe de la côte bretonne à la guerre. Il semblait que, comme en 1914-18, le littoral breton n'aurait qu'à surveiller, combattre et contrecarrer l'offensive sous-marine allemande.

L'écroulement du front français en mai-juin 1940 et la ruée en cataracte des engins mécaniques allemands submergeant le sol français envahi comme il ne l'avait jamais été depuis les Grandes Invasions barbares du IV<sup>e</sup> siècle, furent pour l'extrémité de la Bretagne la surprise la plus complète et la plus totale qui se pût imaginer.

Tous les stratèges théoriciens avaient prévu et supposé une attaque de la Bretagne par mer comme au temps d'autrefois. Tous avaient prévu et préparé une défense entièrement dirigée vers la mer : la Bretagne finistérienne était un « front de mer » orienté vers le nord-ouest, l'ouest et le sud-ouest. Mais, vers l'est, rien n'était prêt.

Aussi, depuis le passage de la Seine jusqu'à l'occupation totale de la Presqu'île, l'avance allemande ne fut, — et ne pouvait être, — que le déferlement d'une vague irrésistible qui submergeait tout suivant d'ailleurs un plan et des étapes dès longtemps préparés. Car si, du côté

français, personne, — sauf à la minute même du danger apparaissant, — n'avait imaginé une invasion germanique de la Bretagne par l'Est et la pleine terre, les techniciens du Reich, eux, avaient, de très longue main préparé la réalisation foudroyante de ce plan de submersion mécanique à la fois terrestre et aérienne.

Ce fut, comme pour tant de régions françaises, la chute instantanée et totale.

Prise à revers, toute la Presqu'île de Crozon tomba en quelques heures aux mains des envahisseurs accourant à toute vitesse et qui s'y installèrent comme en beaucoup de points de France, avec la persuasion que le vieux rêve de Guillaume II, promis aux appétits allemands, se réalisait, et qu'ils étaient là, dans ce Finistère tant guetté et depuis si longtemps, — pour toujours. Certains atlas répandus dans les écoles allemandes depuis plus de vingt ans déjà, n'avaient-ils pas présenté le Finistère comme devant, — à un moment X, — entrer dans le Reich grand-allemand à titre de possession, exactement, comme disait cet atlas, Gibraltar était jadis entré dans le domaine de la Grande-Bretagne ? A croyance de tous les Allemands, l'heure X avait sonné ; et le Finistère était désormais allemand...

C'est avec cette conviction bien ancrée en elles que les troupes d'occupation s'installèrent à Crozon et Camaret, se saisissant de tout ce qui leur plaisait, — édifices publics, maisons et biens privés, — et à Morgat et Camaret même enlevant, dans un certain nombre de demeures, ou détruisant sur place meubles, livres, archives de diverses personnalités dont les noms figuraient de longue date sur les listes de surveillance nazie préparées d'avance, ainsi que partout dans le reste de la France.

En même temps, remuant frénétiquement terre et rocs, l'entreprise Todt, fabricante du trop fameux « Mur de l'Atlantique », eut alors l'audace de se prétendre l'élève et la continuatrice de l'organisateur de la Défense des Côtes sous Louis XIV, notre illustre Vauban. Elle composa et publia en quatre langues, — allemand, français, anglais,

italien, — une pesante brochure chargée de cartes, de plans historiques, de documents d'érudition, de reproduction de gravures anciennes, de photographies, le tout intitulé insolemment : « De Vauban à Todt ». Or textes du xvii<sup>e</sup> siècle et documents des travaux personnels de Vauban avaient été, pour une notable partie, volés par les officiers allemands au cours du pillage méthodique conduit par eux dans ma maison « Dirag-ar-Mor », en Camaret, où, saisies comme « butin de guerre », ma bibliothèque et mes archives, dès juillet 1940, inventoriées par eux, étaient parties vers l'Allemagne. En particulier, survivant à une édition à petit tirage épuisée depuis plus de 40 ans, l'unique exemplaire de mon ouvrage : « *La Défense des Côtes de France de Dunkerque à Bayonne au xvii<sup>e</sup> siècle* » publié en 1900 par les soins du Ministère de la Marine, avait été saisi par ces pillards et méthodiquement analysé. Audacieusement déformées, à mon insu naturellement, des pages entières de mon volume furent traduites, truquées et insérées dans cette brochure par les éhontés faussaires de la propagande germanique, qui, pour étayer leur besogne d'orgueil, utilisèrent ainsi, en les maquillant, ces documents historiques jadis publiés par moi, voici un demi-siècle, sous le patronage de la Marine Nationale : mon éditeur Berger-Levrault, un des chefs de la Résistance, et moi, primes d'ailleurs soim, à la parution de cette brochure insolente, de faire établir un constat en règle de cette piraterie littéraire et historique...

On sait ce qu'il advint du « Mur de l'Atlantique » et de son écroulement : cette prétendue adaptation des idées génératrices de Vauban, n'était en fait qu'une lamentable et « kolossale » singerie...

En ce qui concerne le secteur particulier de la Presqu'île de Crozon où, justement, à la Pointe Espagnole, à Roscanvel, à Quélern, à Camaret, au Cap de la Chèvre, subsistaient des édifices entiers et intacts, œuvres de Vauban, l'Entreprise Todt se servit de ces édifices pour aménager le long du Goulet, aux lignes de Quélern, à Cama-

ret, à la Chèvre, des places d'armes bétonnées, fortifiées et souterraines, et en dégagèrent les alentours par la force : par exemple les curieuses maisons du xvii<sup>e</sup> siècle du petit hameau de Kerbonn furent rasées.

Cet aménagement puissant n'empêcha d'ailleurs nullement la Résistance de manifester son activité inlassable ; et la flottille de Camaret, en dépit d'une surveillance hargneuse, réussit à faire évader, à la barbe des occupants, aviateurs et agents secrets dans la plus héroïque des clandestinités.

Et de juillet 1940 à août 1944, la Presqu'île de Crozon connut la vie de « prisonniers sur place » qui fut celle de tant de cantons de France, cependant que sous les apparences d'un calme relatif et malgré la guette étroite des Kommandantur aidée par les espions de la Gestapo, comme partout en France, la Résistance s'organisait, dissimulant les postes de radio, cachant les réfractaires et suivant toutes les instructions reçues, de plus en plus serrées, des organismes de clandestinité. L'histoire de la Résistance Bretonne sera une des plus émouvantes parmi les annales générales de la Résistance Française.

Enfin, lorsque, dans leur irrésistible élan si bien préparé, si bien outillé, les Anglo-Américains, après leurs premiers succès en Normandie dessinant un audacieux mouvement vers l'Ouest, foncèrent droit sur Brest, — la Presqu'île de Crozon connut des heures terribles.

Dans une furie d'une audace splendide, les F. F. I. de l'extrême Finistère appuyés sur ceux de Quimper, entreprirent immédiatement la libération de la région. Très promptement, Châteaulin fut délivré. Et, à la fois gravissant et contournant le Menez-Hom, les partisans soutenus par les premiers blindés américains commencèrent la reconquête de la Presqu'île de Crozon.

Mais, échappés de Brest en traversant la rade, 5.000 S.S., en une tentative désespérée et vouée à l'échec par avance, s'obstinaient à essayer de se retrancher dans l'extrémité

de la pointe, depuis Crozon jusqu'à Camaret et Roscanvel. Et il ne fallut pas moins de six semaines de bataille, du 11 août au 20 septembre 1944, pour venir à bout de ces derniers Allemands bloqués et acculés à la mer, dans les creux des tanières bâties par Todt. Un bombardement aérien régulier et massif quotidien, soutenu par le tir de canons installés sur la côte de Léon et sur celle de Plougastel, fit de la Presqu'île de Crozon un enfer pendant ces six semaines au cours desquelles les populations durent se mettre à l'abri de leur mieux dans les champs, les grottes, les replis de falaises, mais n'en payèrent pas moins un lourd et triste tribut de victimes innocentes. tombées de divers côtés, durant que les S. S. persistaient dans un refus de reddition d'autant plus stupide que, pris entre l'armée américaine et la mer, ils n'avaient aucune possibilité de s'évader par aucun côté et que, sous cette avalanche de bombes et d'obus, ils ne pouvaient répondre en aucune manière sérieuse...

Le général Ramcke enfin pris à Crozon le 20 septembre 1944, les derniers survivants se rendirent.

Et, en présence du fort de Crozon et des batteries du Gouin, de Kerbonn complètement écrasés, des villages de Telgruc à peu près rasés et de Tal-ar-Groas, très éprouvé, des dizaines de maisons de Crozon, Morgat, Camaret, Roscanvel plus ou moins touchées, des nombreuses barques avariées, — la Presqu'île de Crozon, enfin échappée à l'emprise allemande, s'est mise, par l'accord unanime de tous les habitants, au travail de réparations.

Magnifique effort individuel qui montre une fois de plus de quoi est capable l'initiative individuelle de chaque Français lorsqu'on le laisse travailler en liberté en se bornant à lui fournir les matières premières dont il a besoin...

X

### Les deux Lieux Saints de la Presqu'île : la Source et l'Abbaye

C'est du sommet du Yed qu'on les voit l'un et l'autre.

Quand on est face à l'Ouest, au libre Atlantique lointain, avec la découpure de la Presqu'île devant soi, on a l'un — la Source — à sa gauche vers le Sud et Douarnenez, et l'autre — l'Abbaye — à sa droite vers le Nord et Brest.

Et il est vraiment symbolique dans une étrange grandeur morale que cette Fin de la Terre soit ainsi reliée à l'arrière-pays par deux Lieux Sanctifiés sur lesquels planent ensemble la Légende et l'Histoire réunies sous le nimbe de la Poésie.

La Source, c'est Sainte-Anne-la-Palud.

L'Abbaye, c'est Landévennec.

Sainte-Anne-la-Palud: la Grand-Mère du Christ, Patronne de la Bretagne, et Mairaine d'Anne la Bonne Duchesse aux Sabots de Bois.

Landévennec : Saint-Gwennoù, le Roi Gradlon, l'Abbé Jean.

Tout, ainsi, à l'entrée de la Presqu'île, se trouve rassemblé pour saisir, pour émouvoir, pour passionner l'arrivant en faisant appel à toutes les fibres de son être par l'entraînement de son cœur et l'enthousiasme de son âme : la Religion et la Patrie.



D'ailleurs, tous les chemins qui conduisent ici, venant du reste de la Bretagne, préparent à cette arrivée — de part et d'autre de cette manière d'autel, le Yed Menez-Hom — et annoncent l'approche, la proximité de Lieux vraiment Sacrés.

Ils passent, ces chemins, les uns par Quimper, cité de Saint-Corentin l'Apôtre, de Kerguelen le Découvreur, de Laënnec le Bienfaiteur, et par Locronan, ville de Ronan l'Ermite; les autres par Carhaix, repaire de Comorre le Furieux, berceau de La Tour d'Auvergne, Premier Grenadier de France, et par Châteaulin, forteresse des Comtes de Cornouaille : l'Eglise, l'Aventure, la Science, la Légende, l'Héroïsme, l'Histoire matérialisées en des figures dont le recul du Temps fait des manières de Statues allégoriques semblables à celles que le ciseau de Michel Colombe, le tailleur d'images du Pays de Léon, dressait aux angles du tombeau de François II pour y tenir la garde de Sentinelles d'Eternité.

La Source est une petite, toute petite fontaine jaillissant dans la lande à deux pas de la mer, en Baie de Douarnenez; et, auprès du remblai qui la protège des rafales, une chapelle consacre une des plus belles histoires du Pays Breton : celle de Santez-Anna-Goz, Sainte-Anne l'Aïeule. Et ici le mot « Aïeule » est prononcé à la fois pour le Christ et pour les Bretons dont Sainte-Anne est aussi la grand'mère comme elle l'était de Jésus.

Sainte-Anne-la-Palud que d'aucuns écrivent aussi Palue, nom rappelant les terres basses et marécageuses dont l'invasion de la mer par la submersion de la Ville d'Is a fait la Baie de Douarnenez.

Ici règne et revit une splendide histoire exclusivement cornouaillaise et qu'Anatole Le Braz a recueillie sur place de la bouche d'une aïeule qui la tenait elle-même d'une longue suite de *mamm'goz*, d'aïeules dont la lignée se perd jusque dans le profond des âges armoricains. A ce dire, Anne eût été fille de Cornouaille, de haut sang royal, épouse d'un mari princier et jaloux de qui l'extrême bru-

talité aurait contraint la jeune femme à chercher son salut dans une fuite à bord d'une barque soudainement surgie devant elle et dont un ange était le seul nautonnier. La barque d'un élan aurait passé jusques en Palestine où Anne, refaisant sa vie, se serait vue alors la mère de Marie. Puis, au déclin de ses jours, ayant en vraie Bretonne le mal du pays, Anne si ardemment aurait prié le ciel qu'à sa porte un jour elle trouva la barque angélique dont le vol sûr la ramena en sa Bretagne aimée où son arrivée produisit des miracles. Elle vieillissait toujours pourtant, se courbant vers la terre, lorsqu'un soir, surgit à l'improviste, un étranger très beau parut devant la reine : « Je suis Jésus, votre petit-fils; avant de monter au Golgotha et donner mon sang pour la race des hommes, je suis venu vous demander votre bénédiction... » Anne pleura; sa main donna la bénédiction; et Jésus interrogea : « — Devant que de vous quitter, grand'mère, que voulez-vous pour vos Bretons ? » Et Anne alors demanda qu'elle morte, une source coulât aux lieux où elle avait reçu son petit-fils, et que l'eau en donnât guérison, matérielle à tous les malades, morale à tous les malheureux... « — Que votre désir soit accompli, grand'mère... » Et Jésus reparti, la vieille Anne continua d'incliner vers la mort, jusqu'à ce qu'enfin un jour, sans que personne sût comment, elle disparut... A quelque temps de là, des pêcheurs, sur les eaux de la Baie, trouvèrent, flottant à la surface, une statue qui était l'image d'Anne l'Aïeule. Ils la ramenèrent au rivage : un enfant pouvait la porter. Mais comme on lui faisait monter la pente de la lande, soudain une eau pure jaillit de terre entr'ouverte, et l'image de pierre se fit si lourde que nul ne la pouvait plus bouger de sa place... Alors, tous comprirent : la promesse du Christ était accomplie... Sur le bord de cette anse de Tréfuntec, une chapelle aussitôt s'éleva, plusieurs fois rebâtie depuis lors, notamment en 1230, 1419, 1630, 1725 et enfin en 1864 dans le style ogival rayonnant. Elle abrite une statue où est la date : 1548, et que, durant de longues années, une coutume voulait qu'à chaque Pardon, on revê-

tit d'un costume breton exécuté et richement brodé pour cette solennité. Usage dont on a le droit de regretter qu'il soit tombé en désuétude, et que les fervents du Passé aimeraient à voir revivre, lorsque le dernier dimanche d'août, arrivant des quatre points de l'horizon, bannières anciennes au vent, coiffes et costumes déployés dans toute leur splendeur décorative, les paroisses et les fidèles de l'Armor viennent se prosterner aux pieds de leur patronne, la grand'mère du Christ, au chant répété, par cinquante, quatre-vingts, quelquefois cent mille voix ferventes :

*Santez Anna, hør patronnez,  
Ni ho salud gant karantez !*

« Sainte Anne, notre Patronne, nous vous saluons avec amour... »

L'Abbaye est une ruine — mais splendide. Et dans le plus beau cadre que la Cornouaille ait pu donner pour servir d'écrin à si grand souvenir : Landévennec, falaise et frondaisons serrées dans un coude replié de la rivière Aulne, au moment où celle-ci, arrivant de Châteaulin, ouvre son estuaire, en un mouvement gracieux, au flot de marée montant de la Rade de Brest.

Le parchemin jauni des Cartulaires écrit *Lanteuvennoch*, ce qui signifierait la Terre de Towinnoc : l'un des noms que, familièrement, on donnait, paraît-il, à Saint-Winwaloé ou Gwennoé, fils de Fragan, prince de la Bretagne insulaire lequel, ayant émigré en Armorique, eut cet enfant de sa femme Guen, Blanche, l'an 461, en son manoir de Les-Guen en Plou-Kin, diocèse de Léon. Lequel Gwennoé, accueilli par Saint-Corentin et instruit par Saint-Budoc, à vingt-et-un ans entra en religion, puis, en 490, s'installa avec onze cénobites dans la petite île de *Ty-Bidy*, la Maison des Prières, puis, de là, passa à Landévennec où il installa son abbaye, prodigieux Eden dont Brizeux dans sa *Légende des Immortels* a chanté les douceurs infinies parmi l'ombre, le calme, les fruits, les fleurs et toutes les splendeurs d'une merveilleuse retraite.

Landévennec, — le plus beau royaume monastique sous le ciel de Bretagne.

Landévennec, — où Saint-Gwennoé enseignait ses frères et ses disciples.

Landévennec, — où, le cœur déchiré par le drame de Ker-Is, la destruction de sa cité, de son peuple et la mort de sa fille, la coupable Ahès-Dahut, le vieux Roi Gradlon vint achever ses jours et fut inhumé en l'an 505.

Landévennec, — où Gwennoé lui-même s'éteignit en 532.

Landévennec, — d'où, sous la menace des invasions normandes ravageant la Bretagne, ses reliques, en 914, durent être emportées jusqu'à Montreuil-sur-Mer.

Landévennec, — d'où, réunis par le verbe enflammé de Jean, dix-septième Abbé, les tenanciers de l'Abbaye, paysans et pêcheurs de Telgruc, d'Argol, de Saint-Nic, de Trégarvan, de Dinéault, de Crozon, de Roscanvel, de Camaret se firent les premiers soldats que le prince Alain-Barbe-Torte, arrivé des Iles, entraîna, glaive haut, en 936, contre les pirates vikings installés en Armorique.

Landévennec, — retraite calme, parmi les ombrages de la Pointe de Penforn, dont la reposante solitude baignait de sagesse les longs travaux et les savants ouvrages des moines bénédictins.

Landévennec, — qui, trois et quatre fois ravagé durant les interminables guerres médiévales, chaque fois se relevait et reprenait sa vie recluse et savante.

Landévennec, — que, de 1588 à 1606, par-devant les juges de Châteaulin, le prieur claustral Mathezou disputa pied à pied à deux puissants seigneurs, René de Mesgouez et son frère Troilus, marquis de La Roche et page, puis favori de Catherine de Médicis, qui avaient arraché 10.000 arbres, l'argenterie du couvent et les cloches de l'église à la pusillanimité de Bernard de Kerleavin et de Louys Lansullen, soixante-septième et soixante-huitième Abbés commandataires.

Landévennec, — dont Docteur-ès-Droits, Chanoine et Grand Archidiacre de Cornouaille, le Recteur de Crozon Jean Briand fut, de 1606 à 1632, le restaurateur, réorganisateur, décorateur et reconstruteur comme soixante-dix-neuvième Abbé.

Landévennec, — qui réuni en 1781 à la mense épiscopale de Quimper, connu, après tant d'années de gloire, son destin tragique durant la Révolution, fut pillé, à peu près détruit, puis vendu comme bien national et payé en assignats pour la valeur d'une paire de bœufs en ce temps-là.

Landévennec, — qui, église du XI<sup>e</sup> siècle en croix latine, abside à cinq pans, déambulatoire et trois chapelles absidiales, n'est plus aujourd'hui qu'une sorte de plan en relief sur le sol avec quelques arceaux survivants, quelques pans de mur, deux statues d'abbés en *kersanton*, et le reste d'un tombeau paraissant être celui du roi Gradlon.

Landévennec, enfin, — qui, à cette heure, entre le cours de l'Aulne calme et sinueuse, la solennité de ses bois et l'exubérante végétation de ses jardins fleuris d'essences du Midi dans la douceur de son climat, apparaît comme un grand reposoir, évoquant et enveloppant quinze siècles de souvenirs.

Landévennec, — où il semble que, se levant du fond des âges, dans la torpeur lourde des midis triomphants, aussi bien que dans la sérénité des nuits de pleine lune épanchées sur l'estuaire radieux, passent en lente procession, venant revoir les lieux qui leur furent familiers, les ombres des rois, des princes, des guerriers, des saints, et des moines d'autrefois...

Landévennec-aux-Fantômes.

Ainsi, l'une au Sud, l'autre au Nord, à l'entrée de la Presqu'île et de chaque côté du Yed Menez-Hom, la Source et l'Abbaye semblent les deux Portes Mystiques et Symboliques de la Fin de la Terre.

### Trois petits villages Trois églises triomphales

Et, tout de suite, l'un en contre-bas immédiat du Yed, les deux autres un peu plus avant vers l'Ouest, trois petits bourgs dressent les vaisseaux de trois grandes églises dont les toitures semblent les coques de navires échoués en pleine terre et dominés par les mâtures de leurs trois clochers.

Sainte-Marie-du-Menez-Hom.

Argol.

Saint-Nic.

Trois agglomérations dont Argol et Saint-Nic, sur le territoire entier de leur commune dépassent à peu près le millier d'habitants, tandis que Sainte-Marie n'a que quelques maisons.

Et cependant les trois églises tiennent grande figure architecturale.

Aussi le passant hâtif s'étonne, et se demande volontiers le motif d'une disproportion telle entre les sanctuaires et les villages qui les encadrent. Il a d'ailleurs tort de se poser cette question; car, en fait, c'est là une des caractéristiques essentielles de l'architecture religieuse médiévale et renaissance bretonne. Sans se soucier de rien autre que

de leur art, qui était en eux chose spontanée et de pure émotion personnelle, les maîtres d'œuvre de Basse-Bretagne n'ont jamais attaché aucune importance à l'entourage de leurs créations. Enfants du terroir, dans l'enthousiasme, la ferveur et la mystique, obéissant à la seule vertu de leur cœur, et parfaitement indifférents à tout ce qui n'était pas leur art et sa beauté, ces bâtisseurs d'églises et tailleurs d'images n'avaient qu'une idée, mais c'était une idée-passion : construire et sculpter. L'esprit qui anima Michel Colombe le Léonard était en eux tous; cet esprit qui, au soir de sa vie, faisait dire au créateur du tombeau de François II rappelant sa jeunesse : « — Je n'étais qu'un pauvre enfant sans appui courant les routes à la merci de Dieu et des saints patrons de nos villages, oubliant souvent boire et manger pour voir travailler à toutes les belles croix de pierre qui ornent les lieux saints du diocèse de Léon, et faisant moi-même de petites images de bois avec un mauvais couteau... » Tous travaillaient ainsi pour la seule pure satisfaction supérieure de leur joie de créateurs. Les lieux, les moments, les entourages leur étaient indifférents. Ils auraient élevé une cathédrale pour le service d'un hameau, ou dressé une basilique pour la commodité d'une ferme isolée. L'unique essentiel pour eux était l'acte créateur, l'ivresse de faire sortir de terre une Maison de Dieu harmonieuse et émouvante, et de dégager du quartz ou du granit — matières étonnamment rebelles assouplies par leur ténacité — porches et statues, arcs de triomphe et calvaires, et de sentir à l'appel de leurs tendresses la vie ruisseler entre leurs doigts... Après quoi les trois quarts du temps, ils oubliaient de signer leurs noms... « Profondes religions de l'âme... » pour reprendre le splendide mot de Michelet.

Et c'est justement cela — ces profondes religions de l'âme — qui a dressé en contrebas du Yed, ces trois ensembles somptueux dans la triple simplicité villageoise de ces trois petits pays : Sainte-Marie, Argol, Saint-Nic.

L'église de Sainte-Marie est là, tout de suite, sur le der-

nier contrefort du Menez-Hom, ayant eu pour prétexte et explication de construction une petite et intarissable source, fontaine sainte qui coule à 300 mètres sous une statue de la Vierge. Et c'est le plus curieux édifice, dressé à flanc de *menez* — 193 mètres d'altitude — avec ses 31 mètres de longueur, la muraille massive de sa face ouest à gros blocs lourds d'apparence militaire, le mur de son cimetière désaffecté, son arc de triomphe, son calvaire demi-enveloppé d'arbres, et son étrange tour à trois galeries et trois dômes octogonaux superposés, système de clocher qui ressemble à ceux de Notre-Dame-de-Châteaulin, de Plogonnec et de Kergoat. Le corps de l'église porte, gravées dans la pierre, des dates diverses : 1570, 1572, 1574 et 1594 — c'est-à-dire qu'il fut bâti aux heures tragiques de la Ligue et alors que roulait tout proche, à Roscanvel, le canon du Maréchal d'Aumont chassant les envahisseurs. Quelques noms : « H. Olier Fa. en lan 1572 »; « H. Ho. Moreau F. en Lan. 1570 »; « I. Manguen Fab. Lan. 1574 »; « Av. Moreau Fab. Lan. 1591 »; puis une réfection est indiquée sur un pignon sud : « Messire M. Cravec Rectr. de Plomodlern. Guill. Le Doaré Prêtre Vicair C. Roignant F. 1766 ». La tour est plus récente, et a mis cent ans juste à se dresser, puisqu'elle porte au-dessus des chapiteaux ioniques « 1663 », à la corniche « Jacques Nicolas F. 1670 », et à la chambre des cloches « Messire Mathias Plassart Recteur. Jean Le Quinquis Fabricque 1772 », puis « Germain Hille 1773 ». Donc, en tout, deux cent trois ans de labeur ininterrompu auquel ont présidé recteurs et fabriciens successifs ayant mis leurs marques dans la pierre.

L'arc de triomphe d'accès porte à son revers la date de 1739, et la marque « Herve Lastenet, fabricque... 39 », cependant que, malencontreusement mutilé, le calvaire qui a perdu les deux croix des larrons, dresse au-dessus de la Madeleine prosternée le Christ en croix dont deux anges recueillent le sang; sur le croisillon supérieur Saint-Longin qui a brisé sa lance et est privé de son cavalier pendant en face, et sur le croisillon inférieur un grand groupe *janus* présentant d'un côté Notre-Dame-de-Pitié



encadrée de Saint-Jean et de l'une des trois Marie, et de l'autre la Vierge-Mère accostée de Saint-Pierre et de Saint-Yves en bonnet carré, camail et aumônière. « Jehan Le Alonder Fabricque feist ceste croix faire L M. Vcc. XL IIII. »

Le tout est de tonalité grise, les valeurs extrêmement enveloppées dans l'atmosphère et des touffes de lichens verts avec des plaques d'autres lichens roux ayant mordu la pierre.

Mais la surprise est l'intérieur. D'abord, dès que l'on entre, on ne voit que ce à quoi on s'attendait: croisées d'ogives et gros piliers portant voûtes surbaissées, cependant que dans la pénombre, des statues rudes et robustes poursuivent leur rêve: Saint-Hervé entre son loup familier et son petit compagnon Guic'haran, Saint-Laurent tenant son gril, Saint-Eloi en vêtement local de la Renaissance et tout peint, artisan forgeron en plein travail. Puis, arrivé au milieu du chœur, on se retourne — et, aussitôt, c'est l'étonnante apparition: le grand autel triple, dans l'éclairage qui vient à la fois des fenêtres de chaque côté et des trois ouvertures à meneaux trilobés percées juste dans le mur du fond.

Tandis que dans la pénombre poudreuse des ogives et des corniches, deux sablières ciselées, fouillées, travaillées au ciseau et à la gouge avec un art à la fois primitif et raffiné, développent des scènes étonnamment mouvementées — telle la représentation à la sablière côté ouest, des laboureurs piétinés par leurs chevaux pour s'être moqués de la Vierge durant sa fuite en Egypte —, les trois autels de pierre, reposant l'un sur colonnettes, les deux autres sur massifs granitiques, sont revêtus d'étonnants coffres en bois sculptés, que surmontent des niches à colonnes torsées et des retables. Un extraordinaire ensemble qui est digne d'une cathédrale. Saint-Jean-Baptiste, Saint-Laurent, Saint-Louis, Marie-Madeleine, Saint-Joachim, Sainte-Marie du Menez-Hom, Saint-Joseph, Sainte-Anne, Saint-Jacques, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-André: douze statues, en pleine ronde-bosse de gros bois, ciselé, fouillé,

rehaussé de couleurs et d'or. Un tabernacle prodigieusement fouillé et refouillé. Des panneaux en reliefs plats avec des scènes et des ornements. Tout un déploiement de personnages, toute une broderie d'ornements, tout un déroulement de pampres, de banderoles, de guirlandes. A la fois richesse et naïveté. Un art ensemble somptueux et populaire. La main artisanale ici règne et triomphe.

Des inscriptions datent ce prodigieux ensemble. Près du maître-autel, ceci: « Ve. Di. Me. Ol. M. L. Guillermov. Bourdvloous R. Cure. 1710 », c'est-à-dire *Vénérable discret Messire Olivier Bourdoulous Recteur*, puis « Noel Moros F. 1703 », et au tabernacle « Guillaume Nicolas, F. 1715 ». Enfin à l'autel sud « N. & D. Mrs. Ol. Bovrdvloous. R. Guillaume Nicolas F. 1715 ». A part le vitrail du maître-autel qui, moderne, est daté de 1872, tout ce triple autel remonte donc à la fin du règne de Louis XIV. Et l'œil demeure stupéfait de voir qu'en pleine époque du grand art classique inspiré d'Italie et de Rome, les auteurs de cette extraordinaire réalisation ont travaillé sans autre inspiration que la leur propre, sans autre idéal que le leur strictement local. Ceux qui firent ces choses voulaient exprimer leurs idées à eux par des moyens à eux. Ils disaient par des formes ce qu'ils ne pouvaient expliquer par des mots: ils sculptaient comme d'autres, le soir, à la veillée, autour du feu de lande, racontaient des histoires d'autrefois. Un puriste, peut-être — cette race d'hommes est sans enthousiasme — y trouverait à redire: ou ceci, ou cela, ou autre chose. J'avoue à la vue de ces statues-là, prendre une joie extrême. Je les aime. Rudes, primitives, certaines sont d'une attendrissante gaucherie: la main qui les tailla était moins habile que le cœur de l'artisan n'était fervent: et, justement, c'est le cœur que je cherche en ce lieu, et non la main. Les hommes qui, de leur gouge de sabotiers dans le bois dur, de leur burin de tailleurs de pierre dans le *kersanton* micacé, ont taillé les personnages de l'autel, les figurines des sablières, la haute figure archaïque de Saint-Hervé, étaient des simples: ils travaillaient entre eux, pour eux, pour leur croyance,

pour leur espoir. Ils ne se souciaient ni des écoles lointaines qu'ils ignoraient, ni des poncifs d'atelier qu'ils ne connaissaient pas, ni de l'opinion des critiques et commentateurs. Leur conviction, ici, est seule maîtresse et royale. Ils travaillèrent en ce lieu exactement comme, aux temps inquiets de l'An Mil ou de la guerre de Succession de Bretagne, travaillaient leurs ancêtres des plus anciennes, des plus rudes cathédrales. Dans ces autels où pas un pouce carré de bois n'est laissé sans ornement, dans ces panneaux où gens, bêtes, arbres, rochers s'enchevêtrent en perspectives hardies, dans ces sablières, ces nervures moulurées, ces clefs de voûte ornées à miracle, dans ces saints taillés à pans dans le quartz et peints à plat, ne cherchez que ce que ces artistes locaux et inconnus, strictement locaux et profondément croyants, ont voulu y mettre: leur foi. Ce furent des hommes simples, inconnus, ne s'inquiétant nullement de demeurer anonymes, et, avec tout le bel élan des plus vieux primitifs, travaillant uniquement pour la joie de travailler, pour le bonheur supérieur de sentir la matière la plus rebelle plier, mollir sous leur outil, et prendre les formes que rêvait leur imagination.

En vérité, je vous le dis: les statuaires profondément croyants qui, nés de notre Fin de la Terre, n'ayant peut-être jamais bougé de cette Presqu'île de Crozon, leur sol natal, dans le bois poussé ici proche chez nous, dans le rocher arraché là tout auprès, ont, patiemment, longuement, tendrement taillé des images avec les plus simples outils de leur métier — ces hommes-là, en cette église dressée à l'extrémité du monde entre le ciel et l'Océan, ont trouvé, soyez-en assurés, la plus haute, la plus pure, la plus totale satisfaction d'esprit.

Sainte-Marie-du-Menez-Hom, entre les murs de quoi ces hommes d'autrefois ont mis leur cœur, leur âme; maison de prière accostée au flanc du Yed comme un navire accoste au flanc d'un quai; sanctuaire un peu à l'écart des routes passagères. Ici, entre ces murailles contre lesquelles, l'hiver, se ruent les tempêtes accourues du fond

lointain de l'Atlantique, tout un passé vit, palpite et rêve, sous la mi-clarté tamisée et vaguement humide des voûtes où, dans le silence et la solitude qui, d'ordinaire, enveloppent ce tabernacle, viennent se reposer et rêver les fantômes légers des artisans du temps jadis...

Ces mêmes artisans qui ont dressé un peu plus loin l'église d'Argol. L'antique *Archol* du Cartulaire de Landévennec qui, par une suite de circonstances assez curieuses, se trouve à la fois avoir conservé les vestiges les plus anciens de la Presqu'île, et aussi un chêne qui est un des rares *Arbres de la Liberté* existant encore en France, puisque celui-ci a échappé à la destruction dont les ordres de Louis XVIII d'une part, et d'autre part les incidents, accidents ou vandalismes, depuis un siècle et demi, ont rendu ses frères victimes.

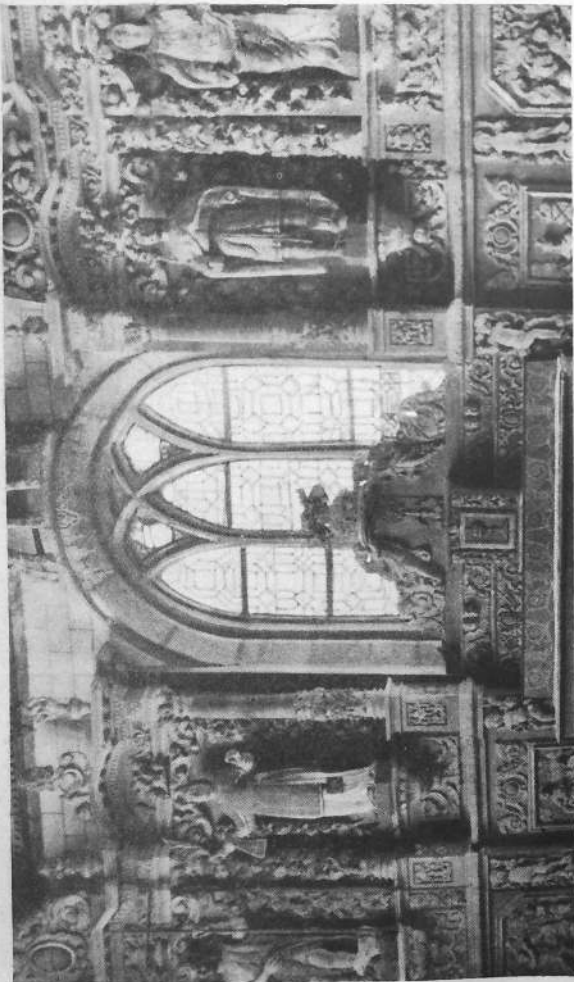
Ici, sur une modeste place, dans tout un cadre de verdure, une des plus émouvantes parmi les églises cornouaillaises se dresse, hautes fenêtres, toit bas et presque écrasé à terre, flèche aiguée, et surtout splendide porche triomphal. Toujours les mêmes dates, ou à peu près. Le clocher se situe entre la fin du xv<sup>e</sup> et le commencement du xvi<sup>e</sup> siècle; la croix du cimetière porte en inscription « Lan 1593 »; l'arc-de-triomphe est daté : 1659, et l'ossuaire: 1665. Or, au sommet de l'arc, demi-engagé dans le fond, demi en émergeant, à la fois haut-relief et rond-bosse dans une complète originalité de conception et d'exécution, un Roi Gradlon, à cheval, armé, surgit en évocation du grand chevaucheur que fut le souverain de Ker-Is... Et pour quiconque ne va pas regarder les inscriptions d'autrefois dans la pierre moussue de lichens, c'est une apparition d'art médiéval et Renaissance qui se dresse ainsi dans le calme et la grâce de ce modeste bourg entouré d'ormes, de sapins, de peupliers dont beaucoup ont toute la mine d'arbres séculaires. Comme à Sainte-Marie, les maîtres d'œuvre ont ici travaillé hors de tout rapport avec l'évolution artistique extérieure; ils sont demeurés eux-mêmes, Cornouaillais de la Fin de la Terre,

profondément originaux, et personnels justement parce qu'ils ne cherchaient ni originalité, ni personnalité, et qu'ils étaient, qu'ils demeuraient spontanément eux-mêmes.

Et leurs frères aussi, les constructeurs de Saint-Nic, dont deux inscriptions donnent la date d'origine: au porche « L. M. Vcc. LXI » et dans l'église même « M. Le Parlat. Fa. 1566 ». Ici c'est le plein xvr<sup>e</sup> siècle breton, souligné encore par la présence au transept d'un étonnant vitrail, une des plus curieuses, plus émouvantes œuvres de la verrerie cornouaillaise, composition toute proche de celles qui étincellent aux ogives de Kergoat-en-Quéménéven, et qui, production de la grande école quimpéroise, montre ici une admirable Passion dans laquelle un douloureux Christ tourmenté est gardé par des soldats romains porteurs d'armures et de morions de reîtres ou de lansquenets.

Mais alors, ici, en Saint-Nic, une révélation. Si, quittant l'église et son calvaire, et négligeant les deux routes, celle qui descend à la grève de Pentrez et celle qui file vers Plomodiern, on dévale à travers champs un étroit sentier qui semble ne conduire qu'à un bosquet d'arbres au fond d'une petite combe, on a la surprise, franchie la cour d'une ferme, de se trouver en présence d'un bijou: la chapelle Saint-Côme et Saint-Damien. Et, vraiment, ceci est une merveille admirablement dissimulée aux vues, et comme ensevelie entre les talus, les fossés et les arbres, avec toutes les formules locales anciennes: la façade courte et triangulaire, le toit écrasé et long comme pour mieux résister aux pluies et aux vents en rapprochant l'église de terre, le clocher à flèche et balustre, puis, non loin, la fontaine sacrée. Or, dans sa solitude complète — exclusion faite des bâtiments de la ferme dont elle semble le puissant oratoire, bien plus considérable que la ferme elle-même, — la chapelle St-Côme et Saint-Damien était jadis l'objet d'un culte fervent, car on y révérait deux reliquaires. Sur le toit du premier figure cette ins-





cription: « Vn. partie de la Coro. de Notre. Signvr Vn parti de sa Roba. Vn partie de Reliques de Sain. Com. et Domien. Vn par. de Relique de Saint Piere. Vn parti de Reliques de Saint Men. Vn partie de Reliques de Maria Madelene et Vn partie de sa Roba. Item des Autres Reliques ». Sous le fond du second se lisent ces mots: « Messire Claude de Treanna Gran. Archidiacre de Qvimper et Recteur de St Nic ». En outre, dans la chapelle, une indication assez curieuse montre quelle part chacun a eue dans le lambrisage de l'édifice: « D'ici iusque à l'autre escreteau a été boisé par Alain Polésec et O H Guillosou, et estoit Recteur Mre Guill. Perfésou; d'ici iusque au premier pilier a été boisé aux frais de vénérable personne Mre Gu. Perfésou Rect. de St Nic. 1611 ».

Et ainsi trois villages, trois églises et une chapelle forment le seull de la Presqu'Ile de Crozon, finistère du Finistère.



### Crozon et son mystérieux Retable

C'est de Saint-Nic par Telgruc — autre église du xvr<sup>e</sup> siècle qui, avant la destruction d'août-septembre 1944, possédait à la porte, un curieux bénitier orné de figures d'anges — par l'agglomération de Tal-ar-Groas, et en traversant un bois de pins, essai heureux des plantations que l'on a tenté d'acclimater sur le sol de la Presqu'île aux lieux où les violences du vent le permettent, — que la route médiane atteint la capitale: Crozon.

Le cartulaire de Landévennec écrit: *Crauthon*, orthographe remontant aux v<sup>e</sup>, vr<sup>e</sup> et vir<sup>e</sup> siècles, lorsque le *Pagus civitatis* ou *Pou-Caer* voit se séparer de lui, en avancée vers l'Ouest, le comté ou royaume de Cornouaille. Plus tard, Crauthon devient *Crauzon*, orthographe que l'on trouve courante jusqu'à une époque assez basse, et qui, alors, donne l'actuel *Crozon*.

Des comtes de Cornouaille, au début du xiii<sup>e</sup> siècle, Crozon passe dans les domaines des comtes de Léon qui le conservent jusqu'en 1541, date à laquelle l'ensemble des terrains crozonnais entre dans les propriétés de la maison de Rohan. A cette date, Crozon possède des armoiries établies en 1525 et qui, modifiées par cette cession, deviennent « d'or au lion morné de sable (Léon); hors de l'écu trois macles d'or, une au-dessus et une de chaque côté

(Rohan) », armoiries unissant les armes des deux maisons, et rappelant par conséquent toute l'évolution de l'histoire de Crozon, depuis l'époque de l'organisation médiévale avec le *plou* du IX<sup>e</sup> siècle, institution à la fois civile, militaire et ecclésiastique sous l'autorité du chef de *plou* ou *mach-tiern*, jusqu'à la Révolution et au découpage cartographique en départements et cantons.

A la fin de l'Ancien Régime, la seigneurie de Crozon figure dans les domaines généraux des familles, alliées entre elles par diverses unions, des Rosmaded, des du Han, des de la Porte d'Artois, des Rousselet, des Chateau-Renault et des d'Estaing. Au nombre des droits attachés à la propriété de Crozon, figuraient de vieux usages assez curieux. — dont, en particulier celui-ci que relate Pol de Courcy. Le Seigneur de Crozon avait le droit du 1<sup>er</sup> janvier au 1<sup>er</sup> mars de choisir un séjour, à condition de l'indiquer une semaine à l'avance, et avec un cortège composé de six gentilhommes, six domestiques, six chiens braques, six lévriers et six faucons, de s'en venir chasser sur les terres de Lezuzan en Dirinon près Daoulas. Le jour de son arrivée, il devait, par les soins du seigneur de Lezuzan, être nourri, logé, chauffé « de bois sec et non fumant », lui et toute sa suite de gens et de bêtes. Le lendemain, si, au cours de sa partie de chasse, le Seigneur de Crozon rencontrait quelques gentilshommes, il avait le droit de les ramener avec lui chez son hôte le seigneur de Lezuzan en jurant à celui-ci sa foi de gentilhomme qu'il les avait rencontrés par le plus pur des hasards, sans aucun dol, ni aucune fraude : et le seigneur de Lezuzan devait accueillir et festoyer ces nouveaux venus. D'autres droits du même genre, — vieux souvenirs des redevances féodales de jadis, — étaient aux mains des Seigneurs de Crozon, qui, vers la fin du règne de Louis XV, préférèrent y renoncer en bloc, et les convertir prosaïquement en une rente annuelle de 22 écus d'or.

Depuis les grands remaniements révolutionnaires et impériaux, Crozon est devenu le chef-lieu du canton, à limites naturelles, dont le dessin géographique est

formé par la Presqu'île elle-même avec 20.309 hectares et huit communes qui réunissaient ensemble un total de 17.371 habitants au recensement de 1937 — savoir, par ordre alphabétique: Argol, Camaret-sur-Mer, Crozon, Landévennec, Lanvéoc, Roscanvel, Telgruc, Trégarvan — canton relevant de l'arrondissement de Châteaulin.

Crozon est donc bien la capitale de la Presqu'île dont son agglomération communale forte — à la même date de 1937 — de 7.015 habitants, occupe à peu près le centre géographique et où se trouve, de surcroît, le nœud croisement de toutes les routes desservant cette extrémité de la terre.

Le bourg en lui-même — ville natale de Monseigneur Joseph-Marie Graveran, directeur du Grand Séminaire de Quimper, puis curé de Saint-Louis de Brest et enfin évêque de Quimper (16 mars 1793-1<sup>er</sup> février 1855) — a subi différents remaniements matériels qui, le modernisant à de nombreux points de vue, lui ont fait perdre, depuis soixante ans, une part notable de son originalité — encore que, en diverses rues, se trouvent des maisons dont les entrées, les escaliers, les cours ont conservé le cachet architectural particulier à cette région de la Cornouaille, à la fois comme appareil constructif et comme système architectonique.

L'église, en particulier, reconstruite à peu près complètement en 1900, au-dessous d'un clocher massif qui remonte à 1866 seulement, et très mutilée par les bombardements de 1944, fait une opposition singulière avec les merveilleux édifices religieux de Sainte-Marie-du-Menez-Hom, d'Argol, de Saint-Nic, de Telgruc, et même les églises plus modestes, mais pittoresques de Trégarvan et de Landévennec, voire avec un certain nombre de petites chapelles campagnardes éparses deci-delà aux hameaux de la Presqu'île et dont certaines possèdent un cachet rude, mais tout à fait attachant.

Seulement, aussitôt que l'on a franchi le porche et que l'on est entré dans l'église, on est saisi d'un éblouisse-

ment: car cet édifice moderne recèle l'un des plus étonnants trésors de l'archéologie religieuse bretonne.

C'est, dans le bas-côté de droite, une prestigieuse apparition: le Retable des Dix Mille Martyrs, qu'accompagna jadis un beau reliquaire de vermeil sur lequel était gravée cette inscription: « Gouzien fait fayre ceste reliquaire en l'honneur de Dieu, Monsieur Saint-Pierre, avecq dix mille Martyrs et pour la paroisse de Crauzon ».

Au-dessus de l'autel, il est large ouvert, avec ses douze panneaux de fond, les douze panneaux de ses volets — six de chaque côté — le soubassement avec motif central encadré de deux panneaux, et le couronnement accosté des quatre panneaux de ses deux volets: une illumination de couleurs ardentes que, à certaines heures du jour, le soleil vient faire flamboyer dans un étincellement d'impressionnisme.

Ceci est vraiment, non seulement l'œuvre maîtresse de la Presqu'île de Crozon, mais peut-être bien l'une des œuvres capitales de toute la Bretagne. Voire une création unique dans l'ensemble des monuments religieux que l'on nomme de ce nom: « retables », orthographié parfois *rétable*, pour *reretable*, du vieux français *rere*, provenant du latin *retro*, « derrière », et « table » — sorte de construction à laquelle l'architecte appuie l'autel, et qui, le plus souvent, contenait un tableau ou sculpté ou peint: car toutes les matières possibles étaient employées dans ces aménagements, depuis les feuilles d'or des artistes de Byzance jusqu'aux panneaux de Saint-Marc de Venise, d'Abbeville, de Westminster, de Nevers, de Brou, de Reims... Que l'on ne s'étonne pas de me voir ici énumérer ces grands noms: dans sa saveur de terroir, le Retable de Crozon a le droit de prendre rang parmi ceux-là. Car c'est un chef-d'œuvre.

Et un chef-d'œuvre breton — j'y insiste.

J'irai plus loin: à mon sens, un chef-d'œuvre local.

Cornouaillais — je le crois.

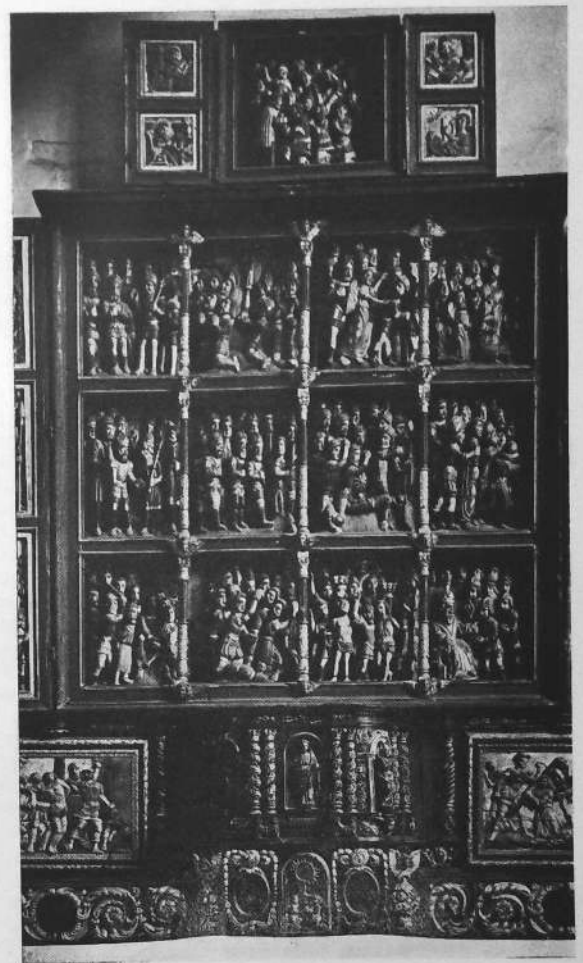
Peut-être même d'un artiste de Crozon ou de la Presqu'île.

Je sais: ce ne sont pas les propositions erronées qui ont manqué à ce sujet; et, parmi plusieurs, j'en connais deux importantes — l'une d'origine et l'autre de date. Toutes deux royalement fausses, on n'en saurait douter. La première a proposé d'attribuer à cette page de bois ciselé une origine espagnole, et de bâtir, pour cela, une manière de roman épique, en vertu duquel les soldats de Praxède, rembuchés dans leur fort de la Pointe de Roscavel, eussent installé pour leurs dévotions ce panneau apporté par eux de leur patrie; et les vainqueurs, autour du Maréchal d'Aumont, ayant saisi ce prestigieux butin, l'auraient offert à Crozon délivré. Roman tout pur, presque picaresque, et que rien n'autorise: car cet art-ci n'a rien du tout d'espagnol du xv<sup>e</sup> siècle; et il a au contraire tout de la sculpture bretonne sur bois de la fin du xv<sup>e</sup>, école de Saint-Pol-de-Léon, de Guimiliau, de Quimper et de Quimperlé. La seconde a été d'offrir comme date: 1602; et ici, je comprends encore moins. Cette façon de tailler le bois, cette manière de le colorier, n'ont rien à voir, ni de près, ni de loin, avec l'art du règne de Henri IV. Et par contre, en tout ceci se retrouvent les mains des contemporains d'Anne de Bretagne, contemporains artisanaux — car je crois qu'on a le droit d'y insister: c'est de la création d'artisan, ceci, — de la magnifique création d'artisan.

Ecartons encore une erreur, la troisième: certains ont vu là l'histoire de Saint-Maurice et de ses compagnons. Pure fantaisie.

En fait, c'est l'illustration du drame qui se joua en Arménie au II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et au cours duquel, au lendemain d'une victoire remportée par eux au bénéfice de Rome sur ce front dangereux et toujours en mouvement de l'Asie Antérieure, dix mille soldats d'une légion furent sacrifiés d'un coup pour crime de christianisme. Drame formidable qui jette sur l'Empire Romain et ses campagnes asiatiques une lueur sauvage et qu'ont fixé, dans ses traits essentiels, les relations concordantes grecques et latines résumées par M. Guérin au tome VII des Petits Bollandistes.

Hadrien, empereur, règne. L'Arménie supérieure s'est soulevée. Et les 16.000 légionnaires du corps d'occupation se trouvent assaillis par 100.000 révoltés. Devant cet assaut inattendu et furieux, les légions plient, s'affolent; on ne compte plus les désertions; on parle de reddition... Acace Garcère, tribun, groupe autour de lui 9.000 soldats qui veulent au moins essayer de lutter: un ange leur apparaît, au nom du Christ leur promet la victoire s'ils confessent la foi nouvelle — la foi persécutée. Ils acceptent, reçoivent le baptême, marchent à l'ennemi, et le défont complètement: c'est le triomphe absolu, c'est la délivrance des territoires menacés, c'est la paix reconquise. L'ange alors les conduit, ces vainqueurs, au sommet du Mont Ararat où sept esprits leur apparaissent, leur annoncent que la récompense de leur héroïsme sera l'ingratitude de l'Empereur, le martyre, la mort et la Gloire Eternelle à la droite du Christ. Bouleversés, mais heureux de cette promesse tragique, ils entrent en prières. Etonnés de cette attitude qu'ils ne comprennent pas, les généraux romains envoient des messagers: que les vainqueurs rallient le camp... Ils refusent, et, sans nourriture aucune, soutenus par les milices célestes, ils proclament leur conversion à la foi défendue. Leurs chefs, leurs camarades sauvés par eux, accourent menaçants: qu'ils abjurent — et de suite... alors, peut-être, la clémence impériale permettra-t-elle... Le tribun et ses 9.000 soldats refusent. Sur ordre de leurs officiers, les légionnaires païens se mettent à les lapider: par un miracle inouï, les pierres retournent contre les assaillants... Mais l'Empereur a ordonné: qu'on les saisisse!... Sans résistance ils se laissent désarmer, lier, flageller... Nouveau miracle, les bras des flagellants se dessèchent. A cette vue, un des généraux de l'armée impériale, Théodore, et 1.000 légionnaires touchés par la grâce, se déclarent chrétiens, rejoignent leurs camarades: voilà donc maintenant 10.000 confesseurs... L'Empereur, exaspéré, décide que, sous la bastonnade, les 10.000 passeront par une route semée de pointes de fer; ils se mettent en marche: devant eux, les Anges enlèvent les pointes et les font passer au







chant des cantiques... Alors, c'est la fin: dans une ville nommée Alexandrie (?) qui est à 500 stades de l'Ararat (?), l'Empereur fait, en sa présence, déchirer les martyrs à coups de lance, de fouets, d'épines, de crocs. Le sang ruisselle... Et, enfin, désespérant de venir à bout de cette résistance héroïque, 30.000 soldats saisissent les condamnés, plantent 10.000 croix sur le mont Ararat et y clouent leurs 10.000 compagnons, cependant que se penchant du haut des cieus entr'ouverts, les Anges viennent recueillir et emporter au ciel les âmes des martyrs...

Encore que la personnalité d'Hadrien ne semble point avoir été si féroce aux chrétiens et qu'au contraire ce grand voyageur, volontiers philosophe, paraît avoir atténué dans toute la mesure du possible les persécutions, ce serait en effet vers 128 ou 130 de notre ère que se serait déroulé ce drame affreux dont les 29 panneaux du Retable de Crozon déploient l'histoire tragique de sang, de foi et de cruauté.

Tandis qu'au sommet du Retable planent les quatre Evangélistes — Saint-Marc avec son lion, Saint-Mathieu avec son ange, Saint-Luc avec son bœuf, Saint-Jean avec son aigle — 400 personnages en fort relief pour la plupart, en presque ronde bosse pour certains, répartis par groupes de 15 à 20 par panneau, représentent au vrai la dramatique et sanglante épopée. Les proportions sont bizarres, mais la vie est débordante: tous ces étonnants personnages, casqués, cuirassés — à la mode du xvi<sup>e</sup> siècle commençant, tenue évidemment inconnue des légionnaires romains — sont tous furieusement lancés dans une action terrible. Si les cuirasses sont à la romaine avec lambrequins pareils à ceux des statues impériales, ce qui semble prouver que l'auteur — ou les auteurs, car il y a visiblement deux mains — connaissaient certains documents romains, par contre les genouillères et coudières, les morions et salades sont du xvi<sup>e</sup> siècle, ainsi que les halberdes et certains sabres courbes en façon de cimeterre. Les personnages importants ont larges robes, bonnets

pointus, manières de turbans; l'empereur tient un sceptre à fleur de lys, et porte une tiare presque papale; de plus il est coiffé à la mode capillaire du règne de Louis XII. Anachronismes sans aucune importance, et qui, bien au contraire, soulignent la magnifique sincérité, la fraîcheur naïve d'une inspiration qui est, avant tout, vivante et bouleversée. Ces païens en furie opposant leurs visages convulsés, leurs physionomies de tortionnaires enragés à la calme sérénité des chrétiens; ces gestes terribles; cet emportement d'ardeur et de vie débordante; la passion qui brûle tous ces personnages, passion bestiale du sang chez les bourreaux, passion émouvante du martyr chez les victimes; et encore la hauteur triste de l'Empereur, le ruissellement du sang, le passage aérien des anges, la brutalité sauvage des flagellants, l'élan de foi des agenouillés — toute cette trame se tisse, se mêle, se combine, se développe, avec une force de mobilité, une impression de foule ardente, une puissance d'expression, une ardeur de flamme intérieure si entières, si complètes que l'on reste là — bouleversé.

D'autant que les artistes, l'un ayant fait le panneau central et l'autre les volets, la chose paraît certaine par la différence des deux techniques — par-dessus le travail de leurs gouges et de leurs ciseaux, ont jeté tout le rutilant étincellement d'une invraisemblable gamme de couleurs. Des bleus, des verts, des rouges, tout un débordement de pourpres, d'émeraudes, d'améthystes, de rubis, d'indigos drapent ces corps habillés ou nus. Et la note étincelante des rehauts d'or souligne, accuse, vivifie cette prodigieuse évocation que l'on suit, haletant, de panneau en panneau et qui se termine, au dernier de tous, par l'effarante perspective de la forêt des dix mille croix escaladant sous les poids vivants qui les chargent, les pentes ensanglantées d'un Ararat rugueux : face à face, un rayonnant Soleil tout rond et le mince profil d'une Lune en croissant versent ensemble leurs lueurs contradictoires au-dessus des visages extatiques sur lesquels, âpre jusqu'à la dernière minute, un juge, en robe et bonnet fourré, essaie de

lire la suprême défaillance que les bourreaux sont impuissants à arracher aux dix mille victimes...

Une grande œuvre, vraiment, — une très grande œuvre...

Et que, depuis plus de quarante ans, j'étudie... Du moins pas un été ne s'est passé, sans que, profitant de l'illumination chaude des rayons solaires de septembre, je ne me sois penché sur cette extraordinaire création à laquelle j'ai voulu demander son secret.

Et peut-être ai-je enfin trouvé une explication — que voici. De même que nos calvaires bretons sont la transposition en pierre des principales scènes de ces Mystères que nos aïeux représentaient devant le porche de nos églises, le Retable de Crozon ne serait-il pas la traduction patiente, laborieuse, naïve et profondément émue d'un Mystère des Dix Mille Martyrs qui, interprété, suivant l'usage, par une troupe locale d'amateurs convaincus et enthousiastes, aurait trouvé son ou ses « portraitistes » chez un ou deux de ces tailleurs d'images, travaillant de la gouge et du couteau; dans l'élan de leur foi et l'emportement de leur émotion, ceux-ci auraient, pour l'église de chez eux, traduit et immortalisé le spectacle d'émotion au cours duquel leur cœur avait palpité et leur imagination s'était emportée... ?

Voici qui expliquerait bien des choses : et le mélange des costumes qui sent bien le théâtre populaire et spontané, et le mouvement, et la couleur, et la sincérité. Voici qui, en même temps, nous fournirait un document prestigieux sur le théâtre sacré breton au temps de la Duchesse Anne.

En vérité, en vérité, je vous le dis : le Retable de Crozon est une des plus hautes œuvres dont la Bretagne se puisse enorgueillir...

### Morgat, la Chèvre et la Ville d'Is

L'esprit et les yeux encore emplis de cette vision du Retable, un peu machinalement, et tout en songeant au grand passé de ce pays, on prend, au sortir de Crozon, une route qui descend en pente rapide et qui va vers des arbres.

Et de suite une immense vasque de verdure s'étend, toute riche, face au plein sud et qui, après les pentes nues du Menez-Hom, et les landes rêches du côté de Telgruc, semble une manière d'oasis offerte au repos des yeux.

#### Morgat.

Jadis, au milieu du siècle XIX<sup>e</sup>, Morgat formait un tout petit hameau de pêcheurs, quelques maisons logées tout au bout d'une longue grève courbe qui était la plage la plus voisine de Crozon, en contrebas. Mais cette anse possédait trois choses qui allaient changer sa destinée : un vaste creux orienté face à la tiédeur solaire, de l'eau douce descendant vers le rivage, et, dans les vallonnements convergeant vers la mer, de la terre végétale. Tout ceci encadrant, face à la Bale de Douarnenez, une grève immense au sable doux et ferme qu'une pointe dite de la Chaise, *Beg-ar-Gador*, en se recourbant, mettait à l'abri des brutalités du vent accourant du sud-ouest et des ressacs des houles déferlant du grand large. Donc un lieu d'élection —

réplique par ailleurs du site parallèle et aussi privilégié de Landévennec, de l'autre côté de la Presqu'île. Site, exposition, commodités et avantages attirèrent, après 1870, les attentions de ceux qui, au moment que se développait de tous côtés le goût de ce qu'on appelait de ce terme générique « les bains de mer », cherchaient à organiser des stations balnéaires. Et, en quelques années, la fortune de Morgat se dessina — fortune qui fut immédiatement, et continue d'être, grande et notoire.

Sans atteindre au caractère de Dinard ou de La Baule, Morgat a pris en quelques années un développement qui n'a jamais cessé d'aller croissant. Le village primitif de pêcheurs, dont les marins dépendent administrativement du quartier maritime de Camaret, tandis que les barques reproduisent la construction navale de règle à Douarnenez, n'est plus qu'une minuscule agglomération entièrement entourée par le flot sans cesse croissant des hôtels, des pensions de famille et des villas qui, d'année en année, augmentent de nombre, tandis que les plantations de toute nature, servies par la douceur du climat maritime, deviennent de véritables bois. Et ainsi, nichée au creux méridional de la Presqu'île de Crozon, à quelques pas du bourg, Morgat est devenu une véritable et charmante oasis, installée au bord des eaux de cette Baie de Douarnenez dont les tons de lapis-lazuli sont tels que d'aucuns l'ont comparée à l'éclat de la Baie de Naples, et que son peintre ordinaire Maxime Maufra en a tiré quelques-unes de ses toiles les plus vigoureusement, les plus àprement colorées.

La conque de l'anse, aux jours d'été et de grand soleil, est tantôt blonde lorsque la marée basse étale l'immense courbe d'un sable sur les flaques duquel le ciel lumineux peint d'étincelantes et mobiles aquarelles, et tantôt, à mer pleine, une nappe d'azur ourlée de la frange d'argent d'un léger brisant.

A droite, à l'extrémité d'une pointe que vêt à présent un riche manteau de pins, la pointe de Gador tend le profil d'une arche géante, souvenir d'un miracle: car cette

porte monumentale aurait été, en un soir de tempête, ouverte brusquement par Sainte-Marine devant une barque dont les pêcheurs imploraient le ciel au moment d'être broyés contre la paroi voisine de la *Cheminée du Diable*.

A gauche, le littoral, se dirigeant vers l'estuaire de l'Aber, se découpe en une suite d'anses gracieuses et de caps rocheux — falaises du Porzic et de Por-Haor, qui dominant de leurs à-pics des eaux claires aux tonalités magnifiques et dont les murailles sont taraudées de grottes. Quatre petites — nommées la *Baignoire*, le *Roméo*, les *Oiseaux*, l'*Eléphant* — accessibles à pied et par le sable. Mais surtout celles que l'on ne peut atteindre qu'en bateau, principalement le groupe des grandes excavations dites l'*Autel* et le *Foyer*, dont la profondeur de quarante mètres, la hauteur de voûtes et le mystérieux éclairage sont encore renforcés par l'extraordinaire éclat de colorations rouge pourpre et vert émeraude dues à la présence d'algues microscopiques et d'animalcules de rocher. Et ici aussi la légende s'est saisie de ces impressionnantes cavités naturelles, restes des mouvements séismiques des temps créateurs, dont l'une, sous un éclairage mystérieux et changeant suivant l'heure, et le jour, et le mois, et le temps, présente justement, semi-émergé, ce rocher dont la forme a appelé tout naturellement le nom: l'*Autel*.

Légende qui rappelle, en la transformant, la grande évocation de la Nuit des Morts dont successivement Dion Cassius, Chateaubriand, Brizeux se sont fait les conteurs bouleversés pour la région tragique de la Pointe du Raz et de la Baie des Trépassés, et qui, ici, dans l'épopée celtique générale, trouve sa version locale, — que voici.

Tous ceux qui, purs de corps et d'âme, ont le courage de se rendre, la nuit de la Toussaint, en barque au ras des grottes de Morgat, voient à minuit la mer s'entr'ouvrir. De l'abîme émergent, isolées ou par groupes, des barques lourdement chargées de nombreux équipages silencieux: ce sont tous les péris en mer dont les corps jamais ne furent retrouvés et que gardent en leurs secrets replis les profondeurs de l'Océan... Deux barques prennent la tête



de ce terrible cortège: la première porte les prêtres et religieux avec la croix processionnelle et les ornements sacrés des offices funéraires, la seconde n'est occupée que par les jeunes filles mortes noyées et qui, vêtues de blanc, cheveux épars, des guirlandes de fleurs aux mains, suivent le clergé et précèdent la redoutable procession des âmes en peine au-dessus desquelles s'allument l'étincellement des feux follets. Les barques marchent d'elles-mêmes: ni voiles, ni avirons. Elles pénètrent dans la grotte de l'Autel qui s'allume aussitôt de mille lueurs étranges. La barque des vierges accoste l'autel émergeant de l'eau immobile, et que les pâles occupantes parent pour le saint sacrifice, en l'ornant de tous les vases précieux, de tous les flambeaux, de tous les bijoux dont les flancs entr'ouverts des navires sombrés dans les profondeurs inconnues ont fourni la riche moisson. Alors, le clergé s'avance; une cloche sonne le glas; et l'Office des Morts commence, prêtres et officiants psalmodiant les paroles latines du repos éternel auxquelles la foule des trépassés répond verset après verset, cependant que au loin l'harmonie profonde des flots fait retentir en basse d'accompagnement les grandes orgues des houles lentement balancées... Puis quand le dernier *Requiem* a sonné sous la voûte, quand la dernière bénédiction des prêtres morts aux assistants morts a été donnée dans un grand geste encore élargi par l'étincellement des feux, le principal officiant se tourne vers l'entrée de la grotte devant laquelle tous ont pressenti l'approche anxieuse de vivants effarés, et d'une voix vibrante qu'amplifie et prolonge l'écho de la voûte, il prononce: « — O vous qui, appartenant encore au monde de la terre, avez eu le courage de venir assister au grand Service des Péris en Mer, priez Dieu pour le repos des âmes de ceux que l'Océan a engloutis dans ses replis et qui n'ont pour tombe que ses profondeurs...! » La voix assourdie des âmes répond d'un seul mot prononcé par mille ombres à la fois: « — Amen...! » Et immédiatement cierges et feux follets s'éteignent ensemble; la parure de l'autel s'évanouit; et les barques chargées de leurs tragiques équipages s'englou-

tissent dans les profondeurs de la mer, cependant que la nuit et le silence reprennent possession de la Grotte de l'Autel, et qu'au loin, sur la terre, les clochers, de leurs cloches ébranlées par des mains invisibles et surnaturelles, sonnent lentement le glas dont les ondes régulières vont réveiller les dormeurs jusqu'au fond des moindres ha-meaux...

Légende de la Toussaint — c'est-à-dire du mois où Morgat, station balnéaire, a perdu la population mobile que la ville de sports et de fêtes d'été hospitalise durant les journées longues et chaudes, et n'a plus, entre la plupart de ses maisons fermées, que ses habitants d'origine.

Légende de Toussaint qui fait mieux comprendre l'étonnant contraste surgissant aux yeux, lorsque, sortant par une route qui monte en direction du Sud, on passe brusquement de la végétation exubérante à la lande rase, de la plage organisée aux grèves nues, des rochers coiffés de chalets, de villas, aux rocs nus et âpres — et des élégances de Morgat aux rudesses du Cap de la Chèvre.

Pour n'avoir pas la célébrité de la Pointe du Raz, le *Beg ar C'Haor*, site sacré de l'antique Armorique, est certainement un des lieux les mieux isolés de la terre entière. Petits villages dont les maisons semblent s'écraser au ras du sol pour offrir moins de prise aux rafales accourues du Grand Ouest; maigres champs que la pioche a arrachés à la glèbe la plus dure, la plus pauvre, la plus salée d'em-bruns, et qu'entourent les protections illusoire de pauvres murtins faits de pierres sèches empilées les unes sur les autres; landes dont l'épineuse herbe rêche est si rase que des moutons entêtés n'arrivent qu'à furieux coups de dents à y trouver quelque pâture; pointes découpées en arêtes rocheuses; grèves roides sur lesquelles roule et déroule sans cesse le brisant; sentiers en casse-cou dégringolant du haut des falaises jusqu'au contre-bas semé de rocs énormes contre lesquels bat le flot de marée; et enfin, tout au bout, l'architecture bizarre de tranches de grès quarteux disposés en couches parallèles superposées auxquelles

la furie des tempêtes arrache des morceaux pour en faire le lit de cailloux et de galets sur lesquels écume et bouillonne le courant alternatif de flot et de jusant qui contourne, lime, use, râpe et bat l'extrémité dernière du sol... Chèvre... La Chèvre... Le nom vraiment fait image. Car on dirait d'une dure échine, d'un front aigu, de cornes pointues qui plongent dans la mer, en déchirent la robe, et jamais ne plient les vertèbres osseuses d'un col maigre, nerveux, solide, tendu par des muscles inlassables dans une bataille entêtée contre un éternel et fluide ennemi... La Chèvre... *Beg ar C'Haor*... qu'enveloppe le grondement furieux sortant incessamment de l'une des grottes creusées en son flanc, non loin du village de Rostudel, et, pour la tonitruance de ses échos, si bien nommée la *Grotte du Charivari*... *Beg ar C'Haor* que précèdent, un peu au large de son flanc droit, deux cailloux redoutables complétant le troupeau, les écueils Bouc et Chevreau...

Cependant que sur ce même flanc qui fait face à l'Ouest, se détache la plus extraordinaire apparition : le Château de Dinan ou Dinant — en traduction réelle « Château des Géants » — masse de grès quartzeux aux étranges découpures, aux tonalités plus étranges encore, et qui, rattachée à la terre ferme par une arche naturelle de dix mètres de large, dessine une manière de forteresse féodale démantelée dressant au-dessus de gouffres et de tourbillons, des murailles déchiquetées battues sans trêve et sans arrêt de paquets de mer rués à l'assaut dans un formidable fracas de coups, de chocs, de râles, de grondements et parmi les fusées d'écumes balayées par le vent. Apocalyptique vision qui semble un modèle créé par la Nature aux âges premiers du monde pour servir de leçon aux futurs constructeurs d'un Tonquédec, d'un Trémazan ou d'un Suscinio. Et qui mérite en effet de s'être dressée, dans l'imagination des Armoricaïns, comme la forteresse taillée par des êtres surhumains, ces Géants des légendes anciennes qui maniaient à force de poignet des pans de falaises aussi aisément que les hommes du Moyen Age

entassaient les blocs de leurs donjons. Château de Dinan qui, du sommet de ses courtines vêtues d'une toison d'herbes rases, a vu tous les drames successifs dont la Fin de la Terre, au cours de millions de siècles, a été le théâtre: la rage des Feux Souterrains en bagarre avec la colère de l'Océan Primaire pendant le grand combat originel des Eaux et de la Lave, sous le ruissellement frénétique des Pluies Diluviennes; la naissance des premiers Etres vivants aux âges suivants où le Roi de la Vie organisée était ce modeste crustacé Trilobite dont les couches profondes de la Presqu'île de Crozon présentent à tout pas les milliers de petits corps annelés tout englués dans l'épaisseur protectrice des sédiments primaires; le déroulement ensuite des cycles successifs, et au cours du Secondaire, la prodigieuse cacophonie et les luttes frénétiques des Grands Sauriens géants aux pattes monstrueuses, aux échines hérissées, Pésiosaures, Ichtyosaures, Brontosaures, Atlantosaures, Cératosaures se combattant sous le vol membraneux des oiseaux Ptérodactyles aux dents aiguës de carnassiers; l'apparition de l'Homme, les Clans Primitifs, les premières Tribus de la Pierre Eclatée, puis de la Pierre Taillée, ensuite la civilisation du Bronze et du Blé; enfin l'arrivée des Aïeux venus du lointain Orient comme l'a chanté Brizeux:

« Hu-Cadarn les guidait durant ce triste cours.  
Enfin, battus des vents, assaillis par les ours,  
Au Pays-de-la-Mer que la Langue Celtique  
Comme en ces jours lointains nomme encor l'Armorique,  
Ils plièrent leur voile; et, Bretons et Kemris,  
De ces Hommes de l'Est nous sommes tous les fils... »

Comme l'a chanté aussi Le Guyader :

« Il y a cinq mille ans, parti des bords du Gange.  
Un grand Peuple, instrument aveugle du Destin,  
S'est mis en marche, allant vers l'Occident lointain.  
Et ce Peuple sacré parle une langue étrange... »

.....  
 Il va vers l'Occident profond, plein de mystère.  
 Il marche sans compter les ans plus que les jours;  
 Sans s'effrayer du but qui recule toujours;  
 Il sait que c'est là-bas tout au bout de la Terre.  
 Il marche jusqu'au jour où l'Océan rêvé  
 Roulera sous ses pieds l'écume de son onde:  
 Alors ayant atteint les limites du Monde,  
 Il se reposera dans l'Occident trouvé... »

Château de Dinan, aux murailles toutes noires comme si elles conservaient la morsure ardente des Eruptions millénaires; Pointe de la Chèvre dont l'extrémité de base, couvrant et découvrant aux jeux des marées, laisse rouler par les brisants des cristaux de roche aux colorations mauves, jaunes ou vertes: une seule masse debout dans le fracas des tempêtes d'hiver, dans la grâce douce des printemps souriants, dans la noblesse puissante des étés triomphaux, dans le rouge éblouissement des crépuscules d'automne.

Et des pointes avancées de ce bloc géant, l'œil domine la masse dansante des eaux que les flux et les jusants, avec leurs courants alternatifs, balancent au-dessus des lieux où fut la Ville d'Is.

Is, qu'un certain usage orthographe aussi Ys.

Oui, séparée de la mondaine Morgat, ville moderne d'élégance et de charme, par la masse sauvage de Dinan et de C'Haor, la mondaine Is, ville ancienne de richesse et de plaisance, dort ici, quelque part là-dessous: et depuis la nuit d'équinoxe où les folies combinées de l'Océan déchaîné, de la Terre en transe, et du Ciel en déluge ont fait sombrer, comme un navire sabordé, la cité de Gradlon et d'Ahès-Dahut prise d'assaut par les flots sur sa digue effondrée derrière laquelle le *palus* envahi devenait en quelques heures l'immense nappe de la baie de Douarnenez.

Oui, sous cette étendue qui tantôt hurle et tantôt

chante, qui tantôt se convulse et tantôt s'assoupit, Is repose très évidemment du sommeil des périls en mer.

Is, dont la beauté, la fortune, la puissance et l'amour de la vie, et la licence aussi, furent telles que la rapidité foudroyante et l'horreur de sa disparition ne se purent expliquer, dans l'imagination des hommes, que par l'intervention prodigieuse de Satan en personne.

Et dans les nuits de rage où la tempête est reine, la furie chaotique des éléments en transe semble encore rouler sur l'aile des ouragans de Suroît les échos de l'immense éroulement, mêlant les chutes de murailles au rire frénétique du maître de l'Enfer, au cri d'agonie de Dahut saisie par les flots, et au double galop de Morvak, le Cheval-Noir-de-la-Mer, et de la haquenée blanche emportant le vieux Roi Gradlon et saint Gwennoé vers l'asile pieux de Landévennec, où le seul juste de la Cité Maudite, sauvé par ordre du Ciel, est allé terminer et sa peine, et sa vie...

Is, en bordure sous-marine de la Presqu'île de Crozon.

Is est là, quelque part, et qui sous le manteau mobile des flots, dort son suprême sommeil.

Is qui pourrait être demain la Pompeï bretonne.

Pourquoi non?

Parce que, depuis quinze cents ans, la mer maternelle et douce aux anciens chefs de la vieille Armorique, a dû ronger les pierres taillées par les maîtres d'œuvre de Gradlon? draper de ses algues et enrober de ses vases légères les pans de murs écroulés et les reliefs usés par la caresse des courants?

Objection sans valeur: des choses plus difficiles qu'une telle recherche ont été réalisées en ces temps-ci... De la carlingue d'un avion volant sous certain angle de lumière solaire, le Père Poidebard a effectué le relevé complet de l'immense *Limes Trajanus*, le Mur fortifié de Trajan en Asie Mineure, en le photographiant, mètre à mètre, avec des plaques spéciales, à travers l'épaisseur du sable du désert! gageure au premier abord ahurissante, et qui a donné un prodigieux album archéolo-

gique... Du pont d'un navire outillé dans ce but, des scaphandriers cuirassés d'une armure renforcée, sont descendus fouiller par plus de cent mètres, l'épave de l'*Egypt*, navire chargé d'or, et coulé justement pas bien loin de ces parages-ci... L'hydravion, l'appareil photographique et le scaphandre n'auraient-ils pas beau jeu, si proche de terre, à inspecter les fonds, en fait peu creux, entre Pointe de la Chèvre et Pointe du Van ?

Si bien que je ne désespère pas de voir, dans un avenir voisin, Is-la-Maudite, Is-la-Noyée, réapparaître à la lumière du jour. Et, comme au bord de la Baie de Naples, Pompé-la-Ressuscitée a rejeté le lourd manteau de cendres ployé sur elle par le Vésuve, au bord de la Baie de Douarnenez qui ressemble comme lignes au paysage campanien, Is-la-Ressuscitée pourrait bien ajouter aux beautés de la Presqu'île de Crozon, l'extraordinaire apparition de ses ruines rendues à la lumière du ciel breton...

## XIV

## Landes et plateaux, combes et villages

La curieuse figure que, entre Raz et Saint-Mathieu, dessine la Presqu'île de Crozon — « patte palmée d'oiseau marin largement étalée sur la carte » pour répéter l'image, déjà citée, qu'a employée Gustave Toudouze — n'est pas seulement caractérisée par une unité géologique parfaitement définie : elle l'est aussi par son unité de visage extérieur, et par sa vie même.

En fait, cet ensemble est bien un « pays », avec toutes les caractéristiques d'une personnalité vivante, tranchée et accentuée.

Un « pays » qui — pour parent qu'il soit avec les autres régions de la Fin de la Terre, et très parent, de la consanguinité la plus parfaite, la plus irréfutable — est cependant un « être vivant » à part. L'isolement péninsulaire ici n'est pas un vain jeu de lignes sur le terrain : c'est une marque, et profonde. Il y a, en Bretagne, le « pays crozon-nais », comme il y a le « pays guérandais » ou le « pays bigouden » ; et la Presqu'île de Crozon est une harmonie comme « le Golfe du Morbihan » en est une autre.

Une harmonie complète au sein de laquelle tout se tient pour composer, avec des teintes très tranchées et un jeu détaillé de nuances, une « personne géographique » essentiellement originale à tous points de vue.

D'abord le climat. L'isolement péninsulaire absolu, avec



entrée profonde de la mer aux deux flancs, le septentrional jusqu'à Landévennec, le méridional jusqu'au delà de la Lieue de Grève, soumet la totalité du pays à l'heureuse influence du climat maritime breton — celui-là même que l'on disait jadis commandé par le courant océanique alors appelé Gulf-Stream. Aujourd'hui la vieille théorie du fleuve d'eau chaude parti des Antilles et traversant l'Atlantique pour venir caresser la Bretagne à la mode d'un appareil thermique à longue portée, a livré place à une conception hydrologique et climatologique plus complexe dont le commandant Le Danois s'est fait le commentateur après d'innombrables et savantes observations: conception qui est, d'ailleurs, parfaitement logique en soi et de la plus grande probabilité. Mais la modification de la théorie n'a porté aucune atteinte à ce qui nous touche en la circonstance : c'est-à-dire les résultats. Que la tiédeur humide de l'extrême Bretagne soit produite par un ensemble de phénomènes généraux ou par un autre, l'important pour nous est que cette tiédeur existe — qu'elle se manifeste par le fait que la Presqu'île ignore les grandes rigueurs climatiques, même au fort de l'hiver, et que le thermomètre s'y maintient autour de moyennes sensiblement plus élevées non seulement que les températures du reste de la France, mais même que certaines de celles d'autres régions de la Bretagne aux mêmes dates.

En outre, l'arrosage fréquent de la terre par les pluies légères, bruines, crachins, et humidités apportées durant les périodes courtes ou longues où soufflent les vents de suroit chargés d'humidité, assure — en temps normal — un état de la terre arable d'autant plus favorable que la chaleur solaire aide aux germinations régulières — surtout dans les lieux abrités des violences atmosphériques.

C'est ainsi que tout repli, tout creux, toute « combe » pour employer le vieux terme, sont immédiatement le centre d'une poussée de végétation qui, en certains endroits, arrive à présenter, en pleine terre, des essences d'ordinaire réservées à des pays beaucoup plus méridionaux: tels les palmiers, les cactées, les mimosas.

Parmi ces « jardins », on doit citer au premier plan Landévennec, Morgat et, au flanc nord de la Pointe de Roscanvel, un troisième repli abrité, Quéiern ou Ker-ar-Louarn « *Pays des Renards* ». Tellement fertile en floraisons rares, ce Quéiern, que la présence un peu au large des deux îles Trébéron et des Morts — nom dû à la présence des bâtisses d'un ancien lazaret — achève de dessiner, en cette contre-falaise si bien exposée, un véritable aspect colonial en vertu duquel une des anciennes constructions militaires devenue maison privée a reçu ce nom indochinois : « La Pagode ».

En outre dans cette Presqu'île si curieusement « articulée » et vallonnée à l'extrême, chaque fois que les courbes de niveau de la carte dessinent un creux, si réduit soit-il, sous l'entraînement par les pluies, la terre végétale s'y accumule, un reliquat d'eau s'y installe, une ferme s'y loge — un hameau quelquefois — et des arbres y poussent à l'aise, jusqu'à ce que leurs têtes atteignent la ligne de faite du plateau voisin; et alors, immédiatement, la montée s'arrête sous le souffle porteur d'embruns salés, et la végétation s'étale, s'écrase de manière à demeurer à l'abri. Si plus tenace, ou plus robuste d'essence, un arbre ou un groupe d'arbres s'encourageant mutuellement et s'épaulant, essaient de se déployer sur un flanc plus exposé, tous, bientôt, prennent cette curieuse attitude de tourner le dos au vent, de tendre leurs branches à l'opposé, et d'incliner leurs troncs comme si, leurs racines s'arrachant du sol, ils s'apprétaient à tendre leurs ramures, — telles des barques leurs voiles, — et à prendre leur course au bas ris à l'image des embarcations fuyant vent arrière.

Et c'est ainsi que, entre Crozon et Roscanvel, il faut citer au hasard, Dinan et Saint-Jean, Lambezen et Rignon, Keraudren et Saint-Julien, le petit port du Fret qui sert d'escale bi ou tri-quotidienne au vapeur dont le sillage unit le port de commerce de Brest à la Presqu'île, et les groupes de hameaux des environs de Roscanvel, et ceux des alentours de Tal-ar-Groas.

Avec une mention toute spéciale pour un village très particulier : Kerloc'h, juste à mi-chemin entre Crozon et Camaret, en l'estuaire de l'étang qui, à l'issue d'un cours de 14 kilomètres creusé largement entre des croupes nues, entaille à vive section la masse des terres. Etang des plus curieux, profond — au plein des eaux, les rives lui donnent au centre 7 mètres d'eau sur 7 mètres de vase molle au fond — presque entièrement vêtu d'un manteau de roseaux à hauts panaches, et qui, franchi par la route en chaussée surhaussée entre l'étang lui-même et la grève, est un riche terroir gras et humide, tout drapé de ramures et fournissant la culture du village de Kerloc'h bien défilé des vues aux lieux mêmes où, sans doute, était planté, jadis, un poste de surveillance romain.

Entre ces « combes », des hauteurs sont coiffées uniquement de landes et d'ajoncs et que, de temps à autre, marque la silhouette d'un moulin tendant au vent ses grandes voiles de toile tannée.

Puis des champs, généralement de petite dimension — la propriété, ici, est morcelée à l'infini. Et ces champs sont de cultures très diverses: blé, seigle, orge, avoine, sarrasin, luzerne, trèfle — qui, au printemps, déploie la splendeur de son incarnat sombre — et pommes de terre; mais en quantités qui, sauf peut-être pour la dernière denrée, ne sauraient suffire à l'alimentation régulière de la région entière. Et de ces champs, divers de formes et de teintes, encadrés par ces talus bas que l'on nomme ici des « fossés », Henri Rivière, dans sa série de lithographies intitulées « Au Vent de Noroît », a donné l'impression la plus vivante, la plus exacte et en même temps la plus poétique qu'il soit possible d'imaginer.

Cultures étroitement serrées, petits jardins défilés derrière la protection de hauts murs soigneusement entretenus à l'effet d'éviter les retours de vents mortels aux fruits d'espalier; villages adroitement défilés dont les maisons tendent des dos sans fenêtres et des toits aux ardoises cimentées vers l'horizon sud-ouest, celui du fond duquel accourent les mauvais temps des « mois noirs »;

terres vallonnées à l'infini en petits monticules successifs qui semblent des têtes de houles pétrifiées; champs grim-pant le long des pentes; chemins encaissés qui tracent des circuits profonds : — voilà l'intérieur de la Presqu'île où l'on ne tourne le dos à une anse, à un cap, à une baie, à une pointe que pour aller aboutir tout droit à un autre rivage, et où il n'est pas un sommet du haut duquel, en regard circulaire, on ne voie la mer dans sept ou huit directions à la fois.

### Camaret-au-Péril-de-la-Mer

Extrémité de l'extrémité de la Terre Habitable.  
Ici finit le Royaume des Hommes.

Ici commence le Domaine Souverain des Grandes Eaux Immortelles — l'Empire Sacré de l'Océan Maître du Monde.

Au-delà plus rien de la Terre, que cette herse des cailloux mi-immergés et mi-émergeants, sommets ruinés en pics rompus des falaises disparues : dents brisées qui, dans une volonté de suprême résistance, déchirent au passage la ruée des flots de marée, tandis que quelques hommes, héros obscurs parmi les héros inconnus, preux nobles parmi les paladins sans cuirasse et sans glaive, par un acte de leur libre volonté vivent là, accrochés au pilier de chaque phare isolé en mer, et entretiennent l'étincellement des têtes de lumière dont les flammes jalonnent le chemin des navires quand les cieux, sans étoiles sous leur voûte de nuages, ne laissent plus corriger la leçon du compas et de la carte par les figures du ballet solennel des constellations.

Or, ici, à la pointe dernière du Finistère dans l'Ouest, à ce cap qui semble une proue de navire pointant vers la haute mer, il est un petit port de pêche, tapi dans un repli de la falaise, comme un nid de goëland au creux de son rocher. Et tout autour, berçant de sa voix formidable la

quotidienne et rude existence de ses habitants, roule sans interruption le grondement majestueux de l'immense Atlantique.

Là, dans l'illumination limpide des matins, comme dans la rouge apothéose des soirs, sous le ciel gris et bas des tempêtes d'hiver, comme sous la voûte étoilée des nuits d'été — sans trêve, ni repos, accourant inlassablement du fond de l'horizon, les longues houles du large battent sans cesse le pied des hautes falaises et s'écroulent à grand fracas sur le sable fin des grèves en dessinant les mobiles ornements de longues franges d'argent. Et c'est là que, comme un vigoureux nageur qui heurte au flot sa large poitrine, se termine et finit la Terre de France.

Le « sourire innombrable des flots » du poète antique : Camaret.

La « mer mystérieuse et pleine d'épouvantes » du poète moderne : Camaret.

Et célèbre autant par la sauvagerie grandiose de ses sites que par la vaillance laborieuse de ses habitants, autant par l'imposante mélancolie de ses falaises et de ses baies que par l'héroïsme de ses sauveteurs, Camaret, sans cesse enveloppé par le chant solennel de l'Atlantique, est la sentinelle d'avant-garde de la Bretagne, de la France — une manière de Porte de l'Occident en face de celui que nos aïeux avaient pris coutume de nommer l'Océan Mystérieux.

« ...La fin du monde ouverte sur de béants abîmes. Les plages de galets succèdent aux plages de sable fin, les petites anses étroites, intimes aux lieues de grève, les sables rouges aux sables blancs, les falaises de marne aux falaises granitiques, les dunes aux terrains plutoniens, aux roches escarpées surplombant la mer de 85 et 100 mètres, les pentes vertes et douces aux aiguilles de rocs noirs : c'est le Chaos, c'est l'Infini, c'est la Poésie embaumée, c'est le Rêve, c'est la Légende, c'est la hurlante Epouvante... » (Gustave Toudouze, *Péri en Mer* !)

Et c'est bien vraiment par la Légende — par un bien

curieux morceau de la Légende Dorée de Bretagne que Camaret entre dans la Vie et dans l'Histoire.

Un Saint en effet est le Découvreur et le Premier Habitant connu de Camaret.

Un Prince, pour se retirer du monde et faire pénitence, choisit ce lieu qui, alors, semble avoir été vide et désert, et dont, pleux illuminé, il fut le robinson avant d'en devenir le sanctificateur et le patron.

Il s'appelait Riok, et venait de naître dans le château du Seigneur Elorn, sire du château de la Roche-Maurice, à demi-lieue de Landerneau, sur la rivière Dour-Doun, lorsque ce pays vit s'installer un épouvantable dragon long de cinq toises, ayant taille de cheval, tête de coq, écailles de vouivre, gueule avalant une brebis d'une gorgée, et regard si empoisonné qu'un clin d'œil tuait tout homme, armé ou non : un affreux monstre en vérité. Et si méchant que le pauvre seigneur Elorn, à le vouloir combattre, sacrifia sa meilleure chevalerie, vit son peuple fondre, et perdit si bien le sens qu'il se jeta, tête la première, dans sa rivière Dour-Doun : solution du désespoir... Or ce jour-là, par fortune, rentraient de Terre Sainte deux chevaliers, Neven-terius et Derrien, qui, ayant apporté à Nantes les ordres de l'Empereur Constantin relatifs aux églises, s'en venaient à Brest chercher leurs navires afin de rentrer chez eux en Bretagne insulaire la Majeure. Ayant vu la chute du désespéré châtelain, ils vinrent à son secours, le repêchèrent, le sermonnèrent très fort, changèrent en passant le nom de la rivière Dour-Doun en *rivière d'Elorn* qu'elle a gardé depuis, et promirent au seigneur de la Roche-Maurice de le débarrasser du dragon à condition qu'il se fit chrétien et avec lui son peuple, ainsi que l'enfant Riok âgé de deux ans. Ce qu'étant convenu, les choses eurent lieu de la sorte : le chevalier Derrien marcha à pied sur le dragon, le couvrit du signe de la croix, lui passa son écharpe au col, et en donna le bout à l'enfant Riok qui, tout fier bonhomme de deux ans, traîna la bête derrière lui, chez son père d'abord, puis, avec les deux chevaliers, à Brest où s'émerveilla fort le Roi Bristok, et ensuite jusqu'à Tolente pour



la grande surprise du Prince Jugonus et de son fils Jubault. Après quoi, le petit garçon Riok mena la bête au bord de la mer, où docilement, sur l'ordre de Neventerius et Derrien, l'horrible animal se jeta dans les flots au lieu dit Poull-beunzual, en Plounéour-Trez. Alors les deux chevaliers s'embarquèrent, et le garçonnet Riok retourna chez Elorn, son père, lequel, le danger passé, s'empessa de manquer à sa parole et de demeurer païen idolâtre.

Ce que voyant, la mère de Riok et l'enfant tinrent la promesse faite, à la grande colère du Prince Elorn qui, leur ayant d'abord permis de construire une chapelle à Barget en Plounéventer, ensuite montra tant de mauvaise humeur qu'il en vint à chasser de sa présence la mère et l'enfant fort vilainement. Tous deux se retirèrent en un lieu dit Ar Forest où la bonne dame décéda juste comme son fils Riok atteignait 15 ou 16 ans. « Alors, écrit Albert Le Grand, ayant vendu tout ce dont il pouvait disposer, Riok en donna l'argent aux pauvres. Il choisit pour sa retraite un rocher dans la mer à la coste de Cornoüaille, vers l'embouchure de la Baye ou Golfe de Brest, au rivage de la paroisse de Kamelet, lieu entièrement désert et écarté, ceint de la mer de toutes parts, fors aux basses marées qu'on en peut sortir et venir en terre ferme. Il entra en cette affreuse solitude environ l'an de salut 352, et y demeura 41 ans, tout le temps que Conan Mériadek conquist et subjuga les Armoriques jusques au règne du Roi Grallon, lequel donna le gouvernement du comté de Léon à Fragan. Iceluy estant venu résider en son gouvernement, amena quant à soi son fils, Saint Gwennoù, lequel, ayant ouï parler de l'Hermitte Saint Riok, l'alla voir en sa Grotte, et l'ayant salué, aprit de luy qu'il y avoit quarante-et-un ans qu'il faisoit pénitence en ce lieu, se substantant d'herbes et petits poissons qu'il prenoit sur le sable au pied de son rocher, son origine et extraction et toutes les autres particularitez de sa vie, et que quand il montoit sur ce rocher, il estoit vestu d'une simple soutane, laquelle estant usée par longueur de temps, Dieu luy couvrist le corps d'une certaine mousse roussastre laquelle le garan-

tissoit de l'injure du temps. Saint Gwennoù ayant ouï le récit de ces merveilles, fut tout estonné et en rendist grace à Dieu; et voyant Saint Riok vieil et cassé d'austérité et de macérations, il le pria de venir avec lui en son monastère de Land-Tevenec, à quoy il s'accorda, Saint Gwennoù, l'ayant dépouillé de cette mousse, luy donna l'habit de son Ordre; et est chose bien remarquable que sa peau fust trouvée aussy blanche et nette que si elle eust toujours esté couverte de fin lin et de soye. Il vescu quelques années en ce Monastère en opinion de grande sainteté, y décéda enfin et fust ensevely par Saint Gwennoù et ses religieux, et, depuis sa mort, Dieu a fait tant de miracles à son tombeau, que Saint Budok, troisième Archevesque de Dol, Métropolitain de Bretagne Armorique, en ayant esté deüement informé, le déclara Saint, environ l'an 633. »

C'est « Noble et Discret Messire Yves le Grand, Chanoine de Saint-Paul, premier Aumosnier et Conseiller du Duc François II, Recteur de Plou-Nevanter l'an 1472 », qui a relevé et réuni toute la documentation première au moyen de laquelle Albert Le Grand dans son ouvrage « *Les Vies des Saints de la Bretagne Armorique* » pages 40-43, a, en 1634-1636, raconté l'histoire de Saint-Riok.

Reprenant et publiant à nouveau avec des notes explicatives du monumental et capital ouvrage d'Albert Le Grand, en 1901 une cinquième édition, les trois chanoines de Quimper, A.-M. Thomas, J.-M. Abgrall, le savant archéologue membre de la Commission des Monuments Historiques, et P. Peyron, indiquent ceci dans la note de la page 42: « A Saint-Riok on a substitué Saint-Rémi comme patron de Camaret, et Notre-Dame de Lorette comme patronne de Lanriec: mais, au moins, il a gardé sa chapelle de Saint-Riou; il ne faut pas confondre ce Saint-Riok avec le personnage du même nom qui figure dans la Vie de Saint-Gwennoù et qui était encore assez jeune pour avoir sa mère quand il entra comme religieux à l'abbaye de Landévenec. »

De cette annotation, figurant dans cette édition publiée par les trois chanoines avec l'imprimatur diocésain de

« François-Virgile, évêque de Quimper et de Léon, 7 février 1901 », il apparaît donc que, premier habitant notoire du site de Kamelet, c'est-à-dire Camaret, de l'an 352 à l'an 393, et placé au rang des sanctifiés en 633, Saint-Riok, fils d'Elorn et ermite, fut, de longs siècles durant, le patron du pays qui, au cours du Moyen-Age roman et ogival, était devenu la paroisse de Camaret. Et ce serait à une époque moderne, d'après les trois chanoines éditeurs de 1901, que Saint-Riok, prince de la Roche-Maurice sur rivièrre de Landerneau, et solitaire de Camaret, aurait été transformé en Saint-Remi, apôtre de Clovis, lequel, pas plus que son roi mérovingien, n'est jamais venu en Bretagne... Une assonance, par rapprochement de syllabes vaguement similaires, aurait été la cause de ce changement de personnalité, dû, vraisemblablement, à quelqu'un qui, ignorant la vie édifiante et les mérites de l'ami, de l'hôte de Saint-Gwennoùlé, et, ne connaissant pas la langue bretonne, crut, certainement de très bonne foi, que « Riok » était la traduction celtique du français « Rémi » — quiproquo qui a naturalisé l'évêque franc de Reims dans un pays dont certainement ni lui, ni son catéchumène et souverain Clovis, n'ont jamais entendu parler à aucun moment de leur existence. Et l'erreur de linguistique s'est alors perpétuée de génération en génération, comme celle qui, par un autre quiproquo parallèle, du saint Iler (saint Eloi) de Vannes, a fabriqué aussi bizarrement un inattendu Saint-Hilaire.

En fait la vie et l'existence de Saint-Riok à Camaret sont des plus aisées à reconstituer; et la description d'Albert le Grand est parfaitement claire et vérifiable sur le terrain même. Car le lieu dit « Ermitage de Saint-Riok » et composé d'une grotte et d'une source au-dessus du niveau des plus fortes marées, est situé à mi-flanc nord de la Pointe du Toulinguet avant l'extrémité dite Garrec-Hir, et est aisément accessible. Or, le texte parle d'un rocher formant île qui, de basse mer, se trouve relié à la terre ferme par une bande de sable alternativement immergée et émergée: cette description s'applique très

rigoureusement à l'isthme étroit et bas de dunes, en grande partie encore molles, pour le reste tenues par des chardons et des herbes, qui, de nos jours, unit la hauteur du sémaphore de Camaret à la masse du Toulinguet, ayant d'un côté la courbe de la grève de Pen-Hat et de l'autre l'anse à galets de Portz-Naye. Cet isthme, à cette heure, et depuis un certain nombre de siècles, est complètement asséché; les plus grosses tempêtes d'hiver lui lancent, en très grandes marées, des lames perdues, mais aucune ne le coiffe, et encore moins ne le submerge. Il n'en était pas de même au temps de Saint-Riok, contemporain de la destruction de la Ville d'Is: l'examen géologique prouve qu'au IV<sup>e</sup> siècle, l'isthme de Pen-Hat couvrait et découvrait encore, et que son exhaussement — qui n'est pas considérable — peut fort bien avoir été un des contre-coups de la secousse séismique au choc de laquelle, à quelques lieues à peine dans le sud-ouest, s'effondrait la ville de Gradlon, le souverain douloureux que Saint-Riok, peu après, allait justement retrouver chez leur ami commun Saint-Gwennoùlé au monastère de Landévennec, à tous deux hospitalier en même temps, pour les années dernières de leurs deux existences. La submersion d'Is s'accompagna inévitablement de phénomènes parallèles et contradictoires, d'émersions par plissements dont toute la région conserve les marques très apparentes. Et il est certain que le Toulinguet, à ce moment, perdit son insularité de haute mer et fut relié à la grande terre par le colmatage de sables et de dunes actuellement à l'air libre d'une manière constante après avoir été, aux basses mers, le terrain de pêche à pied de Saint-Riok qui, certainement, vit de ses yeux le phénomène se produire dans la nuit tragique où Is s'engloutit au bas des pointes de la Chèvre et du Van.

La légende et la géologie sont donc ici absolument d'accord pour présenter cette vision de Camaret et de son patron, voici seize siècles...

Vision d'autant plus intéressante et pittoresque en ces heures du dernier bouleversement finistérien, que — sauf

cette formation de l'isthme sablonneux de Pen-Hat — la construction matérielle du pays camaretois n'a certainement subi aucune autre modification de structure.

Très simple d'ailleurs, mais fort originale, cette architecture de Camaret.

Camaret dont le nom seul est, semble-t-il bien, une description.

Car, aux origines et dans les plus vieux textes, il s'orthographe de diverses manières.

*Kamered*, disent certains documents du Cartulaire de Landévennec.

*Kameled*, écrivent d'autres pièces.

*Quamereuth*, enfin, lit-on parfois.

Et les traductions étymologiques, aussi, ne sont point d'accord, les uns prétendant que le mot doit se comprendre : « confluent », et les autres affirmant qu'il faut le lire : « port courbe ».

Le plus curieux, en l'affaire, est que les deux traductions font image autant l'une que l'autre, car elles se justifient l'une comme l'autre.

« Confluent »?... Mais oui, parfaitement. Et pourtant, dira-t-on, il n'existe à Camaret ni fleuve, ni rivière, même cours d'eau unique — par conséquent pas deux, nécessité absolue pour faire un confluent... Il n'y en a pas, non; mais exactement, il n'y en a *plus*. Car il exista ici des cours d'eau, et très importants, puisque leur marque est là sur le sol, et qu'à l'empreinte laissée on peut mesurer leur force ancienne. Jadis, au temps où les deux ruisseaux de l'Aber et de Kerloc'h étaient les deux belles rivières qui jouèrent un rôle dans la submersion de la Ville d'Is, et, vraisemblablement, moururent, par dessèchement, de l'avoir joué, d'autres eaux arrivaient dans le fond de l'anse qui se dessine du Cap Trémet au Grand Gouin. Et le sol sous-marin de la baie de Camaret, fait d'un grand à-plat sédimentaire, montre par ce large dépôt que l'origine lointaine en fut un triangle d'alluvions — donc une longue suite d'apports, sables et graviers — arrachés aux

menez de l'Arrée et roulés par les eaux, puis étalés par la descente lente entre surface et fond. Restes peut-être de certains bras de l'Aulne préhistorique dont le lit millénaire se creuse encore sous l'Iroise: les ruisselets et sources qui vont de Feunteun-an-Aod, par Stang-ar-Prat, jusqu'à la gorge de Quélern, seraient ainsi les survivances amaigries des cours d'eau anciens qui, avant d'être impressionnés par le séisme équinoxial de la nuit tragique d'Is, coulaient certainement ici, en se réunissant conformément à la loi d'attraction des eaux en route vers la mer... Confluent.

« Port courbe »?... Encore mieux. Et ici le dessin est toujours aussi visible que jadis. Car les mouvements combinés du sol et de la mer ont bâti une étrange figure, une sorte de bras terminé par une paume élargie, le tout fait de galets si bien agglomérés ensemble qu'un *Sillon* en est né. Courbé en forme de lame de faucille, ce Sillon englobe dans l'arrondi de son bras protecteur une large nappe d'eau marine que cette digue naturelle, bien avant qu'on l'eût renforcée d'un mur, d'une jetée et d'un phare, protégeait contre les mauvais coups de vent et les méchants coups de mer accourus du Nord et de l'Ouest... Port courbe.

Camaret est donc à la fois le souvenir d'un « confluent » lentement effacé, et l'image d'un « port courbe » sans cesse renforcé et amélioré... La linguistique, la géologie, la géographie ensemble sont ainsi satisfaites — et la logique aussi, par supplément.

En fait, ce « port courbe » assis sur les ruines d'un « confluent » anté-historique est tout ensemble un port d'attache, un port d'escale et un port de refuge. Il l'a toujours été; il continue et il continuera de l'être.

De l'attache, il possède toutes les forces.

De l'escale, il offre toutes les qualités.

De l'abri, il présente toutes les vertus.

Forces, qualités et vertus qui sont telles que — si l'on ne se souvenait à temps combien souvent les proverbes sont contre-vérités éclatantes — on pourrait s'étonner de trouver ce dicton-ci, qui a revêtu deux formes parallèles.

La première plus expliquée :

*Dans l'anse de Camaret  
Bien fou qui y fait arrêt.*

La seconde brutalement sèche :

*Camaret,  
Fou qui s'y met.*

Contre-vérité dont, assez bizarrement au Tome IV, page 263, de ses *Mémoires relatifs à la Marine*, l'amiral Thévenard s'est fait le commentateur : « Cette Baye de Camaret, à l'entrée de la Rade de Brest, est dangereuse en hyver, le mouillage étant exposé au Nord-Ouest, fréquent et violent dans cette saison pendant laquelle les bâtiments caboteurs évitent cette relâche autant qu'ils le peuvent. »

Or, justement, les faits démentent à la fois, et le distique aux médiocres rimes sous ses deux aspects, et l'opinion péjorative de l'amiral Thévenard : car, précisément la fortune de Camaret, port naturel renforcé d'aménagements par les hommes, a été faite tout entière par la commodité en temps ordinaire et la sécurité en gros temps de son escale particulièrement bien placée sur la carte de la Fin de la Terre.

Il est en effet difficile de trouver réunies plus de qualités précieuses.

L'architecture côtière en est celle-ci : un bloc massif de falaises à pic et hautes de 60 à 90 mètres développe une véritable courtine de forteresse en vaste demi-cercle avec quatre pointes qui sont la Tavelle, Pen-Hir ou Tête-Longue, Toulinguet devant son nom aux « trous » qui la percent en grottes monumentales, et Gouin ou Couvent.

Cette monumentale construction de quartz, de grès, de quartzite dans l'épaisseur de laquelle jouent des veines rouges de trainées ferrugineuses, part de la grève de Kerloc'h, dessine entre Tavelle et Pen-Hir la grève au sable dur du Very-hac'h, détache à l'extrémité de Pen-Hir les

écueils géants *Ar Berniou Pez* ou Tas-de-Pois, creuse entre Pen-Hir et Toulinguet la large anse de Pen-Hat au sable fluide et léger avec, en avant-garde, le grand écueil Guest ou Lion du Toulinguet, déchiquette entre Toulinguet et Gouin l'anse de galets de Portz-Naye et Portz-Corven avec deux îlots en arches percées, et enfin, après le Gouin, étale, en attériage extérieur du Sillon, la grève, sable et graviers, du Corréjou. Ensemble farouche que revêt la toison d'une herbe de lande marine toute courte et toute serrée et qui, en arrière du bord de mer, s'étale en plateau supportant, outre l'alignement mégalithique bien diminué depuis la description de Fréminville au XVIII<sup>e</sup> siècle, quatre petites agglomérations inégales, Lagat-Jar ou Œil-de-Poulet, Kermeur, Kerbonn, Pen-Hir, maisons anciennes et basses, qui commandent un platin de champs de blé, de seigle, de pommes de terre, et de luzerne.

Sous la protection de ce massif bâti entre le grand large et l'anse, Camaret s'est installé en face de la courbe du Sillon — divisé en trois quartiers : le bourg qui renferme l'église et de vieilles maisons, ainsi que des jardins enveloppés de murs protecteurs; le Notic, c'est-à-dire le Quai Gustave-Toudouze, les deux rues parallèles en arrière, et, un peu au-dessus, les maisons du Lannic; enfin, à la base du Sillon, entre le *doué* et la grève, le Styvel. Trois quartiers dont la disposition générale se retrouve aussi haut que l'on puisse remonter dans l'histoire de Camaret, même au temps où la division anglaise fournie pour escorte d'honneur à Jeanne de Navarre partant afin de troquer sa couronne de duchesse douairière de Bretagne contre le diadème de reine d'Angleterre, attendait en rade la fin du gros temps de décembre 1402 pour passer la Manche en emmenant aux Iles Britanniques la veuve du Duc Jean IV et mère du Duc Jean V : épisode qui, précisément, constitue le plus ancien exemple et la plus ancienne preuve connue de la qualité d'escale présentée par la « baye de Camaret ».

A cette époque, et jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le Notic ou « Petite-Grève » se composait de deux rangées de



maisons parallèles dont plusieurs subsistent encore, en particulier celle qui porte, gravée, un cartouche carré présentant une croix accostée de ces mots *In hoc signo vinces*, et qui est une ancienne propriété de la famille Torrec de Bassemaison. Ces maisons s'échelonnent, comme âges de construction, entre 1600 et 1738, d'après les dates que l'on peut relever sur leurs façades. La première rangée, lorsqu'elle fut bâtie, était en bordure d'une grève faite de petits galets serrés sur fond de graviers épais en couches dures; et les maisons prenaient jour directement sur la mer dont la marée haute venait baigner leur pied, ce qui avait amené les constructeurs à équiper chacune de ces demeures d'un escalier de quelques marches plongeant dans le flot en manière de cale. Les barques accostaient ainsi de haute mer à la porte même de chaque patron qui pouvait remiser ses engins et appareils chez lui, d'autant que, au-dessus des portes, une ouverture rectangulaire beaucoup plus longue que haute, et encore subsistante aujourd'hui dans celles de ces maisons qui ont survécu, permettait de glisser et de maintenir en plafonnement, dans le corridor d'accès, les grands avirons et les mâtures de rechange. Les derniers de ces escaliers ont été démolis au début du xx<sup>e</sup> siècle: car ils n'avaient plus de raison d'être, depuis que la construction du grand quai commencée en 1842 avait, au lieu et place de la grève primitive, mis un haut mur de maçonnerie droite que desservent quatre cales à inclinaisons opposées, et dont le terre-plein remblayé a formé la base sur laquelle un nouveau rang de maisons a, alors, été aussitôt construit en avant des deux rangées primitives et anciennes.

Cette construction — qu'ont accompagnée celle de deux pérés, l'un reliant le quai au Styvel par le pied de la falaise Beg-ar-Gac ou Pointe des Blagueurs, l'autre rattachant le quai à la montée des Quatre-Vents avec suppression et comblement de l'étang Gour-ar-Loc'h et de son moulin à eau — modifia naturellement l'aspect du port du côté du village même. Cependant que l'équipement, par gros blocs de pierre cimentés, d'une digue insubmer-

sible terminée par un môle court et un petit phare, achevait de renforcer la protection donnée par la masse naturelle du Sillon.

Dernier travail qui ne changeait point d'ailleurs la silhouette de ce Sillon même, demeuré pareil à sa ligne ancienne, celle donnée par la gravure d'Ozanne, avec les deux monuments essentiels qui prêtent au port de Camaret son originalité personnelle: la Chapelle Notre-Dame-de-Rocamadour et le Château Vauban.

Toute simple de lignes, mais d'une architecture très purement cornouaillaise — murs épais et trapus à contreforts massifs, petites portes basses à accolades, fenêtres ogivales, énorme toit fait pour recevoir toute la ruée des grosses averses d'orage, tout le ruissellement des crachins et toute la furie des paquets de mer jaillis de l'Océan qui l'enveloppe entièrement — la Chapelle est datée d'une manière fort précise par l'inscription qui se détache en fort relief à gauche de la porte d'entrée, juste sous le clocher dont la flèche fut décapitée, le 13 juin 1694, par un boulet anglo-hollandais:

« L'an M Vc XXVII fut fondé la chapele Nre Dae roc... »

Inscription liminaire que complètent quelques autres indications graphiques plus modernes: sur deux des travées nord du chœur, ce nom et cette date: « Daniel Myttern, 1610. » Dans un autre coin, cette ligne:

M.JO.KAV.R.HE. TORREC F.1647

Ailleurs, cette autre date, toute seule: 1637. Puis, à la base de départ du clocher, ces deux lignes:

M : vo. AKAVDREN : RECTEVR

I : DANIEL CURE : 1683 Y : PALVD : F.

Indications vagues donnant seulement les noms des différents recteurs qui apportèrent corrections ou aménagements à la chapelle durant le xviii<sup>e</sup> siècle, avant la mutilation du clocher qui, à l'étude, semble bien avoir été du même type que celui, encore intact, à la petite église de Roscanvel.

L'ensemble est massif et puissant: 25 mètres de long sur 13 m. 50 de large, avec nef principale et deux bas-côtés, quatre arcades des deux côtés, deux en plein cintre au nord, celles du sud ogivales, cinq piliers de chaque côté mais sans chapiteaux; la grande fenêtre ogivale du fond est bouchée, sans doute depuis fort longtemps et par mesure de prudence à la fois contre les galets jetés par les paquets de mer de tempête, et contre l'ébranlement dangereux des verrières par la vibration des canons du Château tout proche. Malheureusement, un incendie qui éclata dans la nuit du 24 au 25 février 1910 a dévoré, avec la toiture et les poutres ornées de figures fantastiques, plusieurs statues anciennes en bois qui étaient caractéristiques, en particulier une vieille image en bois de Notre-Dame offerte, par reconnaissance, en 1828 et don d'un capitaine de Calais, Isaac Lefebvre, ainsi qu'un tableau représentant une goélette en lutte contre une mer en furie, et que, souvenir d'une journée tragique au large des côtes d'Espagne, le capitaine camaretois Emile Le Dall de Kerangalet avait, vers 1860, offert en ex-voto à la petite chapelle. En suite de cet incendie, la toiture a été entièrement refaite: un tableau du peintre Charles Cottet reproduit l'aspect de la chapelle dévastée à la veille de cette restauration. Et la toiture actuelle est toute moderne.

Naturellement le nom — inattendu en Cornouaille — de Notre-Dame-de-Rocamadour, a soulevé les discussions des érudits dont les opinions sont nettement opposées. Les uns, se basant sur la déformation linguistique qui, de Saint-Riok, a fait Saint-Rémi, pensent qu'une circonstance du même genre s'est produite ici. Pour eux le nom véritable est Roc'h-Madou, orthographe bretonne spécifiquement, qui figure sur les registres anciens, et qui se traduit par « la roche-des-biens » ou « la roche-fertile ». On lit aussi Roz-Madou, variante dont la traduction est « pente, tertre des biens ». Le chanoine Téphany, qui s'est posé la question, fait remarquer que le Sillon de galets ne se prête guère à un tel signalement — à moins qu'au lieu des « biens matériels », le parrain de l'édifice n'ait entendu

les « biens spirituels » par symbole — ce qui est possible. D'autres ont cherché, en forçant les textes, une traduction: « Roc-au-milieu-des-Eaux » — ce qui serait, en effet, beaucoup plus exact. En tout cas, les uns et les autres prétendent que l'ignorance de la langue bretonne aura conduit les auteurs de « Rocamadour » à la confusion parallèle de celle de « Riok-Rémi ».

Par contre, M. Le Guennec, ancien supérieur de Roc-Amadour, Mgr Enard, évêque de Cahors, et le chanoine Téphany pensent que la fondation de la chapelle de Camaret en 1527 correspond à la piété que, notamment en 1436 et 1451, puis, avec le pêcheur Yves Commodet, de Bréhat, en 1554, les marins bretons manifestèrent avec éclat vis-à-vis du sanctuaire célèbre du Quercy. Là, fort loin de la mer pourtant, Zachée, dit Amadour ou l'Ami, l'un des soixante-douze disciples du Christ, fuyant avec Véronique les persécutions, vint s'établir sur un roc escarpé où il installa un sanctuaire consacré à la Vierge, nommée par lui « Etoile de la Mer »: cette *Rupes Amatoris* ou Roche de l'Ami est, depuis lors, le siège d'un double culte, celui de la Vierge et celui de Saint-Amadour lui-même. Ce serait en mémoire d'un pèlerinage à Rocamadour-en-Quercy que des marins de Camaret, rentrant chez eux, auraient eu l'idée d'édifier sous le vocable de l'Etoile-de-la-Mer, la chapelle du Sillon...

Quoi qu'il en soit de ces diverses théories, il faut remarquer que les documents d'archives du xv<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècles relatifs à Camaret parlant de l'édifice, la nomment toujours « la chapelle », sans jamais lui donner aucun titre — silence qui n'est pas pour faciliter l'examen du problème...

L'autre édifice est beaucoup plus aisé à étudier. Et son histoire est claire. C'est une invention personnelle de Vauban. L'origine première est une épure cotée et en couleurs, datée de 1685, signée de la main même du Maréchal, et figurant dans l'un de ces admirables carnets de notes manuscrites et illustrés que j'ai eu, voici un demi-

siècle, la chance de découvrir dans les archives de ce qui était alors le Dépôt des Fortifications, — documents extraordinaires qui sont passés à présent à la Bibliothèque du Comité du Génie et que j'ai eu, récemment, le plaisir de présenter et de commenter à l'une des séances de l'Académie de Marine. Au cours de ses tournées sur les différens littoraux de Bretagne, Vauban, inspectant Belle-Isle, avait conçu l'idée de doter cette place d'une tour inventée par lui, et qui, dans ce premier projet, présentait une forme ronde : le dessin, rehaussé d'aquarelle, est des mieux étudiés. Cependant Vauban ne la construisit point telle quelle; et Belle-Isle n'en fut pas dotée. Mais, à la réflexion, ayant revisé, remanié son plan, le Maréchal résolut de l'exécuter à Camaret.

Dans son carnet, à la date du 9 mai 1685, Vauban écrivit : « Il y a encore deux rades hors du Goulet de Brest qui sont comme le vestibule de cette entrée : sçavoir celle de Bertheaume est parée contre tous les vents du Nord, et celle de Camaret contre tous ceux du Midy, toutes deux de très-bonne tenue; il n'y a rien à faire à celle de Bertheaume parce qu'on peut mouiller au large hors de portée du canon des terres; mais il y a un petit port marchand à un recoin de celle de Camaret où il se retire des bastimens que les corsaires viennent impunément enlever, ce qui leur arrive fort souvent en temps de guerre. C'est pourquoi il seroit nécessaire d'y faire une batterie de 4 ou 5 pièces de canon soutenue d'une tour et d'une petite closture de massonnerie pour les escarter de là et tenir cette rade nette, qui, de cette façon deviendra un refuge assuré pour bien des vaisseaux marchands que les mauvais temps contraignent le plus souvent d'y mouiller, et toujours au risque d'être pris... »

Vauban réalisa de suite son projet sous l'aspect de cette douve profonde dans laquelle, par les interstices des galets, l'eau entre librement de pleine mer, avec cette batterie semi-circulaire à larges embrasures pour grosses pièces de marine et cette tour polygonale à cinq étages

dont un sous-sol battant le fossé et un étage voûté à l'épreuve de la bombe, tandis qu'un corps de garde commande le pont-levis et qu'un four à boulets rouges dessert la batterie. Par-dessus la construction, un crépi rouge étalé sur les faces, et un toit d'ardoises coiffant le château donnent à cette tour de guerre un aspect d'une pleine originalité, et à côté des murs de granit jaunâtre de la chapelle mettent la vivacité ardente d'une note de couleur chaude dans l'éblouissement des crépuscules. Tout entièrement faite avec les matériaux même de la Presqu'île : les bois intérieurs viennent des environs immédiats, le granit des parements a été fourni par l'île Melon, et la masse entière des pierres noires qui forment le gros de la maçonnerie a été arrachée du fond même du port; Vauban entendait ainsi creuser le niveau le plus bas de manière à donner aux pêcheurs de Camaret un asile plus sûr pour leurs barques et un plan d'eau plus aisément rempli par le jeu des marées.

Ordonnée en mai 1685, commencée au printemps de 1689, la construction de la Tour de Camaret, actuellement nommée « le Château Vauban », reçut immédiatement des premiers crédits dont les carnets du Maréchal font état : 1.266 livres pour « remuement des terres », 4.360 livres pour la « massonnerie », 1.500 livres pour le « pont et la porte », 3.000 livres pour la « plate-forme », 648 livres pour la « batterie », 90 livres pour le « placage du gazon », 1.500 livres pour la « couverture et charpenterie », portes et fenêtres, — soit un premier total de 12.364 livres imputées sur les dépenses de 1691.

Mais le service d'espionnage anglo-hollandais signala l'activité de ces travaux et, dans les premiers jours de juillet 1691, trompant la vigilance déployée par Tourville au cours de son admirable *Campagne du Large*, 16 vaisseaux anglais et hollandais se présentèrent à l'improviste devant Camaret afin de venir bouleverser les chantiers. Mais heureusement, dans le port, se trouvaient mouillées trois frégates françaises commandées par le sieur de

Rélingue. Une violente canonnade s'engagea à 3 contre 16, et si magnifiquement menée par les équipages français que la division anglo-hollandaise dut plier sous le feu après avoir brûlé quelques barques de pêche, et labouré de boulets le Sillon. Victoire navale remportée dans des conditions si difficiles que le Ministre de la Marine envoya au commandant et aux équipages des trois frégates une lettre de félicitations très-chaleureuse conservée aux Archives de la Marine.

Devant cette alerte, qui justifiait ses prévisions, Vauban donna l'ordre d'activer les travaux : sur les crédits de 1692, il accorda pour la fabrication de 11 embrasures destinées à 7 pièces de canon et 2 mortiers, l'aménagement de la batterie, le retranchement, le corps de garde et le magasin à poudre, une somme de 4.082 livres, à laquelle il ajouta 4.870 livres destinées à organiser la batterie de défense du Toulinguet. Ces relevés d'entrepreneurs furent réglés le 23 avril 1694, c'est-à-dire moins de deux mois avant la bataille du 18 juin 1694. A la même date Vauban avait placé dans la Tour, non encore achevée, 1 lieutenant, 1 sergent et 25 hommes que devaient renforcer les troupes de la milice camarétoise; et il donnait pour consigne que, « dans ces temps soupçonneux », les canons devaient être chargés nuit et jour avec 2 douzaines de gargousses prêtes, et 2 canonniers de garde aux pièces ayant consigne d'arraisonner, au besoin à boulets, tous bâtiments entrant dans la baie de Camaret.

Ensemble de précautions dont l'événement démontra, peu de semaines après, la prudente efficacité, puisque le 16 juin 1694, il reçut le baptême du feu : il n'avait que 9 des 11 pièces de 48 qui devaient armer sa batterie, et le toit n'était pas posé. Il n'en fit pas moins magnifique figure dans la bataille à laquelle la rudesse, la rapidité et la précision de son tir prirent une part prépondérante. A peine l'ennemi rejeté, Vauban n'eut cesse de terminer son œuvre; et afin de souligner l'importance et la valeur de son invention, afin de justifier le coût total de son prix de

revient — 1.200.000 livres — dans une lettre personnelle à Louis XIV, le maréchal l'appela ainsi : « La tour de Camaret qui devrait être la Tour Dorée, et qui languit comme les autres ». Il eut enfin la joie de la terminer et, comme les circonstances ne lui permirent point d'en établir ailleurs d'autres exemplaires, Camaret ainsi se trouve posséder l'unique édifice conçu, combiné, pensé et organisé par Vauban, dans ce but spécial de la défense des côtes — œuvre architecturale militaire de la plus rare originalité.

Entre la chapelle et le château, Vauban en outre établit une batterie de terre qui fut armée de quatre pièces de bronze battant la rade — pièces qui étaient encore en position à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle où vers les années 1890 à 1895, n'ayant plus aucun objet vu leur modèle archaïque, elles furent récupérées par les Domaines; et le terre-plein lui-même fut rasé au cours des événements de 1914-1918 durant lesquels le Château Vauban devint centre d'un camp d'hydraviation.

Disparition regrettable, non seulement parce que cette fortification de terre et de gazon achevait la silhouette générale du Sillon, mais aussi parce qu'un souvenir se rattachait à ce terre-plein armé. D'anciens textes et, voici un demi-siècle, les souvenirs de certains vieillards répétant des récits de leurs propres parents, rapportaient que, durant la période révolutionnaire, une suite de délibérations avaient été prises par le Conseil municipal d'alors concernant le jour du Décadi substitué à l'ancien dimanche et devant être chômé, lui aussi; or cette observation avait eu pour sanction une décision particulièrement rude de l'assemblée communale : les canons du Château Vauban et de la batterie gazonnée avaient ordre de couler bas toute barque qui se serait risquée à sortir ce jour férié...

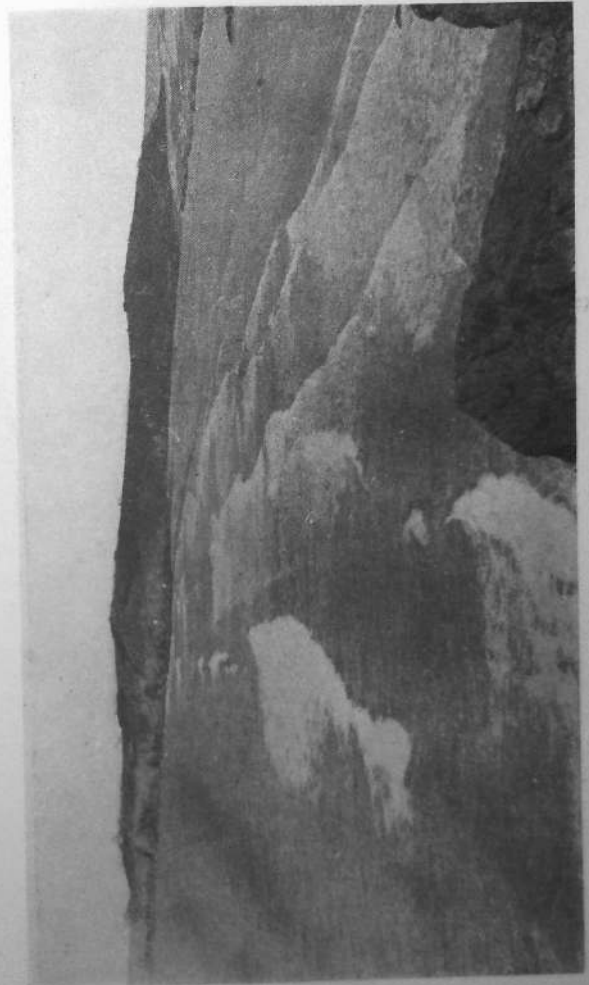
De nos jours enfin, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la maison-abri du canot de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés se trouvait au Styvel, ce qui, de basse mer, contraignait à hâler la lourde embarcation sur son chariot jusqu'à la Pointe du Sillon. Une heureuse décision de la

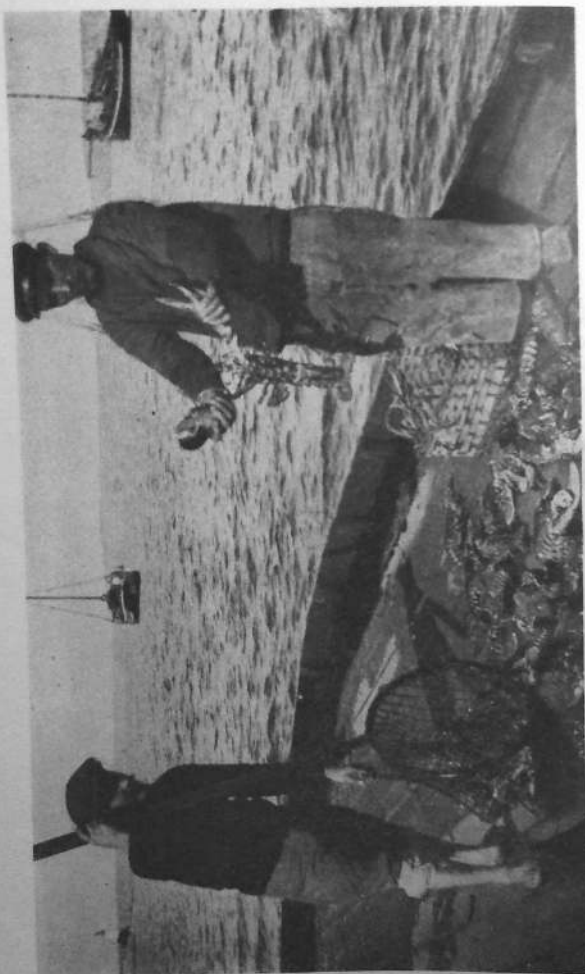


Société transporta cet abri à l'extrémité de cet épi de galets où une cale qui n'assèche jamais, sauf à de rares marées excessives, permet le lancement à n'importe quelle hauteur de flot ou de jusant.

C'est de là que, debout sur cette cale, on comprend le mieux l'organisation générale du port de Camaret. Derrière soi, on a les deux monuments des gloires anciennes et le mince pédoncule du Sillon. A main droite, le développement du port qui donne l'impression d'un précieux abri, d'un véritable « nid marin » enchâssé dans la falaise. Devant soi la rade que délimitent les lignes de la grève Stang-ar-Prat, de la Pointe de Béréneec avec son bizarre profil de sphinx accroupi, les sables de Trez-Rouz ou Maro-ar-Saozon dans lesquels, en 1850, un furieux coup de mer labourant l'épaisseur de la plage, fit surgir une importante quantité de pièces d'or et d'argent aux effigies d'Angleterre et de Hollande, trésor que dans le chavirage de leurs canots de débarquement, avalent perdu les envahisseurs vaincus le 18 juin 1694. Un peu plus loin, les profils de ces lignes de Quélern dont Vauban et, après lui, Langeron dressèrent les solides maçonneries, et la silhouette du Cap Trémet qui, par la Fraternité, va rejoindre, à la Pointe du Capucín, l'entrée du Goulet de Brest. Enfin, à main gauche, le petit phare à feu vert, la grève du Corréjou, et la protection de la masse de la Pointe du Gouin — Grand Gouin qui est falaise, Petit Gouin qui est roche sous-marine pointée en croc d'avant-garde.

L'ensemble constitue cette anse de Camaret qui, dès l'origine de la petite cité, fut escale pour les navires empêchés par le mauvais temps de se risquer à « emmancher » en doublant Saint-Mathieu et Ouessant, ou de prendre le large Atlantique en évitant les dangers de Sein, d'une part, et, d'autre part, pour les bâtiments qui, désireux d'entrer dans la Rade de Brest, se voyaient contraints d'attendre un vent favorable capable de les aider à remonter le rude courant du Goulet. Escale de toute la marine à voiles, donc, durant plusieurs siècles, et rendez-vous de tous les navires caboteurs ou long-courriers qui





venaient du Golfe de Gascogne à destination des ports de la Manche ou qui descendaient du Pas-de-Calais vers La Rochelle, Bordeaux ou Lisbonne. Escale si importante que, pour parer à toute éventualité, et malgré l'excellence de la tenue d'un fond dur de sable et gravier où les ancrés mordaient à pleine patte, une chaîne traversière a été établie qui, mouillée à crapauds massifs et soutenue par des coffres d'allège, en cas de dérapage, croche les griffes des grappins et retient au passage les bâtiments qui courent risque de dériver. Cette chaîne a rendu, depuis qu'elle existe, de nombreux et précieux services, et plus d'un équipage lui doit son salut.

Le développement de la navigation mécanique — vapeur hier, moteur aujourd'hui — a naturellement réduit à néant, ou à peu près, une « échelle » qui était basée justement sur l'inconstance de la navigation à voiles. Et Camaret, à ce point de vue, a perdu de son importance.

Mais cet excellent port en a regagné une bien plus considérable grâce à l'énergie et à l'adresse maritime de ses habitants: car, de port d'escale abandonné par les vapeurs, Camaret est devenu tout simplement le premier port langoustier de France.

La chose s'est faite d'une manière curieuse et plus qu'émouvante.

Durant le XIX<sup>e</sup> siècle, les Camaretois s'étaient adonnés, avant tout, à la pêche sardinière, comme leurs voisins de Douarnenez et de Concarneau. De bonnes petites barques, très solides et très alertes, à deux mâts droits parallèles — silhouette différente de celle des douarnenistes aux ailes inégales et aux arrières taillés en biseau — partaient au petit matin, gagnaient les lieux de pêche proches de l'Iroise, de la baie de Dinan, amorçaient à la rogue de Norvège, maillaient, puis, aussitôt, s'en revenaient au port ramenant leurs équipes qu'attendaient au logis les femmes, heureuses de se voir, soir tombant, aider par leurs maris et leurs fils dans la coupe du blé et l'arrachage des pommes de terre, productions des petits champs

familiaux souvent très morcelés en courts lopins de terre. Car une propriété, parfois presque aussi divisée qu'elle l'est à l'Ile de Sein, était alors une des caractéristiques de l'état social du Camaret d'alors, pays très isolé, même du reste de la Presqu'île de Crozon, et occupé par un nombre relativement restreint de familles dont les noms se retrouvent de génération en génération depuis le *xv*<sup>e</sup> siècle — époque à laquelle remontait la collection des registres paroissiaux ou communaux. Une multiplicité enchevêtrée de parentés allant à l'extrême limite possible des cousinages, était résultée de cet état de choses et aussi la nécessité d'aider à la différenciation entre les porteurs des mêmes patronymes, en utilisant abondamment le système des surnoms ajoutés aux noms et prénoms identiques. Parmi ces sardiniers-cultivateurs, des Cornec, Belbéoc'h, Ferrec, Taniou, Daniel, Kéraudren, Mignon, Lascennet, Boënnec, Bozennec, Callec, Raguénès, Le Fur, Barbu, Morvan, Sévellec, Raoul, Provost, Le Hir, Lautrou, Tephany, Salaun, Corcuff, se retrouvaient à ce moment les noms les plus fréquemment représentés parmi les patrons-pêcheurs, aussi bien que sur les pièces d'état civil et les documents ecclésiastiques.

Parmi ces bateaux, quelques-uns — un peu plus forts comme tonnage — se risquaient plus au large et plus longtemps, allant jusqu'aux Pierres-Noires, autour d'Ar-Men et de Sein, pêcher la raie, la langouste, le congre. Tandis que, de tonnage plus important, et pontés, gréés en dundees, en goélettes, trois ou quatre grands voiliers se rendaient jusqu'aux côtes espagnoles et portugaises, non pas pêcher, mais acheter et rapporter dans leurs cales, organisées en viviers à passage d'eau marine permanente, d'importantes cargaisons de crustacés pour le compte de deux ou trois mareyeurs.

Les installations à terre comprenaient trois usines à sardines qui, dans leurs ateliers, traitaient par besognes quotidiennes la pêche des bateaux de Camaret, accrue de contingents apportés par des bateaux de Douarnenez qui, venus dans les eaux de l'Iroise, estimaient plus prudent,

pour la qualité de leurs poissons, de toucher terre de suite à Camaret plutôt que de couvrir le long trajet devant les ramener à Douarnenez. Pour les crustacés, quelques viviers flottants mouillés à l'entrée du port sous la falaise Feunteun-an-Aod servaient à recueillir, hospitaliser et conserver vivants pendant toute la durée nécessaire, homards, langoustes et crabes tourteaux, jusqu'à leur expédition par paniers soit sur les marchés bretons, soit jusqu'aux Halles de Paris.

Ce fut alors que, au cours des années 1898-1902, cette vie paisible et laborieuse, un peu retirée sur soi-même, de la population camaretoise, se vit cruellement atteinte et bouleversée profondément par la « crise sardinière » qui désola, plusieurs années durant, le littoral occidental de la Bretagne.

Pour des motifs que ni les océanographes, ni les zoologistes ne parvinrent à déterminer et au sujet desquels, encore aujourd'hui, les spécialistes ne sont point d'accord, les bancs de sardines dont les migrations régulières étaient aussi normales que l'évolution des marées et la ronde des saisons, disparurent ou à peu près. Et une atroce vague de misère s'abattit sur les populations maritimes du Finistère dont la pêche à la sardine était la ressource essentielle, et pour certains ports cornouaillais, unique. A Camaret, ce furent plusieurs années tragiques.

Alors, un des plus hardis parmi les jeunes patrons-pêcheurs, ayant appris, par hasard, que, sur les côtes anglaises, pullulaient les crustacés sans que les pêcheurs locaux attachassent aucun prix à leur capture, imagina de mener une course d'exploration vers ces parages d'outre-Manche. Et un soir qu'à bord de son petit bateau creux portant — véritable prédestination — ce nom: *L'Aventurier*, il relevait des casiers en vue des Pierres-Noires, Pierre Le Douguet entreprit de convaincre son équipage — ce qui ne fut ni long, ni difficile. A l'idée qu'un nouveau champ pouvait s'offrir à leur activité, les hommes de *L'Aventurier* se trouvèrent immédiatement prêts à y courir, et de suite, sans attendre davantage. Comme l'un

d'eux, par simple curiosité d'ailleurs, demandait à son patron s'il savait exactement où se trouvaient ces lieux de pêche prolifiques, Pierre Le Douguet se borna à tendre le bras en direction du nord, et à répondre simplement : « Quelque part, par là... »

Sur quoi, dans le crépuscule venant, et ses voiles offertes au vent de l'Atlantique, *L'Aventurier* piqua droit devant lui...

La barque camaretoise n'avait à son bord ni cartes, ni compas, ni feux de position, ni aucun moyen de repère. Pour provisions un peu de pain, de beurre et d'eau. Elle faisait route au nord, coupant juste par le travers cette entrée de la Manche qui, étendue entre Ouessant et le Cap Lizard, est une des « rues d'eau » les plus passagères du monde, franchie dans les deux sens et à toute allure par tout ce que les marines du globe entier possèdent de plus rapide comme paquebots transatlantiques et de plus puissant comme cargos, pétroliers, longs-courriers — tous navires pressés qui foncent droit devant eux, de nuit aussi bien que de jour. Normalement, outre les dangers de la Manche elle-même, de ses courants, de ses houles et de son humeur, *L'Aventurier* de Camaret avait mille chances contre une d'être broyé au passage par le choc d'une étrave, sans que les matelots de l'abordeur eussent même l'impression d'un heurt avec une si faible embarcation... Et, pourtant, servis par un bonheur magnifique, les Camaretois passèrent, et, après deux nuits et deux jours, s'en vinrent donner du nez contre un groupe d'îles, les Sorlingues, anciennes Cassitérides des Carthaginois d'il y a 2.500 ans. Et sans plus s'étonner, s'étant par ailleurs expliqués en langue gaélique avec les insulaires, ils entreprirent de pêcher : ce qu'ils firent avec tant d'adresse qu'au bout de quelques jours, leur cale pleine de magnifiques crustacés, ils songèrent à revenir... Retour qui, par la traversée inverse, tout aussi périlleuse, ramena Pierre Le Douguet, ses matelots et *L'Aventurier* intacts et joyeux à Camaret... Le mot splendide de Michelet sur les marins bretons trouvait une fois de plus sa parfaite justification : « Ces

gens-là font tous les jours des choses plus hardies que Christophe Colomb... »

Détail pittoresque : nos hardis gars, trop pris par leur aventure et par leur pêche miraculeuse, n'avaient oublié qu'une chose : prévenir leurs familles. Si bien que, leur absence se prolongeant au delà de la coutume, tout Camaret les avait crus péris en mer, et les pleurait depuis plusieurs jours, lorsque, soudain, on les vit reparaitre tranquilles et radieux... Le commissaire de l'Inscription maritime d'alors, M. Potigny, saisit toute la portée de l'aventure, et aussitôt voyant dix patrons-pêcheurs prêts à suivre l'exemple de Pierre Le Douguet, s'interposa pour doter ses administrés d'un minimum d'objets de sécurité et d'un minimum d'instructions pratiques. Il fut suivi d'un tel élan que tout Camaret, en quelques mois, se vit transformé ; un matériel nouveau fut créé : solides côtes à coque perforée en vivier, à mâts à pible, à coupe spéciale, et parfois dundees plus forts encore, avec tout un équipement de casiers et d'orins, de cartes, repères et feux, de ceintures de sauvetage, et appareils de navigation hauturière.

Si bien qu'en quelques années, Camaret devenait le port d'attache de 350 à 400 forts bateaux langoustiers à qui les Sorlingues ne suffisaient plus, qui se répandaient sur les côtes d'Angleterre même et d'Irlande, voire descendaient jusqu'aux eaux marocaines. Flotte hauturière qui prend le large pour des minima de trois, six, huit semaines quelquefois, et revient au port chargée de crustacés pour l'hospitalisation desquels il a fallu augmenter le nombre des viviers au ventre de quoi passent à présent, par an, six, sept, huit millions de crustacés. Véritable et solide fortune pour le petit port de la Presqu'île de Crozon — et en même temps, pour le commerce maritime français tout entier un magnifique appui.

Il n'en a pas moins fallu des démarches sans nombre pour que, trente ans après que Pierre Le Douguet eût, avec une audace de conquistador à la mode des grands découvreurs, transformé l'industrie de son pays et brisé par



son initiative la crise la plus grave de son histoire, on parvint à faire donner au patron-pêcheur le plus hardi de son port, la croix de la Légion d'honneur que l'amiral Guépratte vint lui-même épingler sur la vareuse de l'ancien capitaine de *L'Aventurier* le très-bien nommé...

Cette transformation bien vite commanda impérieusement une exigence: celle de l'aménagement du port de Camaret devenu trop petit et surtout trop peu creux pour abriter, en mauvais temps, la flotte dont il est maintenant l'attache. En effet, n'ayant jamais été recreusé depuis l'achèvement du grand quai en 1864, le fond du port s'est si bien envasé à la longue que le quai lui-même ne donne plus la profondeur d'eau qu'il présentait à l'origine: l'accostage de mi-marée en devient difficile, et de basse mer impossible. En outre, l'hiver, quand les bateaux désarmés se rangent côte à côte en rangs serrés le long et à l'intérieur du Sillon protecteur, les manœuvres sont absolument périlleuses. Durant des années, les réclamations se sont élevées, de plus en plus pressantes. Et, après un premier curage, d'ailleurs peu important et qui n'a pas donné les résultats escomptés, un plan plus complet, avec nouvelle digue en eau profonde, a été mis sur pied — malheureusement arrêté par les circonstances, et devant être repris avec divers aménagements nouveaux dont l'expérience a prouvé l'absolue nécessité.

Car l'accroissement à la fois du tonnage des bateaux langoustiers et de leur nombre, exige que toute la question de la sécurité du port et de la commodité des accostages soit revue — encore beaucoup mieux qu'au temps jadis des escales des voiliers long-courriers, caboteurs et borneurs. En effet, si le port est sûr, si le mouillage de rade est bon, il n'est cependant pas rare que de gros coups de mauvais temps rendent la situation très difficile dans cette région aux courants de foudre, aux écueils terribles.

Et la magnifique histoire des canots de sauvetage de Camaret est là pour en donner des dizaines d'exemples éclatants. Des canots au pluriel — car la station de

Camaret, à cette heure, a « usé » depuis 1876, date de sa fondation, quatre canots de sauvetage à rames, l'*Edouard-Hollandre*, le *Comte-et-Comtesse-du-Dognon*, le *Saint-François*, l'*Amiral-Rivet*, et possède à cette heure, grâce à la générosité d'une donatrice, Mlle de Lareinty-Tholozan, un des meilleurs canots à moteurs de la Société Centrale de Sauvetage, le *Tai*. Trois patrons se sont succédé à la barre de ces embarcations: Pierre Mel-lard, chevalier de la Légion d'honneur pour toute une suite de sauvetages intrépides, Jules Le Jolly, plusieurs fois décoré de médailles de sauvetage, René Morvan, chevalier de la Légion d'honneur pour toute une série de sauvetages dans les conditions les plus difficiles. Et le patron actuel Bernard Le Mell suit les traces émouvantes de ses trois prédécesseurs, dont le tableau d'honneur installé dans la maison-abri du Sillon donne, avec la sobriété émouvante d'une simple liste de noms de bateaux et de dates de sorties, l'émouvant palmarès sans cesse allongé d'année en année.

Ainsi, toute la suite de ces grandes heures et de ces grands jours de Camaret depuis près de dix siècles, justifie le projet d'armoiries que, se basant sur une étude des divers blasons finistériens, l'archiviste cornouaillais Le Men a proposées pour le port le plus occidental de la Presqu'île de Crozon, et dont la composition, à la vérité adroite, résumerait et symboliserait fort bien la longue histoire:

« Teinte neutre. Une barque à voiles déployées d'hermines accompagnée de deux étoiles en chef et d'une tour en pointe. »

Proposition qui aurait l'avantage d'unir en ces armes très claires toutes les caractéristiques essentielles du Camaret d'hier et du Camaret d'aujourd'hui.





XVI

### Figures et souvenirs au pays de Camaret

Si isolé et séparé du monde que la Nature l'ait placé à l'extrémité de la terre bretonne, et seulement rattaché à l'arrière-pays par la masse du Yed en Menez-Hom, Camaret, tout enveloppé du chant tantôt grave et tantôt doux, parfois grondant et parfois apaisé de l'immense Atlantique, n'en présente pas moins un certain nombre de souvenirs précis, et les visages plus ou moins nets de ceux qui, au cours des siècles, aimèrent et illustrèrent ce puissant coin de rocs enfoncé dans le flanc de l'immense Océan.

L'une des premières mentions certaines qui puissent être trouvées de la vie camaretoise ancienne, semble bien l'indication fournie par un bref d'indulgence du Pape Grégoire XI conservé aux archives vaticanes et qui parle de ce prieuré comme relevant de l'abbaye Notre-Dame-de-Daoulas, chanoines réguliers de Saint-Augustin, fondée en 1173, bref contenant cette phrase : « Intra limites parochialis ecclesie de Melenaco, Coripitensis diocesis ».

S'embarquant à Camaret — « eundo usque ad portum vulgariter nuncupatum Quamereuth-Crauzon » — le 13 janvier 1403, sur cette flotte anglaise qui l'était venue chercher — « in eodem portu eam a multis diebus expectantem » — pour la conduire vers un nouvel époux, Jeanne

de Navarre, fille de Charles le Mauvais et Duchesse douairière de Bretagne, abandonnant les hermines de feu son premier mari, Jean IV, pour aller prendre les léopards du second, roi d'Angleterre — ne fut qu'une passante foulant un moment le sol du petit port d'escale, sa dernière station sur la terre bretonne dont elle perdait la nationalité pour aller outre-Manche chercher une nouvelle couronne.

Maintenant une question : qui peut être ce « Guillaume de Camarech, maistre d'hostel du Duc de Bretagne » que cite Dom Morice, Preuves, 11746, d'après un compte du 24 décembre 1404, établi par le comte Robert Sorin, trésorier et receveur général? S'agit-il réellement, par déformation orthographique, d'une personne portant le titre de Camaret, orthographié Camarech... ?

Alors, nous passons au XVI<sup>e</sup> siècle. A ce moment, grâce aux recherches du chanoine Téphaney, nous sommes en possession d'une liste précieuse : celle des « prieurs » de l'église de Camaret de 1506 à 1582, parmi lesquels se trouvent Frère Yves Normant, nommé le 30 juin 1506, c'est-à-dire sous le règne de la Duchesse Anne, Frère François Le Dednier le 21 octobre 1512, tous deux sur présentation de l'Abbé de Daoulas. Le chanoine Peyron, d'autre part, a publié la nomination le 7 août 1557 de Frère Nicolas Jean comme prieur de Camaret et la résignation qu'il fit de ce poste le 16 juin 1582.

Un peu plus tard, 1589, nous voyons errer dans les rues du Camaret d'alors, le chanoine Jean Moreau, témoin oculaire et historiographe pittoresque de l'attaque sanglante et victorieuse menée par le Maréchal d'Aumont contre le fort espagnol de Roscanvel.

Puis les renseignements deviennent plus abondants au début du XVII<sup>e</sup> siècle : natif de Camaret même et Doyen du Chapitre de la Cathédrale de Quimper, le chanoine Joseph Téphaney a eu, en 1902, l'heureuse fortune de dépouiller un certain nombre de registres paroissiaux, principalement celui des actes de baptême du 23 janvier 1625

au 26 novembre 1649. De ce relevé, il ressort que, au cours de cette période, à une date indéterminée, le prieuré de Camaret devint simple cure : François Cornec, son titulaire, sur les actes de baptême où Daniel Myttern, son vicaire, signe comme officiant, met avec son nom tantôt le titre de « *prior* » et tantôt celui de « *rector* », lorsqu'il est parrain, ce qui lui arrive souvent. « Curé » qui est le titre de Daniel Myttern serait alors le synonyme de « *vicarius* » vicaire. Jusqu'en 1633, tous ces actes sont rédigés en latin; François Cornec y prend le titre de « *prior parochia* », ce qui indique la dualité : à la fois *prieuré* et *paroisse*, donc période intermédiaire et de transition. A partir du 18 juillet 1633, le français remplace le latin, et François Cornec devient « *honorabile et discret messire* »; il signe pour la dernière fois le 1<sup>er</sup> septembre 1639. Et le 23 janvier 1640, on lit sur un acte de baptême la signature, comme Recteur de Camaret, de Joseph Keraudren qui demeura en ce poste jusqu'au mois de novembre 1640. Ces trois noms : Myttern, Cornec et Keraudren sont ceux qui se voient gravés en divers endroits de la chapelle Notre-Dame de Roch Amadour sur le Sillon.

Ces mêmes registres paroissiaux, aux listes des parrains et marraines, donnent un nombre important de noms et de titres, tous relatifs aux petites seigneuries éparses dans la presqu'île; parmi ces titres, il en est un curieux : « *domina temporalis* », dame temporelle, qui est porté par plusieurs des marraines ici énumérées. Nous trouvons ainsi : en mars 1633, « Noble Damoiselle Claude de Goulaine, Dame de Poulmic »; le 18 juillet 1633, Jean Kerdreux « seigneur de Trézignon » et sa « commaire » Marie Daniélou; en juillet 1633 « noble Jean Rolland, seigneur de Kermaal » et sa « commaire » Marie T... « dame temporelle de Rosancoat et de Lanillien »; en 1634, encore Jean Rolland devenu « sieur de Keroualaire » ou Kerivoalaire; en 1636, « Du Menez, sieur de Coatglas » parrain avec pour marraine « haute et puissante Dame Claude de Goulaine, dame temporelle de Poulmic »; en janvier 1639, « Damoiselle Louis Henry, dame temporelle de Launay-Le-Bourchis »;



7 mars 1645, « sieur de Tréfléz, noble homme » avec Marie Torrec, marraine; 23 avril 1645, Anne de Guéruen, Dame de Labouézer; 26 août 1645; « Damoiselle Françoise Marion, dame temporelle de Keronthenan », manoir entre Lanvéoc et Crozon; janvier 1648, « nobles gens, Jean Roland et Claude de Mareille, Sieur et Dame de Keramoal ». Une incidente, nommant le 23 avril 1645 un certain Mitter, prénommé François, prêtre, rapprochée de *Croas Mittern*, croix située auprès de ce qui reste du manoir de Labouézer, près Ranvédan, achève de situer un de ces domaines. Toutes indications qui, comparées avec les cadastres et avec les énumérations de la garde-côte, montrent, autour du Camaret de Louis XIII, tout un peuplement de petites seigneuries locales, un pullulement de manoirs dont, de divers côtés, les restes subsistent encore.

Durant ces dernières années du xvii<sup>e</sup> siècle, Camaret reçoit, en août 1691, la visite de l'Intendant de Marine Desclouzeaux venu voir sortir du Goulet de Brest la grande escadre de l'amiral de Tourville, et de 1686 à 1696 les nombreux passages ou séjours du maréchal de Vauban.

Le 23 décembre 1697 est une date importante dans l'histoire de Camaret : ce jour-là — peut-être en remerciement et considération de leur conduite dans la bataille donnée et gagnée trois ans auparavant, le 18 juin 1694 — le maréchal de Chateaurenault obtint du Parlement de Bretagne que les habitants de Camaret se vissent désormais exempter totalement de « contribuer aux fouages, tailles et autres subsides qui se levoient dans les autres paroisses de la Province de Bretagne ». Puis plusieurs années passèrent, et le 28 octobre 1720, l'Intendant de Bretagne émit soudain la prétention de réclamer aux Camaretois tout un arriéré d'impositions pour les années 1709 à 1717. Aussitôt alerté, le Conseil de Paroisse fit vigoureusement tête à la prétention; et la bagarre devint si chaude qu'elle dura de 1720 à 1723, date à laquelle l'assemblée chargea son syndic d'aller trouver M. de Chateaurenault lequel, pour alors, se trouvait justement résider dans sa terre de Poulmic, en Crozon, et de lui présenter l'arrêt

parlementaire de 1697. Il semble bien que les Camaretois obtinrent gain de cause, car on ne trouve plus trace des prétentions fiscales de M. l'Intendant de Bretagne à partir de cette date.

Une nouvelle occasion de protestation fut, peu après, donnée au Conseil de Paroisse par une autre exigence de ce même Intendant, lequel en mai 1732, imagina de réquisitionner les bateaux de pêche afin de les contraindre à transporter les cailloux destinés au réempierrage des routes et chemins. Le Recteur de Camaret, M. Gallou, ayant donné lecture de cet ordre au prône, réunit le Conseil qui, par l'organe autorisé du « fabricant » et « procureur terrien » Jean Bozennec, émit l'avis que Bozennec lui-même portât réponse au subdélégué de l'Intendant, résidant au Faou. A savoir que les bateaux de pêche à la sardine, de la jauge moyenne de 2 tonneaux, ne sont pas faits pour transporter des cailloux; que d'ailleurs, tirés au sec de novembre à fin juillet, date de la reprise de la pêche, ils ne sont pas en état de naviguer; qu'en suite de quoi leurs marins habituels sont, pour le moment embarqués soit sur les vaisseaux et gabarres du Roi, soit sur les bâtiments marchands, en attendant de revenir à leurs barques; et que, même lorsqu'ils sont à Camaret, leur nombre est insuffisant pour armer la flottille locale et qu'il faut compléter leurs effectifs avec des matelots de Crozon, de Roscanvel, de Molène : pour tous ces motifs, il est impossible de donner suite à la réquisition de Monseigneur l'Intendant — lequel semble avoir dû, ici encore, renoncer à ses projets.

A ce moment, Bourg, Notic et Styvel, ainsi que les fermes et manoirs d'alentour, sont desservis par une église dont nous ne savons que peu de choses; elle devait être ogivale, et assez ancienne, puisque, au début du xviii<sup>e</sup> siècle, elle menaçait ruine au point que le 29 juillet 1713, on projeta de l'abattre et de la remplacer par un édifice moderne. Les choses allèrent d'ailleurs lentement; il fallut demander à Monseigneur de Quimper le droit de prendre

1.000 à 1.200 francs sur les revenus de la chapelle de Roc'h Amadour, et faire appel aux générosités des habitants. Ceci d'accord avec le seigneur de Camaret : car le 17 décembre 1730, il est décidé d'avancer et d'élargir le cimetière qui entoure l'église en empiétant, avec permission préalable, sur une « issue » qui « est du fief de Monseigneur le comte de Chateaurenault ». La construction commencée, ce n'est qu'en 1741, par deux délibérations des 30 juillet et 30 août que le Conseil de Fabrique se résout à abattre l'ancienne église, fort révéérée, et après avoir fait dresser par deux notaires « procès-verbal des armoiries qui sont dans les vitres et des bancs et tombeaux qui sont dans l'église », en particulier la tombe du recteur Alain Le Guillou, démissionnaire le 1<sup>er</sup> janvier 1713 et inhumé au milieu du chœur le 1<sup>er</sup> avril suivant — toutes reliques d'art qui ont actuellement disparu complètement, ce qui est fort regrettable à tous points de vue. L'église neuve eut sa première pierre posée le 3 juillet 1738 par le recteur Alain Le Guillou, et la seconde le 14 juillet par le curé-vicaire Joseph Le Mignon, la troisième et la quatrième par deux paroissiens de qualité, Bernard Le Beulin et « maistre » Charles Souben. Et, après achèvement, la bénédiction eut lieu le 29 juillet 1742 par « vénérable et discret messire René Lozac'h, docteur en Sorbonne, supérieur des missions, vicaire général de Cornouaille et recteur de Crauzon, assisté par messire François Lelias, recteur de Camaret, qui a chanté la première messe, et par Messire Yves Lastennet, curé » (c'est-à-dire vicaire).

C'est l'église qui a duré jusqu'à la période 1925-1930, époque à laquelle une troisième construction, — l'église actuelle, — fut entreprise par le chanoine Boëzennec.

Les familles de Mme Claude de Goulaine, dame héritière de Poulmic qui, par mariage, fit passer ce fief à Jehan du Ham, président au Parlement de Bretagne, puis de Mme de la Porte, dame de Poulmic et de Crozon, qui le transporta dans la maison du marquis de Châteaurenault, semblent avoir exercé sur toute la Presqu'île des

droits dont fournit la preuve l'installation, par délibération du 26 août 1742, de deux bancs dans l'église, pour deux bienfaiteurs, avec cette clause restrictive : « Sous le bon plaisir de Mme la Comtesse de Châteaurenault », belle-fille du marquis. Enfin, dernier détail, héritière des droits sur Poulmic, Crozon et Camaret, Marie-Sophie Rousselet de Châteaurenault les porta par mariage à Jean-Baptiste-Charles comte d'Estaing et vice-amiral, qui devait périr sur l'échafaud en 1793.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'église de Camaret et la chapelle de Roc'h Amadour possédaient fabriques, fondations et budgets séparés. A la chapelle exista de 1770 à 1789 une « confrérie de marins », desservie par un clergé à qui elle payait 24 livres pour desserte, confrérie en faveur de qui, de 1782 à 1788, l'évêque de Quimper renonça, chaque année, à son droit de visite, d'ailleurs en échange d'une somme de 30 sols, indiquée par les comptes de 1788. Un acte du 18 septembre 1787 prouve qu'à cette date le recteur Marchand et le curé ou vicaire Troniou demeuraient « au presbytère sur le port du Notic de la paroisse de Camaret ».

Le 3 janvier 1740, les « délibérateurs » de la paroisse de Camaret se voient convoqués et invités à s'entendre à l'effet de nommer des « gardes de côtes » dont le rôle consistera à « veiller sur tous naufrages et échouements qui pourroient arriver le long des costes de la paroisse et en donner avis aux officiers de l'Amirauté ». C'est l'une des premières manifestations des organisations de surveillance du « droit de bris » et peut-être aussi des opérations de sauvetage.

Le chanoine Téphany a complété cette série de découvertes d'archives par une documentation qui lui a permis de montrer ce qu'avait été la vie de Camaret pendant la deuxième partie du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis durant les années de la Révolution.

Vers cette époque, Camaret reçoit trois visites de carac-

tères tout à fait différents, mais d'importances égales, chacune en son genre. En 1775, le Duc d'Aiguillon, gouverneur de Bretagne, vient passer une inspection détaillée de la capitainerie garde-côte commandée par le sieur de Reymond. Ensuite traverse le pays, en long voyage attentif, la plume en main, multipliant les notes, les relevés, les recherches, le très érudit et très artiste Chevalier de Fréminville, tout occupé à rassembler les matériaux préparatoires à son grand ouvrage savant, encore aujourd'hui si utile, *Les Antiquités du Finistère*. Enfin, ingénieur de la Marine, alliant avec une étonnante sûreté de main la science technique de l'hydrographe et l'art délicat du peintre, N. Ozanne, dans sa splendide « Collection des Ports de France dessinés pour le Roi en 1776 », a relevé et gravé d'un burin magnifique une vue générale de Camaret, page qui est un pur chef-d'œuvre d'élégance et de précision.

L'époque révolutionnaire est marquée à Camaret par l'adhésion du Conseil communal aux doctrines politiques de la Constituante, de la Législative et de la Convention, puis par son ralliement au gouvernement du Consulat et de l'Empire; durant toute cette période, la région fournit de nombreux marins aux équipages des escadres. En même temps, d'ailleurs, le pays conserve son affection à ses pasteurs: ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, le recteur Marchand, originaire de Cléden Cap Sizun, et son vicaire Jean Troniou, natif de Dirinon, sont arrêtés et internés à Quimper, dans l'ancienne abbaye Kerlot où, à plus de 80 ans, épuisé par cette détention, le recteur Marchand s'éteint lentement. Le vicaire Troniou, lui-même fort malade, est, à raison de son état de santé, remis en liberté et rentre à Camaret où la population lui fait grand accueil: cependant qu'elle tient en quarantaine le prêtre constitutionnel envoyé par l'autorité et à qui — le chanoine Téphany en sa jeunesse en a reçu le récit de la bouche de témoins oculaires — tous les gamins de la région faisaient une telle conduite en le surnommant *Aotrou*

*Perruquenic*, « Monsieur Perruque », que les chefs départementaux durent le rappeler.

C'est au cours du XIX<sup>e</sup> siècle que, attirés par les descriptions de Fréminville et la gravure d'Ozanne, les artistes découvrent Camaret et commencent de faire connaître, par leurs admirations, la région qui pendant si longtemps était demeurée, à cause de sa difficulté d'accès, un des coins les moins fréquentés de Bretagne, échappant même aux voyageurs les plus pressés et les plus curieux. A cette époque Emile Souvestre donne des environs de Camaret, du Toulguet principalement, une description aussi enthousiaste que poétique: « La parole s'épuise à raconter tant de sauvages merveilles, et l'on renonce malgré soi à les peindre, écrit-il dans *En Bretagne*. Il faut avoir vu ces hauts caps tapissés d'une rare bruyère que parsèment de loin en loin quelques gazons marins et quelques roses pimprenelles, ces flots dont l'éternelle écume brode la robe bleue de la mer; il faut avoir entendu pendant plusieurs heures les gémissements tristes de la rafale sur les dunes, avoir été étourdi par les hurlements des vagues; il faut avoir éprouvé par soi-même quelles choses passent devant les yeux et étonnent les oreilles sur ces dernières limites du vieux monde, pour que des mots puissent rappeler quelques traits de cet inexprimable spectacle... » Et, parmi les peintres, le premier, Boudin, a interprété la grâce personnelle et originale du port de Camaret dans une toile depuis lors demeurée fameuse et que *L'Illustration* a reproduite dans son numéro du 16 juin 1906, supplément.

Mais ce fut à compter du dernier quart de ce XIX<sup>e</sup> siècle que, en même temps que Pont-Aven voyait se grouper une « école » dont Gauguin était l'un des plus éclatants représentants, Camaret recevait une « colonie » dont les membres allaient, de longues années durant, demeurer fidèles à la poésie et à la grandeur de son site.

En 1886, sur une indication donnée par son ami Laurenceau, alors sous-préfet de Brest, le romancier Gustave

Toudouze arrivait un jour d'été à Camaret dont, à ce moment l'accès était assez malaisé, puisque le bateau à vapeur de la Rade ne passait du Port de Commerce au petit port du Fret que trois fois par semaine. Du Fret, par quelque carriole de boucher ou de boulanger complaisants, et en suivant une route en lacets de 7 kilomètres, on atteignait enfin Camaret — ce qui était tout de même plus pratique que de venir par Châteaulin en empruntant, sur un trajet de 45 kilomètres, la voiture lente, mal suspendue et s'arrêtant à tous les villages, du courrier postal. Traversée de la Rade de Brest d'ailleurs extrêmement pittoresque, pas toujours très commode les jours de coups de vent, à bord de l'un ou l'autre des modestes vapeurs de service : l'un à hélice, bizarrement baptisé l'*Euréka*, nom exotique et inattendu que les bonnes gens des environs prononçaient « le Réquin », ce qui était beaucoup plus logique; l'autre, patouillard à roues, nommé le *Bas-Breton*, et qui faisait plus de bruit que de route... Le soir-même de ce jour, Gustave Toudouze, sa femme et son fils, garçonnet, étaient installés à l'*Hôtel de la Marine*, chez Mme Dorso, doyenne respectée du pays tout entier, fille et veuve des maires précédents, hôtesses exquises dans sa simplicité, qui, pour les arrivants, allait rapidement devenir ce qu'elle était pour tous les Camaretois : « Tante Rosalie ».

Gustave Toudouze, à Camaret, se trouvait d'ailleurs en terre compatriote : par son père Gabriel-Auguste Toudouze, architecte des Monuments Historiques et graveur aquafortiste, qui, en 1845-1847, avait relevé, en planches à l'eau-forte actuellement à la Chalcographie du Louvre, tous les grands édifices de Bretagne, il descendait en ligne directe du Toudouze que les archives de Quimper montrent passeur à Bénodet sous Louis XV, et de son fils Jacques Toudouze que le Prince de Condé, grand propriétaire terrien breton, emmena avec lui et fit lieutenant inspecteur des chasses et organisateur des réceptions et représentations du Château de Chantilly de 1745 à 1785 — ainsi que l'expose le Livre de Raison rédigé par Jacques Toudouze et conservé en double exemplaire à Chantilly et à la Biblio-

thèque Mazarine. Une vieille, très vieille famille de Cornouaille par conséquent : Gabriel Toudouze présentait d'ailleurs le type physique bigouden très accentué, et comptait toute une parenté de cousinages à Quimper et à Morlaix. Venant s'installer à Camaret, Gustave Toudouze se retrouvait donc au berceau même de sa famille. Et il n'y avait ainsi rien de surprenant au fait que, immédiatement, il comprit à merveille et ce pays et ses habitants, au point que les romans qu'il leur consacra forment vraiment l'illustration vivante de Camaret entre 1886 et 1904, année de son décès. Romans modernes : *Péri en Mer !* que couronna l'Académie Française; *Ma Douce*, *Le Reboutou*, *Le Bateau-des-Sorciers*, et roman historique : *Le Mystère de la Chauve-Souris*. En ces cinq ouvrages, c'est tout le pays de Camaret qui se dresse, magnifiquement vivant, au point que, le plus difficile des juges d'art et de littérature, Edmond de Goncourt, lui écrivit alors ces deux lettres très caractéristiques pour Camaret :

Janvier 1890.

Mon cher Toudouze,

Je veux vous dire avant dimanche le plaisir que m'a fait votre dernier roman *Péri en Mer !* Il sent le varech et la sardine dans le mugissement à la cantonnade du noir Océan. Votre *péri en mer repêché*, repaît et disparaît ainsi que l'homme fatal au repêcheur dans les légendes du bord des mers, mais avec l'action dramatiquement distinguée qu'il fallait lui donner et sans aller au-delà. Votre innocente est un délicat et poétique type bretonnant que vous avez su faire original auprès de ses sœurs des romans anciens et modernes par son action apaisante sur tout le noir mystérieux de l'âme et du passé de son frère.

Encore une fois mes félicitations mêlées à mes amitiés.

EDMOND DE GONCOURT.



Février 1894.

Mon cher Toudouze,

Vous voici passé le maître-peintre de Camaret. Dans Le Reboutou vous en rendez le ciel gris ventre d'oiseau, le brouillard laiteux, les murs verdîs par le voisinage de l'Atlantique, le fortin rouge sous son toit d'ardoise, et le mystère de ces fins du monde où s'élève le Cap de la Chèvre, et l'épeurement des abords de la Baie des Tré-passés et les silhouettes tannées et saumurées des vieux loups de mer, et la profondeur azurée des yeux des jeunes filles, etc... et quand vous ne vous exprimez pas en bon français, vous parlez, le diable m'emporte ! le bas-breton. Mes félicitations avec mes amitiés.

EDMOND DE GONCOURT.

Et l'affection qui liait Gustave Toudouze aux pêcheurs de Camaret reçut sa consécration le jour que, pour la témoigner publiquement, le Conseil municipal décida en 1902 de donner au grand quai du port, le nom de *Quai Gustave-Toudouze*.

A côté de Gustave Toudouze, la même année, et comme lui pensionnaire de l'excellente Tante Rosalie, se trouvait un jeune peintre, fils du commandant d'armes de Brest, et élève de Bastien Lepage, Richon Brunet, qui, lui aussi, passionné de Camaret, jetait avec une fièvre ardente sur ses toiles les visages et les statures des pêcheurs dont il se faisait, en mer, le compagnon assidu, naviguant avec eux, pêchant avec eux à la ligne, au filet, au casier, et partageant leur vie en sorties de jour et de nuit, avec un véritable enthousiasme de marin consommé, qui, d'ailleurs, fit construire pour lui une petite barque, *la Navette*.

Un peu plus tard, ayant remarqué ses premiers essais, Gustave Toudouze amena à Camaret un autre jeune peintre, le Savoisien Charles Cottet qui, à son tour, s'éprit passionnément du pays breton ainsi révélé à son observa-

tion, et qui s'y installa, de même qu'un sien ami, doué d'un fort bon talent, Marcel Sauvaige, Flamand d'origine, sur qui la Cornouaille exerça aussitôt sa forte emprise.

Brunet, avec lui un de ses amis, Georges Lacombe, puis Sauvaige et Cottet ont été, après les ancêtres Ozanne et Boudin, les peintres de Camaret. Si Richon Brunet aima peindre les laboureurs de la mer au travail, s'il fut un vrai peintre marin, un passionné des sorties aventureuses dont il rapportait des œuvres pleines de vie et de flamme combative, par contre Charles Cottet, travaillant à terre et de préférence l'hiver, fut le peintre des heures sombres et des tempêtes durant les mois noirs. Deux œuvres qui, par conséquent, non seulement ne rivalisent pas, mais bien au contraire se complètent et s'épaulent, donnant deux aspects différents de la vie camaretoise.

A la suite de sa publication de *Péri en Mer* ! Gustave Toudouze qui était un des amis de début et des soutiens du *Théâtre Libre*, vit alors André Antoine, séduit par cette évocation de couleur et d'ardente vie, venir, à son tour, grossir la petite colonie camaretoise, accompagné de son ami Georges Ancey, l'un des meilleurs auteurs dramatiques de cette période de rénovation théâtrale, de qui la pièce *La Dupe* venait de triompher au *Théâtre Libre*. Tous d'eux s'installèrent également sur la côte, Antoine habitant même, pour commencer, dans les salles voûtées du Château Vauban dont, plusieurs années de suite, il fut l'hôte. Ensuite, il se construisit sur la falaise de Pen-Hat une maison dans laquelle deux à trois mois par an, Directeur du *Théâtre Libre* d'abord, du *Théâtre Antoine* ensuite, de l'Odéon enfin, il passait ses étés laborieux à lire des manuscrits et à préparer ces mises en scène qui, de 1895 à 1914, révolutionnèrent complètement le théâtre en France et provoquèrent une telle curiosité à l'étranger. C'est là que, ensuite, de 1914 à 1918, André Antoine composa ses volumes de *Mémoires* et de critique dramatique.

Autour de ce petit noyau d'artistes et d'écrivains vivant en amis à Camaret, — Gustave Toudouze, Richon Brunet,

André Antoine, Georges Ancy, Charles Cottet, Marcel Sauvaige, — vinrent, soit en visiteurs de passage, soit pour des séjours plus prolongés, de nombreux amis. Parmi les plus notoires, tout un été, ce fut Henri Becque, l'auteur de *La Parisienne* et des *Corbeaux*, et un autre été Jusseaume, le peintre qui trouva à Camaret même l'inspiration de plusieurs grands décors applaudis ensuite à l'Odéon et à l'Opéra-Comique.

Vers le même temps, du petit village de Roscanvel où il vivait depuis déjà longtemps, le poète provençal Saint-Pol-Roux, chef de l'école surréaliste, passa à Camaret, s'y construisit une demeure afin d'y vivre toute l'année avec les siens; auteur de nombreux poèmes, parmi lesquels le volume *Les Reposoirs de la Procession*, Saint-Pol-Roux est mort en octobre 1940, à 80 ans, à l'hôpital de Brest, pour avoir subi, dans sa maison de Camaret, les brutalités raffinées des soldats allemands qui, sous ses yeux, assassinèrent sa bonne, blessèrent atrocement sa fille et se firent un jeu sauvage de détruire en sa présence ses livres, ses manuscrits et tous les papiers du grand poète Mallarmé dont il était l'exécuteur testamentaire.

Quant aux peintres, d'année en année, leur nombre s'est accru; et ils ont été de tous les genres: au premier rang d'entre eux, il faut placer, naturellement, le Douar-neniste Désiré Lucas, qui, en plus, à Camaret même, suscita et dirigea une vocation. Car Camaret a son peintre et sculpteur, en la personne d'un enfant du pays, le descendant d'une des plus anciennes familles camaretoises, les Sévellec: c'était, au début du *xx*<sup>e</sup> siècle, un garçonnet, promis, comme tous ceux de sa race, aux travaux de la mer, et qui, dès l'école, avait manifesté pour le dessin et le modelage un goût spontané. Désiré Lucas ayant eu occasion de voir les ébauches de ce jeune J.-E. Sévellec, le prit en amitié, lui fit son éducation technique professionnelle, lui ouvrit la voie. Et, à cette heure, professeur à l'École des Beaux-Arts de Brest, peintre, illustrateur, statuaire et auteur de meubles et de poteries, édité par le céramiste Henriot de Quimper, J.-E. Sévellec a conquis la

grande notoriété, non seulement avec ses toiles, mais aussi avec cette multitude de petites statuettes en terre cuite, de groupes vivants — *la Noce, la Procession, la Gavotte* — qui, reprenant en Bretagne le vieux thème des Tanagras et des Myrinas de la Grèce antique, constituent vraiment l'émouvante évocation d'un peuple entier sorti de la terre, le peuple de Bretagne vu par un de ses fils, issu du plus vieux terroir de la Cornouaille.

Et ainsi, continuant la tradition de ceux qui, aux temps lointains de jadis, dressèrent Notre-Dame-de-Roc'h Amador sur son Sillon battu des vents et des houles, à l'entrée de son port, Camaret, illustré par Ozanne, Fréminville, Souvestre et Boudin, a trouvé en ce petit groupe d'écrivains et d'artistes, — formé autour de Mme Dorso, hôtesse et doyenne, descendante d'une très ancienne famille locale et évocatrice merveilleuse des heures qu'elle avait vécues au cours d'un siècle presque entier, — les commentateurs et les illustrateurs de sa beauté et de sa grandeur.

## Le Pays de la Mer

Car c'est à ces deux mots-là qu'il faut venir — ou revenir : beauté, grandeur, si l'on veut résumer de deux images la Presqu'île de Crozon.

Et plus particulièrement l'extrémité de cette extrémité du monde : la Pointe de Camaret, aboutissement de la Presqu'île de Crozon.

Or, pour la bien voir, pour la bien sentir, pour la bien comprendre, cette étonnante Presqu'île, c'est tout au bout de la dernière roche qu'il faut aller s'asseoir.

S'asseoir et méditer.

Et cette dernière roche est le Dahouet.

Ou plus exactement, le Grand Dahouet, — car il a son suivant plus modeste et cependant de belle carrure encore, le Petit Dahouet.

Et ce Grand Dahouet est un bloc géant, — à la fois pyramide et donjon, par quoi, après une sauvage coupure aux lèvres en double à-pic, se termine face à l'Ouest, face au libre Atlantique du grand large, la Pointe de Pen-Hir.

La Pointe de Pen-Hir qui, bâtie comme une forteresse des temps mégalithiques, dresse la rudesse fruste de son aspect cyclopéen juste en avancée dernière, en cap suprême de l'extrême fin-de-la-terre.

Pour atteindre cet altier promontoire, il faut, de Ca-

maret, monter à travers les vallonnements de la lande vers la crête que domine, auprès du sémaphore de Pen-Hat, un bloc massif que certains ont appelé *La Vigie*, mais que tous les Camaretois de jadis avaient coutume de nommer *La Pierre du Conseil*, car c'est au pied de ce rocher que, au temps de la marine à voiles et des longs-courriers faisant escale, les capitaines en relâche avaient coutume de venir examiner l'horizon et discuter du temps en prévision des départs vers le large. Puis, de là, laissant de côté les alignements druidiques de Lagat-Jar, par le sentier de douane serpentant tout autour des criques à murailles droites qui déchiquettent le promontoire, il faut gagner cette pointe qui, à son suprême rebord, se hausse et s'épanouit en une dernière plate-forme coiffée d'un autre sémaphore.

Et ceci est Pen-Hir.

A main gauche, s'étend une grève dont le sable est légèrement grisâtre et fait d'un grain serré, grève au sol dur : le Very'Hac'h. Là un dentèlement de falaises, les unes d'un noir d'ardoise et qui sont les plus basses, les autres plus hautes comme *Lam-Saoz* ou le Saut de l'Anglais, et que, vers l'anse de l'Aod-Veur et la pointe de la Tavelle, marquent les coulées rouge brique de longs filons ferrugineux. De l'un d'eux, même, au creux d'une grotte, coule à lourds bouillons une eau douce toute chargée de dépôts de fer qui lui donnent l'apparence d'un fort jet de sang jailli des entrailles mêmes de la falaise.

A main droite, se dessine la courbe élégante et presque parfaite de la grève de Pen-Hat au sable fluide et blond que fouillent, remuent, déplacent et replacent sans cesse les remous incessants de longues houles. Et au-delà, se dresse la masse à figure d'Acropole de la Pointe du Toulanguet. Un étonnant massif sculpté, tarauté, ciselé par des centaines de milliers de tempêtes, depuis les âges infernaux où les forces séismiques redressèrent et replièrent les couches rocheuses aux tons roux avec le chaos de roches déchiquetées que l'on nomme le Garrec-Hir, véritable pandémonium de blocs entassés dans toutes les

positions et que les courants alternatifs usent et lissent depuis des quantités de siècles. A l'extrême pointe, le phare dressé au rebord d'une coupure. En-dessous, la série des grottes où l'on n'accède qu'à pied, et durant la brève étale du bas de l'eau des grandes marées : la première, et la plus grande aussi, avec ses deux entrées, sa haute voûte en plein cintre, une autre en forme de couloir permettant le passage à travers une épine de pierre, les autres de formes diverses, mais toutes étonnantes par la prestigieuse palette de tons rouge, vert, rose, jaune où, sur des roches étonnamment polies par l'incessante allée et venue des houles, se joue toute la gamme du prisme. Puis, tout de suite en avancée, et juste au passage des bateaux de faible tirant d'eau, une roche hargneuse que coiffe une tourelle de pierre peinte en rouge et portant ce nom de fauve : *la Louve*.

Au large de ce Toulanguet, la plus étonnante assemblée de cailloux dressés en herse à dents irrégulières de taille et de forme. Une singulière masse d'abord qui, vue de terre, a la figure d'un lion géant couché en surveillance, pattes allongées et tête droite et qu'on appelle *le Guest*, avec son petit voisin, le rocher *Pohen*. Le Guest est un îlot déchiqueté, domaine des oiseaux de mer, qui change de forme suivant les angles, lorsque l'on en fait le tour en bateau, avec des pointes aiguës, des arches monumentales, des écroulements, des blocs en équilibre coincés les uns dans les autres, et aussi une singulière plate-forme accessible uniquement lorsqu'un calme plat permet l'accostage difficile et l'escalade acrobatique, plate-forme vêtue d'une bizarre herbe épaisse et grasse poussée là on ne sait par quelle obstination de la nature entêtée à faire vivre de la végétation sous le quasi-incessant arrosage des embruns. Quant au Pohen, c'est, — par comparaison avec son voisin, — un relativement petit caillou qui a son histoire : un jour de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, poussée par le vent et le courant, une corvette française désemparée et ne manœuvrant plus, fut jetée et brisée en mille morceaux contre ce rocher; soixante-quinze hommes étaient à bord



qui, par un miracle d'adresse, parvinrent à se hisser en s'entraînant sur les parois de ce bloc, et par un autre miracle, d'énergie celui-là, tendirent des cordages qui leur permirent de tenir là trois jours et trois nuits de suite; après quoi, la mer s'étant calmée, les barques de Camaret parvinrent à accoster et tirèrent de leur situation les naufragés épuisés de faim, de soif, de froid et de fatigue.

En avant de ce Guest et de ce Pohen, d'autres morceaux de pierres semi-émergées, semi-immergées : le grand et le petit *Léac'h*, la tourelle *Men-dufa*, le grand et le petit *Corbeau*, et plus en avant la *Parquette* avec sa tourelle peinte en rouge et qui contient un feu à gaz permanent.

Du sommet de Pen-Hir, c'est cet immense demi-cercle que l'œil embrasse, parfois tout à fait calme et étalant jusqu'à la limite de l'horizon l'absolue perfection d'une nappe d'eau que rident seulement, à intervalles, les lents, majestueux et lourds déroulements de longues houles basses semblant la respiration adoucie de l'immense Atlantique. Plus souvent développant les rythmes larges et majestueux de formidables ondulations qui semblent nées quelque part très loin, de l'autre côté de l'horizon, et qui arrivent en rouleaux géants pour venir s'écraser à grand fracas contre les murailles des falaises et s'abattre à coups sourds sur le sable des grèves. Ou bien encore, sous le coup de folie des vents de suroit accourant en charge furieuse des fonds les plus lointains de l'Atlantique, précipitant la ruée frénétique des lames de fond qui, se bousculent les unes les autres, se pourchassent, se remplacent, se renouvellent, et, inlassablement, se ruent, des heures et des heures, à l'assaut de la terre qui tremble.

Juste en face, à l'extrême limite de l'horizon, le plus étonnant, le plus audacieux des phares isolés en mer — *Ar-Men*, le guetteur — *Ar-Men* qui a Ouessant d'un côté, et Sein de l'autre pour compagnons dans sa veille éternelle au large de la Terre Bretonne.

Et ce Pen-Hir, ou « Tête-Longue » s'achève lui-même par une chose inouïe : une chaîne d'écueils qui, alignés en

courbe et piquant vers l'Ouest, semblent tout à fait ces monts que, dans leur bataille suprême contre les Dieux de la Hellade, les Géants fous de rage lancèrent vers le ciel et qui, en retombant par une immense trajectoire, les écrasèrent sous le poids de leur masse.

Ces écueils monumentaux ont un nom général, et quelquefois un peu déformé : Tas de Pois, ou Mulons de Pois, certains ont dit Tas de Foin. En breton on prononce : *Ar Berniou Pez* — et à ce mot-là je me tiendrai. Et chacun des cinq a non seulement sa forme à lui, mais aussi sa dénomination particulière : le *Grand Dahouet* qui tient encore un peu à la terre ferme, et est vraiment une tour féodale; le *Petit Dahouet* qui semble une courtine aux sommets ébréchés; le *Pen-Glaz* qui doit son baptême à une plate-forme de verdure haussée tout au sommet de sa silhouette roide; le *Chelott* plus bas en sa taille rectangulaire; *Ar Forc'h*, la Fourche, qui hausse hors de l'eau deux dents aiguës en figure de houe menaçante; et enfin la pyramide du *Bern-Id*.

Donc six masses géantes : une soudée par le pied au sol, les cinq autres formant îles.

Pour les bien connaître, ces *Ar Berniou Pez*, il faut les voir d'en haut, puis les contempler de mi-altitude, enfin les élonger d'en bas, de la mer — ce qui n'est point toujours absolument commode. Car, s'il passe ici des journées de splendes calmes solennels, plus souvent soufflent des vents enragés qui accourent du large, cependant qu'aux chicanes des mille cailloux hérissant la base des six Dahouet la mer brise, bat, cogne, rugit, se dresse, se cabre, s'abat, s'épanouit en geysers et s'écrase en coups de massue. Aussi, pour commencer, il faut, parmi les blocs de l'extrême avancée sous le sémaphore, se glisser, s'insinuer, et s'asseoir, puis longuement regarder — et écouter... Je dis écouter : car de ces profondeurs montent en harmonies grandioses les mille voix orchestrées de l'abîme. Ensuite, il faut descendre tout le long du sentier âpre et tourmenté qui s'accroche à flanc de falaise et qui, vous faisant passer dos courbé sous une roche pendue, vous conduit à mi-hauteur dans un cirque

de verdure, la Salle Verte, — *Pladen-ar-Loriennou*, la Plâteresse, — d'où se déploie devant vous comme un décor l'alignement des masses gigantesques. Enfin, bravant les courants, et manœuvrant dans les houles aux dos largement enflés, il faut, à bord d'une barque, et soi-même la barre en main, se risquer entre ces murailles du haut desquelles des milliers d'oiseaux marins criards et voletants vous regardent passer; et il faut circuler à ras de ces plans droits tout humides d'embruns qui les lavent incessamment.

Alors, quand cela est fait, vous comprenez *Ar Berniou* — la Forteresse Suprême du Pays de la Mer.

Vous comprenez; et vous demeurez parfaitement écrasé devant tant de grandeur.

Mais si, par un dernier effort, par une ascension rude et le passage d'une cheminée en tunnel vertical, vous vous hissez sur le premier Dahouet, le Grand, lorsque vous vous trouvez ainsi à presque cent mètres d'altitude, cette fois d'un regard circulaire vous embrassez un cercle de terres et d'eaux de plus de trente lieues en tous sens. Et la Presqu'île de Crozon vous apparaît comme une étonnante carte en relief, surtout si vous avez fait choix d'un de ces jours qui, à la veille ou au lendemain des pluies, sont imprégnés, imbibés de vapeur d'eau clarifiante et rapprochant les objets, et si vous êtes monté en ce sommet à l'heure où l'éclairage solaire prend ces obliques grâce auxquelles les moindres accidents de terrain reçoivent une valeur exceptionnelle.

C'est ainsi que, désireux de faire rendre à ces panoramas leur pleine puissance, Henri Rivière, le maître lithographe du *Beau Pays de Bretagne*, de la *Féerie des Heures*, du *Vent de Noroît*, ici est — des années durant — venu prendre relevé sur relevé, aquarelle sur aquarelle, avant de faire surgir de la pierre les merveilleuses estampes dans lesquelles il a été le traducteur inspiré de Morgat et de Camaret.

Vers l'Est, c'est la Presqu'île. Au loin, le triple sommet du Menez-Hom; et les plans successifs, de plus en plus

nets, de plus en plus marqués, passant par toutes les gammes des dégradés successifs, qui, tout le long du pays crozonnais, amènent l'œil des lointains avec arbres, prés, champs et landes, jusqu'aux premiers plans: le moulin du Kermeur, la flèche de l'église neuve qui, ces années dernières, a remplacé à Camaret le sanctuaire du XVIII<sup>e</sup> siècle devenu trop petit et ruineux, l'alignement mégalithique de Lagat-Jar et enfin les nudités de la lande aux petits ajoncs courts étoilés de points d'or et aux bruyères rases salées par les embruns.

Vers l'Ouest, entre les deux pointes extrêmes — Saint-Mathieu et Raz — qui l'une au Nord, l'autre au sud, semblent souvent deux traits d'encre de Chine tirés un peu épais sur l'horizon, c'est l'extrémité de la terre. D'un côté la masse du Grand Gouin et l'acropole du Toulanguet; de l'autre les rougelements ferrugineux de la Tavelle et la ligne de la Chèvre. Et puis les roches isolées: l'étonnante figure de ce Guest qui, accosté de son Pohen, dessine en découpage sur l'horizon le profil d'un lion géant accroupi sur la mer, tête haute, pattes allongées, et que, pour cela, on nomme familièrement le Lion du Toulanguet. Plus loin, la mince Parquette coiffée de sa tour aiguë à feu permanent; d'autres cailloux encore plus ou moins à ras d'eau et qui, malgré quelques tourelles de signalement, n'ont guère bonne réputation, au point qu'à leur doublement, il vaut mieux prendre du tour.

Tout là-bas, dans le rebord même de l'horizon, des silhouettes plus ou moins estompées, celles de la herse qui marque les restes dégradés de la falaise préhistorique: Molène, Béniguet, les Pierres-Noires, Ar-Men, le Pont-des-Chats, Sein, Tévenec.

Sur toute cette immensité, vers la Terre quand le vent en vient, souvent passe quelque sonnerie de l'un des clochers qui, dans le ciel clair, pointe l'aiguille d'une flèche à jour; et vers la Mer, plus ou moins dure suivant l'heure, le courant, la marée, le temps, la houle, la brise, forte ou faible, roule la grande basse de l'Océan, avec, bizarre écho, de temps à autre, la plainte de la bouée à sifflet par quoi

l'écueil sous-marin dangereux de la Vandrée rappelle à tous venants et passants qu'il est là quelque part là-dessous... embusqué.

Fin de la Terre Primitive.

Commencement de l'Océan sans fin.

Morceau du sol antique détaché, en avant-garde au reste de la Bretagne, et petit monde complet, bien à soi, à la fois très large dans le souffle immense des étendues marines, et très resserré sur lui-même, très complet en même temps. C'est un pays parmi les pays de Bretagne — un pays qui a son caractère strictement personnel, comme ses femmes ont leur coiffe à elles et qui n'est pas celle des voisines, petite coiffe charmante, extrêmement coquette, aux ailes recoquillées sur la nuque, au front bien dégagé.

Presqu'île de Crozon qui est à la fois architecture et couleur: architecture puissante, massive qui tient tout ensemble des Mégalithes de l'Age de la Pierre Eclatée et des Tours de l'Epoque Féodale; couleur qui, sous les soleils des étés, fait flamboyer la plus magnifique palette des sept étincellements du Prisme.

Presqu'île de Crozon, pays des grands laborieux du sol et de l'eau, pays des découvreurs à la mode conquistadore des temps passés, et pays des sauveteurs à la mode bretonne de toujours.

Ici, entre l'immensité de la voûte du ciel et l'immensité de l'horizon de la mer, face à l'Atlantique qui la baigne et l'étreint, — ici dans un monde de force, de grandeur et de beauté, finit la Terre de France.

GEORGES G.-TOUDOUZE.  
de l'Académie de Marine.

## TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos . . . . .	5
I. — Le finistère du Finistère . . . . .	7
II. — Comment fut bâtie par la Nature l'Acropole de la Mer . . . . .	21
III. — Les lointains de l'histoire . . . . .	29
IV. — Le passage des Romains . . . . .	35
V. — Jours anciens de Crozon et de Camaret . . . . .	41
VI. — La Presqu'île, les Pirates et le Pape . . . . .	51
VII. — Gardienne du Littoral de l'Armorique . . . . .	57
VIII. — Escale de Gloire et Heure de Science . . . . .	83
IX. — Heures Tragiques des jours modernes . . . . .	93
X. — Les deux lieux saints de la Presqu'île: la Source et l'Abbaye . . . . .	101
XI. — Trois petits villages : trois églises triomphales . . . . .	107
XII. — Crozon et son mystérieux retable . . . . .	119
XIII. — Morgat, la Chèvre et la ville d'Is . . . . .	131
XIV. — Landes et plateaux, combes et villages . . . . .	141
XV. — Camaret-au-péril-de-la-Mer . . . . .	147
XVI. — Figures et souvenirs au pays de Camaret . . . . .	175
XVII. — Le Pays de la Mer . . . . .	193

## TABLE DES GRAVURES

- 15 Carte de la Presqu'île de Crozon.
- 16 Trilogie :
  - Sainte-Anne-la-Palud, statue en granit de 1548;
  - Saint Hervé, aveugle, avec son loup et son petit compagnon Guic'haran, église de Sainte-Marie du Menez-Hom;
  - Le roi Gradlon, statue équestre au portail de l'arc de triomphe d'Argol.
- 25 Falaise « Le Vaisseau » (Côte Ouest de la Presqu'île de Quélern).
- 26 Menhirs. — Alignements de Lagatjar.
- 59 Le Château de Dinant au flanc du Cap de la Chèvre.
- 60 Les fortifications de Quélern (xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles).
- 69 Le Château Vauban à Camaret (1689).
- 70 Grève de Trez-Rouz (Sable Rouge), Rocher Maro ar Saizon (La Mort Anglaise).
- 79 Plan de la Bataille de Camaret (18 juin 1694).
- 80 Médaille commémorative de la bataille de Camaret (Musée de la Monnaie à Paris).
- 89 Le port de Camaret, gravure d'Ozanne (1776).
- 90 Pèlerinage à Sainte-Anne-la-Palud (dernier dimanche d'août).
- 115 Arc de triomphe et chapelle de Sainte-Marie du Menez-Hom.
- 116 Autel et sculptures de la chapelle de Sainte-Marie du Menez-Hom.
- 125 Partie centrale du grand retable de Crozon.
- 126 Les Tas de Pois (Ar Berniou Pez).
- 167 Pointe du Toulanguet à Camaret-sur-Mer.
- 168 La mise en vivier des langoustes et des homards.
- 177 Notre-Dame de Rocamadour à Camaret (1627).
- 178 La flottille langoustinière devant le port de Camaret.

Les originaux des gravures pages :  
46 - 415 - 416 sont des photographies  
Jos LE DOARÉ - Châteaulin.



ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES  
DE L'IMPRIMERIE DU « TÉLÉGRAMME »  
A BREST, LE 5 MAI 1947

DE CETTE ÉDITION DE L'OUVRAGE DE  
G. G.-TOUDOUBE, « LA PRESQU'ILE DE  
CROZON », IL A ÉTÉ FAIT, SUR VELIN  
BOUFFANT DE LUXE, UN TIRAGE A PART,  
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE,  
DE CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS  
DE 1 A 100

Tirage limité à 1.500 ex.  
dont 100 ex. sur velin alfa

Prix : 265 frs.